PALLI

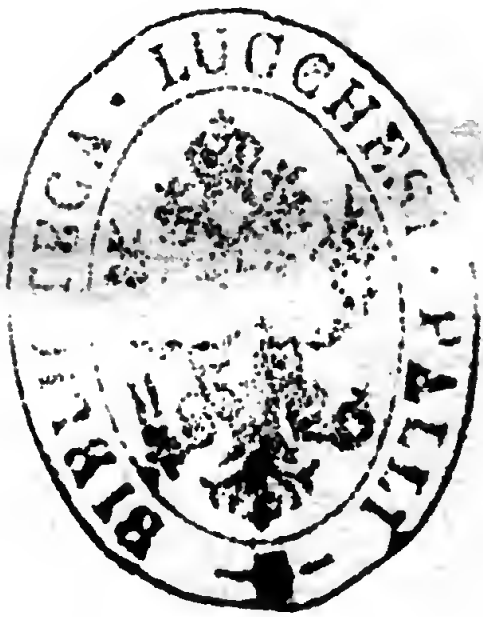
P. 9. 15. - II. 2.

·BIBLIOTECA·
·LVCCHESI·PALLI·

BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI
II.ª SALA

SCAFFALE 15
PLUTEO III
N.° CATENA 2

PETITE
BIBLIOTHEQUE
DES
THÉATRES.



AVIS.

C'EST actuellement chez les sieurs Bélin, Libraire, rue Saint-Jacques, et Brunet, Libraire, Place du Théatre Italien, que l'on souscrit pour la *Petite Bibliotheque des Théatres.*

Les personnes qui auront quelque chose de particulier à communiquer aux Rédacteurs de cette Collection Dramatique, sont priées de l'adresser, port franc, au Directeur et l'un des Rédacteurs, rue-Neuve des Petits-Champs, n°. 10, près la rue de Richelieu.

PETITE BIBLIOTHEQUE DES THÉATRES,

Contenant un Recueil des meilleures Pieces du Théatre François, Tragique, Comique, Lyrique et Bouffon, depuis l'origine des Spectacles en France, jusqu'à nos jours.

A PARIS,

Chez { Bélin, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves, / Brunet, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien.

M. DCC. LXXXVIII.

Avec Approbation, et Privilége du Roi.

TABLE

De ce qui est contenu dans ce Volume.

THÉATRE FRANÇOIS, COMÉDIES.

Tome vingt.

Amphitryon.

George Dandin.

M. de Pourceaugnac.

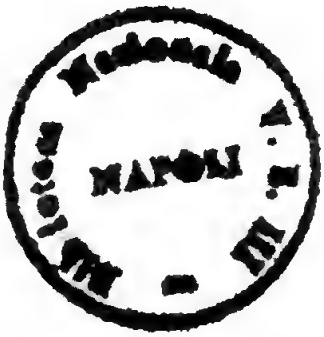
AMPHITRYON,

COMÉDIE,

EN TROIS ACTES,

EN VERS LIBRES, AVEC UN PROLOGUE,

DE MOLIERE.



A PARIS,

Chez { BÉLIN, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves,
BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien.

M. DCC. LXXXVIII.

A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME MONSEIGNEUR LE PRINCE.

MONSEIGNEUR,

N'en déplaise à nos beaux esprits, je ne vois rien de plus ennuyeux que les Epîtres dédicatoires; et VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME *trouvera bon, s'il lui plaît, que je ne suive point ici le style de ces Messieurs-là, et refuse de me servir des deux ou trois misérables pensées qui ont été tournées et retournées tant de fois qu'elles sont usées, de tous les côtés. Le nom du* GRAND CONDÉ *est un nom trop glorieux pour le*

JUGEMENS ET ANECDOTES SUR AMPHITRYON.

« EURIPIDE et Archippus avoient traité ce sujet de Tragi-Comédie, chez les Grecs, dit Voltaire, dans ses Jugemens sur les Pieces de Moliere. (1) C'est une des Pieces de Plaute qui

(1) Voltaire dit ailleurs que « l'original de cette Fable est Indien, qu'elle a été traduite par le Colonel Anglois Dow, très-instruit de la langue que l'on parloit, de tems immémorial, sur les bords du Gange, vers la ville de Bénarès, à vingt lieues de Calcuta, chef-lieu de la Compagnie Angloise; » et il donne l'extrait suivant de cette Piece Indienne.

« Un Indien, connu pour être d'une force extraordinaire, avoit une très belle femme. Il en fut jaloux, la battit et s'en alla dans une contrée fort éloignée d'elle. Un Dieu, d'un rang inférieur, fit passer son ame dans un corps qu'il rendit tout-à-fait semblable à celui du mari fugitif, et vint obtenir grace de ses emportemens auprès de cette femme, qui, ayant pardonné de bonne

a eu le plus de succès. On la jouoit encore à Rome cinq cents ans après lui; et ce qui peut

---

foi, devint mere lorsque le véritable mari revint tomber à ses genoux, et la jetta dans le plus grand embarras. Un autre lui-même s'étoit emparé d'elle et de sa maison. Il eut beau se plaindre et réclamer ses droits, il fallut plaider. Le Brachmane qui devoit juger cette singuliere contestation, s'apperçut que l'un des maris étoit une dupe, et que l'autre étoit au-dessus de l'humanité; et voici le jugement bizarre qu'il prononça. *Votre époux*, dit-il à la femme, *est le plus robuste des maris de l'Inde; recevez entre vos bras, Madame, en présence de vos Juges, les deux prétendans, et l'experience de leur valeur décidera leurs droits.* Le véritable mari, qui avoit accepté le défi, égala le nombre des travaux d'Hercule; mais le Dieu eut pu devenir l'époux des cinquante filles de Danaüs. Toute l'assemblée alloit lui adjuger la femme Indienne, lorsque le Brachmane dit au Sénat qu'il se trompoit, que le premier athlete avoit atteint le plus haut degré des forces humaines, et que le dernier, sans doute, étoit un être supérieur, qui avoit voulu s'amuser. Le Dieu avoua tout, et retourna au Ciel en riant. »

Ce sujet, au rapport d'Athénée, avoit été traité aussi chez les Grecs, par le Poëte Rhinton, sous le titre d'*Amphitryon*, et dans le genre de Drame qu'on appeloit alors l'*Hilarodie*, ou l'*Hilarotragédie*, à ce que nous apprennent les Auteurs de l'*Histoire universelle des Théatres*.

paroître singulier, c'est qu'on la jouoit toujours dans des fêtes consacrées à Jupiter. Il n'y a que ceux qui ne savent point combien les hommes agissent peu conséquemment qui puissent être surpris qu'on se moquât publiquement au Théâtre des mêmes Dieux qu'on adoroit dans les Temples. »

« Moliere a tout pris de Plaute, hors les scenes de Sosie et de Cléanthis. Ceux qui ont dit qu'il avoit imité son Prologue de Lucien ne savent pas la différence qui est entre une imitation et la ressemblance très-éloignée de l'excellent dialogue de la Nuit et de Mercure dans Moliere, avec le petit dialogue de Mercure et d'Apollon dans Lucien. Il n'y a pas une plaisanterie, pas un seul mot que Moliere doive à cet Auteur Grec. »

« Tous les Lecteurs exempts de préjugés savent combien l'*Amphitryon* François est au-dessus de l'*Amphitryon* Latin. On ne peut pas dire des plaisanteries de Moliere ce qu'Horace dit de celles de Plaute :

Nostri proavi Plautinos et numeros et
Laudavere sales, nimiùm patienter utrumque.

Dans Plaute, Mercure dit à Sosie : « Tu viens

» avec des fourberies cousues. » Sosie répond : « Je viens avec des habits cousus. » — « Tu as » menti, réplique le Dieu, tu viens avec tes » pieds, et non avec tes habits. » Ce n'est pas là le comique de notre Théatre. Autant Moliere paroît surpasser Plaute dans cette espece de plaisanterie, que les Romains nommoient *urbanité*, autant paroît-il aussi l'emporter dans l'économie de sa Piece. Quand il falloit chez les Anciens apprendre au Spectateur quelqu'événement, un Acteur venoit, sans façon, le conter dans un monologue : ainsi Amphitryon et Mercure viennent seuls sur la scene dire tout ce qu'ils ont fait pendant les entr'actes. Il n'y avoit pas plus d'art dans les Tragédies. Cela seul fait, peut-être, voir que le Théatre des Anciens (d'ailleurs à jamais respectable) est par rapport au nôtre ce que l'enfance est à l'âge mur. »

« Madame Dacier, qui a fait honneur à son sexe par son érudition, et qui lui en eut fait davantage, si avec la science des commentateurs elle n'en eût pas eu l'esprit, fit une dissertation pour prouver que l'*Amphitryon* de Plaute étoit fort au-dessus du moderne ; mais ayant oui-dire que

que les décisions de votre jugement sur tous les Ouvrages d'esprit ne manquent point d'être suivies par le sentiment des plus délicats. Mais on sait aussi, MONSEIGNEUR, *que toutes ces glorieuses approbations, dont nous nous vantons au Public, ne nous coûtent rien à faire imprimer, et que ce sont des choses dont nous disposons comme nous voulons. On sait, dis-je, qu'une Epître dédicatoire dit tout ce qu'il lui plaît, et qu'un Auteur est en pouvoir d'aller saisir les personnes les plus augustes, et de parer de leurs grands noms les premiers feuillets de son livre; qu'il a la liberté de s'y donner, autant qu'il veut, l'honneur de leur estime, et se faire des Protecteurs qui n'ont jamais songé à l'être.*

Je n'abuserai, MONSEIGNEUR, *ni de votre nom, ni de vos bontés pour combattre les Censeurs de l'*Amphitryon, *et m'attribuer une gloire que je n'ai peut-être pas méritée; et je ne prends la liberté de vous offrir ma Comédie que pour avoir lieu de vous dire que je*

regarde incessamment, avec une profonde vénération, les grandes qualités que vous joignez au sang auguste dont vous tenez le jour, et que je suis, MONSEIGNEUR, *avec tout le respect possible et zele imaginable,*

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME,

Le très-humble, très-obéissant
et très-obligé Serviteur,
MOLIERE.

SUJET D'AMPHITRYON.

C'est Mercure et la Nuit, personnifiée, qui forment le Prologue de cette Piece, dont il annonce la Fable, connue de tout le monde. Mercure prie la Nuit, de la part de Jupiter, de ralentir sa marche, afin de prolonger les plaisirs du maître des Dieux, qui, a pris la forme d'Amphitryon, Général Thébain, pendant qu'il est à l'armée, pour entretenir, du soir au matin, Alcmene, sa vertueuse épouse, de laquelle il est devenu amoureux. On sait que de ce qui pro-quo naquit le demi-Dieu Hercule. Le retour précipité d'Amphitryon et de son valet, Sosie, dont Mercure a aussi pris la ressemblance pour leur interdire l'entrée de la maison, tant que Jupiter voudra y rester, jette du comique dans cette Piece, héroïque d'ailleurs, et qui se termineroit d'une maniere peu plaisante pour Amphitryon,

que Moliere vouloit faire une Comédie des *Femmes Savantes*, elle supprima sa dissertation. »

« L'*Amphitryon* de Moliere réussit pleinement et sans contradiction : aussi est-ce une Piece faite pour plaire aux plus simples et aux plus grossiers comme aux plus délicats. C'est la premiere Comédie que Moliere ait écrite en vers libres. On prétendit alors que ce genre de versification étoit plus propre à la Comédie que les rimes plates, en ce qu'il y a plus de variété. Cependant les rimes plates, en vers alexandrins, ont prévalu. Les vers libres sont d'autant plus mal-aisés à faire qu'ils semblent plus faciles. Il y a un rhythme, très-peu connu, qu'il y faut observer, sans quoi cette poésie rebute. Corneille ne connut pas ce rhythme dans son *Agésilas*. »

« C'est ce rhythme dont le goût de Moliere l'avoit si bien instruit qui fait que son *Amphitryon* passe encore pour un chef-d'œuvre de style, observe M. Bret, dans l'Avertissement qu'il a mis au-devant, et les Observations à la suite de cette Piece, pour son édition de Moliere. Cependant, on trouve dans cette Comédie, indépendamment de quelques langueurs, une né-

gligence fréquemment répétée ; c'est celle de ne point séparer des vers d'une consonnance différente, soit masculine ou féminine. Elle est répétée près de soixante fois dans l'Ouvrage. Il falloit que du tems de Moliere cette négligence, proscrite aujourd'hui, fut tolérée, dans ce genre de poésie, car on en rencontre de fréquens exemples dans Chaulieu, dans Chapelle et dans beaucoup d'autres Poëtes. »

« Malgré cette inatention, le style général de cette Comédie est enchanteur ! Que les choses naturelles et gaies qui s'y trouvent, en grand nombre, sont au-dessus de ce que nous avons de mieux écrit dans cette mesure de vers libres, et que presque par-tout l'oreille y est agréablement flattée de la rondeur, de la cadence des phrases et de la chûte heureuse des rimes redoublées ! Moliere, outre cela, s'est bien rarement permis un vers de sept syllabes, sans l'accompagner d'un ou de plusieurs autres vers de la même coupe ; tant son oreille étoit juste et délicate sur l'harmonie de cette espece de versification ! »

Le Poëte Vénitien *Lodovico Dolce* avoit imité l'*Amphitryon* de Plaute, dans une Piece qu'il in-

titula *Il Marito*, et qu'il fit imprimer, à Venise, en 1545.

Depuis, le Poëte Anglois Dryden mit ce sujet au Théatre de Londres. Moliere lui servit beaucoup dans cet Ouvrage, excepté pour les impiétés et les profanations dont il est, dit-on, rempli, et desquelles notre Auteur ne lui avoit pas donné l'exemple.

Cette Piece de Dryden fut imitée en Allemand, par un anonyme; mais infiniment défigurée, à ce que nous apprend une des Lettres de Madame de Montagut, qui la vit représenter à la Cour de Vienne, en 1716.

« La Farce commence, dit Madame de Montagut, par Jupiter, qui tombe amoureux d'Alcmene, en la lorgnant à travers une ouverture de nuages. Mais le plus plaisant, c'est l'usage que Jupiter fait de sa métamorphose; car à peine le voit-on sous la figure d'Amphitryon qu'au lieu de courir chez Alcmene, avec les transports que Dryden lui prête, il fait appeler le Tailleur d'Amphitryon et lui filoute un manteau galonné. Il escroque encore, à son Banquier, un sac d'argent; à un Juif, une bague de diamans, et l'in-

trigue, enfin, roule sur les chagrins que ces particuliers causent au véritable Amphitryon, pour les dettes contractées par le Dieu. C'est, ajoute Madame de Montagut, ce que les Allemands appellent *une Piece à Brouhaha.* »

Rotrou avoit aussi traité, chez nous, le sujet d'*Amphitryon*, et l'avoit mis au Théatre, en *1636*, sous le titre des *Sosies*, dont Moliere n'a pas dédaigné d'emprunter quelques situations, et même quelques vers, en les embellissant, comme nous l'avons déja dit dans le Catalogue des Pieces de Rotrou, tome second des Tragédies de notre Collection.

Un nommé Raguenet parodia l'*Amphitryon* de Moliere, par une Piece du même titre, en trois actes et en vaudevilles, qui fut jouée à la Foire, et imprimée.

« Cette Parodie est composée sans art. L'Auteur y a inséré, assez maussadement, plusieurs vers de Moliere; et, suivant l'usage des Pieces Foraines de ce tems-là, beaucoup de morceaux libres, » disent les freres Parfaict, dans leur *Dictionnaire des Théatres de Paris.*

AMPHITRYON,

COMÉDIE,

EN TROIS ACTES,

EN VERS LIBRES, AVEC UN PROLOGUE,

DE MOLIERE;

Représentée, pour la premiere fois, au Théatre du Palais-Royal, le 13 Janvier 1668.

PERSONNAGES
DU PROLOGUE.

MERCURE.

LA NUIT.

PROLOGUE.

MERCURE, *sur un nuage;* LA NUIT, *dans un char, traîné, en l'air, par deux chevaux.*

MERCURE.

Tout beau, charmante Nuit! daignez vous arrêter:
Il est certain secours que de vous on desire;
Et j'ai deux mots à vous dire,
De la part de Jupiter.

LA NUIT.

Ah! ah! c'est vous, Seigneur Mercure?
Qui vous eût deviné là, dans cette posture?

MERCURE.

Ma foi! me trouvant las, pour ne pouvoir fournir
Aux différens emplois où Jupiter m'engage,
Je me suis doucement assis sur ce nuage,
Pour vous attendre venir.

LA NUIT.

Vous vous moquez, Mercure, et vous n'y songez pas!
Sied-il bien à des Dieux de dire qu'ils sont las?

MERCURE.

Les Dieux sont-ils de fer?

LA NUIT.

Non; mais il faut, sans ceste,
Garder le décorum de la Divinité.
Il est de certains mots dont l'usage rabaisse

Cette sublime qualité,
Et que, pour leur indignité,
Il est bon qu'aux hommes on laisse.

MERCURE.

A votre aise vous en parlez!
Et vous avez, la Belle, une chaise roulante,
Où, par deux bons chevaux, en Dame nonchalante,
Vous vous faites traîner par-tout où vous voulez.
Mais de moi ce n'est pas de même;
Et je ne puis vouloir, dans mon destin fatal,
Aux Poëtes assez de mal
De leur impertinence extrême
D'avoir, par une injuste loi
Dont on veut maintenir l'usage,
A chaque Dieu, dans son emploi,
Donné quelque allure en partage,
Et de me laisser à pied, moi,
Comme un Messager de Village;
Moi qui suis, comme on sait, en terre et dans les Cieux,
Le fameux Messager du Souverain des Dieux;
Et qui, sans rien exagérer,
Par tous les emplois qu'il me donne,
Aurois besoin, plus que personne,
D'avoir de quoi me voiturer!

LA NUIT.

Que voulez-vous faire à cela?
Les Poëtes font à leur guise.
Ce n'est pas la seule sottise
Qu'on voit faire à ces Messieurs-là.

Mais contr'eux, toutefois, votre ame à tort s'irrite,
Et vos ailes aux pieds sont un don de leurs soins.

MERCURE.

Oui; mais pour aller plus vîte
Est-ce qu'on s'en lasse moins?

LA NUIT.

Laissons cela, Seigneur Mercure,
Et sachons ce dont il s'agit.

MERCURE.

C'est Jupiter, comme je vous l'ai dit,
Qui de votre manteau veut la faveur obscure,
Pour certaine douce aventure
Qu'un nouvel amour lui fournit.
Ses pratiques, je crois, ne vous sont pas nouvelles?
Bien souvent, pour la terre, il néglige les Cieux;
Et vous n'ignorez pas que ce Maître des Dieux
Aime à s'humaniser pour des Beautés mortelles,
Et sait cent tours ingénieux,
Pour mettre à bout les plus cruelles?
Des yeux d'Alcmene il a senti les coups;
Et, tandis qu'au milieu des Béotiques plaines,
Amphitryon, son époux,
Commande aux troupes Thébaines,
Il en a pris la forme; et reçoit, là-dessous,
Un soulagement à ses peines,
Dans la possession des plaisirs les plus doux.
L'état des mariés à ses feux est propice:
L'hymen ne les a joints que depuis quelques jours;
Et la jeune chaleur de leurs tendres amours
A fait que Jupiter à ce bel artifice

S'est avisé d'avoir recours.
Son stratagême ici se trouve salutaire;
Mais près de maint objet chéri
Pareil déguisement seroit pour ne rien faire,
Et ce n'est pas par-tout un bon moyen de plaire
Que la figure d'un mari!

LA NUIT.

J'admire Jupiter, et je ne comprends pas
Tous les déguisemens qui lui viennent en tête!

MERCURE.

Il veut goûter par-là toutes sortes d'états;
Et c'est agir en Dieu qui n'est pas bête!
Dans quelque rang qu'il soit des mortels regardé,
Je le tiendrois fort misérable
S'il ne quittoit jamais sa mine redoutable,
Et qu'au faîte des Cieux il fût toujours guindé!
Il n'est point, à mon gré, de plus sotte méthode,
Que d'être emprisonné toujours dans sa grandeur;
Et, sur-tout, aux transports de l'amoureuse ardeur
La haute qualité devient fort incommode!
Jupiter qui, sans doute, en plaisirs se connoît,
Sait descendre du haut de sa gloire suprême;
Et, pour entrer dans tout ce qui lui plaît,
Il sort tout-à-fait de lui-même,
Et ce n'est plus alors Jupiter qui paroît.

LA NUIT.

Passe encor de le voir de ce sublime étage
Dans celui des hommes venir
Prendre tous les transports que le cœur peut fournir,
Et se faire à leur badinage,

Si dans les changemens où son humeur l'engage
A la nature humaine il s'en vouloit tenir ;
Mais de voir Jupiter taureau,
Serpent, cygne, ou quelqu'autre chose,
Je ne trouve pas cela beau,
Et ne m'étonne pas si, parfois, on en cause!

MERCURE.

Laissons dire tous les censeurs.
Tels changemens ont leurs douceurs,
Qui passent leur intelligence.
Ce Dieu sait ce qu'il fait aussi-bien là qu'ailleurs ;
Et, dans les mouvemens de leurs tendres ardeurs,
Les bêtes ne sont pas si bêtes que l'on pense !

LA NUIT.

Revenons à l'objet dont il a les faveurs.
Si, par son stratagême, il voit sa flamme heureuse,
Que peut-il souhaiter, et qu'est-ce que je puis?

MERCURE.

Que vos chevaux, par vous, au petit pas réduits,
Pour satisfaire aux vœux de son ame amoureuse,
D'une nuit si delicieuse,
Fassent la plus longue des nuits ;
Qu'à ses transports vous donniez plus d'espace,
Et retardiez la naissance du jour,
Qui doit avancer le retour
De celui dont il tient la place.

LA NUIT.

Voilà, sans doute, un bel emploi
Que le grand Jupiter m'apprête!

Et l'on donne un nom fort honnête
Au service qu'il veut de moi !

MERCURE.

Pour une jeune Déesse,
Vous êtes bien du bon tems !
Un tel emploi n'est bassesse
Que chez les petites gens.
Lorsque dans un haut rang on a l'heur de paroître,
Tout ce qu'on fait est toujours bel et bon ;
Et suivant ce qu'on peut être
Les choses changent de nom.

LA NUIT.

Sur de pareilles matieres
Vous en savez plus que moi ;
Et, pour accepter l'emploi,
J'en veux croire vos lumieres.

MERCURE.

Eh ! là, là, Madame la Nuit,
Un peu doucement, je vous prie !
Vous avez dans le monde un bruit
De n'être pas si renchérie !
On vous fait confidente, en cent climats divers,
De beaucoup de bonnes affaires !
Et je crois, à parler à sentimens ouverts,
Que nous ne nous en devons gueres !

LA NUIT.

Laissons ces contrariétés,
Et demeurons ce que nous sommes.
N'apprêtons point à rire aux hommes,
En nous disant nos vérités.

MERCURE.

Adieu. Je vais là-bas, dans ma commission,
Dépouiller promptement la forme de Mercure,
Pour y vêtir la figure
Du valet d'Amphitryon.

LA NUIT.

Moi, dans cet hémisphere, avec ma suite obscure,
Je vais faire une station.

MERCURE.

Bon jour, la Nuit!

LA NUIT.

Adieu, Mercure!

(*Mercure descend de son nuage, et la Nuit traverse le Théatre.*)

Fin du Prologue.

PERSONNAGES DE LA COMÉDIE.

JUPITER, sous la figure d'Amphitryon.

MERCURE, sous la figure de Sosie.

AMPHITRYON, Général des Thébains.

SOSIE, valet d'Amphitryon.

ALCMENE, femme d'Amphitryon.

CLÉANTHIS, suivante d'Alcmene, et femme de Sosie.

ARGATIPHONTIDAS, NAUCRATÈS, POLIDAS, PAUSICLÈS, } Capitaines Thébains.

La Scene est à Thebes, devant le Palais d'Amphitryon.

AMPHITRYON,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SOSIE, *seul, tenant une lanterne à la main.*

Qui va là.... Eh! ma peur à chaque pas s'accroît....
Messieurs, ami de tout le monde....
Ah! quelle audace, sans seconde,
De marcher à l'heure qu'il est!
Que mon maître, couvert de gloire,
Me joue ici d'un vilain tour?
Quoi! si pour son prochain il avoit quelque amour
M'auroit-il fait partir par une nuit si noire?
Et, pour me renvoyer annoncer son retour,
Et le détail de sa victoire,
Ne pouvoit-il pas bien attendre qu'il fût jour?....
Sosie, à quelle servitude
Tes jours sont-ils assujettis!
Notre sort est beaucoup plus rude
Chez les grands que chez les petits!
Ils veulent que pour eux tout soit dans la nature

Obligé de s'immoler !
Jour et nuit, grêle, vent, péril, chaleur, froidure;
Dès qu'ils parlent, il faut voler.
Vingt ans d'assidu service
N'en obtiennent rien pour nous;
Le moindre petit caprice
Nous attire leur courroux.
Cependant, notre ame insensée
S'acharne au vain honneur de demeurer près d'eux,
Et s'y veut contenter de la fausse pensée
Qu'ont tous les autres gens, que nous sommes heureux!
Vers la retraite, en vain, la raison nous appelle;
En vain notre dépit quelquefois y consent:
Leur vue a sur notre zele
Un ascendant trop puissant,
Et la moindre faveur d'un coup-d'œil caressant
Nous rengage, de plus belle....
Mais, enfin, dans l'obscurité,
Je vois notre maison, et ma frayeur s'évade....
Il me faudroit pour l'ambassade
Quelque discours prémédité.
Je dois aux yeux d'Alcmene un portrait militaire
Du grand combat qui met nos ennemis à bas;
Mais, comment diantre le faire,
Si je ne m'y trouvai pas? ....
N'importe, parlons-en, et d'estoc et de taille,
Comme oculaire témoin ....
Combien de gens font-ils des récits de bataille
Dont ils se sont tenus loin!
Pour jouer mon rôle sans peine

Je le veux un peu repasser....
Voici la chambre où j'entre en courier que l'on mene,
Et cette lanterne est Alcmene,
A qui je me dois adresser....
(*Il pose sa lanterne à terre.*)
« Madame, Amphitryon, mon maître et votre époux... »
Bon !... beau début !... « L'esprit toujours plein de vos
» charmes,
» M'a voulu choisir, entre tous,
» Pour vous donner avis du succès de ses armes,
» Et du desir qu'il a de se voir près de vous.... »
« Ah ! vraiment, mon pauvre Sosie,
» A te revoir, j'ai de la joie au cœur !.... »
« Madame, ce m'est trop d'honneur,
» Et mon destin doit faire envie.... »
Bien répondu !... « Comment se porte Amphitryon ?... »
« Madame, en homme de courage,
» Dans les occasions où la gloire l'engage !... »
Fort bien.... Belle conception !...
« Quand viendra-t-il, par son retour charmant,
» Rendre mon ame satisfaite ?... »
« Le plutôt qu'il pourra, Madame, assurément;
» Mais bien plus tard que son cœur ne souhaite !... »
Ah !... « Mais quel est l'état où la guerre l'a mis ?
» Que dit-il, que fait-il ? Contente un peu mon ame ?... »
« Il dit moins qu'il ne fait, Madame,
» Et fait trembler les ennemis !... »
Peste ! où prend mon esprit toutes ces gentillesses ?...
« Que font les révoltés ? dis-moi, quel est leur sort ?... »
« Ils n'ont pu résister, Madame, à notre effort;

» Nous les avons taillés en piéces,
» Mis Ptérélas, leur chef, à mort,
» Pris Télebe d'assaut; et déja dans le port
» Tout retentit de nos prouesses.... »
« Ah! quel succès! O Dieux! qui l'eût pu jamais croire?
» Raconte moi, Sosie, un tel événement.... »
« Je le veux bien, Madame; et, sans m'enfler de gloire,
» Du détail de cette victoire,
» Je puis parler très-savamment....
» Figurez-vous donc que Télebe,
» Madame, est de ce côté,
(*Il marque les lieux sur sa main.*)
» C'est une ville, en vérité,
» Aussi grande quasi que Thebe.
» La riviere est comme là.
» Ici nos gens se camperent,
» Et l'espace que voilà,
» Nos ennemis l'occuperent.
» Sur un haut, vers cet endroit,
» Étoit leur infanterie;
» Et, plus bas, du côté droit,
» Étoit la cavalerie.
» Après avoir aux Dieux adressé les prieres,
» Tous les ordres donnés, on donne le signal.
» Les ennemis, pensant nous tailler les croupieres,
» Firent trois pelotons de leurs gens à cheval;
» Mais leur chaleur par nous fut bientôt réprimée,
» Et vous allez voir comme quoi.
» Voilà notre avant-garde à bien faire animée;

» Là, les archers de Créon, notre Roi ;
» Et voici le corps d'armée,
(*On fait un peu de bruit derriere le Théatre.*)
» Qui d'abord.... » Attendez ; le corps d'armée a peur...
J'entends quelque bruit, ce me semble ?

SCENE II.

MERCURE, SOSIE.

MERCURE, *à part, sous la figure de Sosie, et sortant du Palais d'Amphitryon.*

Sous ce minois qui lui ressemble,
Chassons de ces lieux ce causeur,
Dont l'abord importun troubleroit la douceur
Que nos amans goûtent ensemble.

SOSIE, *à part, sans voir Mercure.*
Mon cœur tant soit peu se rassure,
Et je pense que ce n'est rien.
Crainte pourtant de sinistre aventure,
Allons chez nous achever l'entretien.

MERCURE, *à part.*
Tu seras plus fort que Mercure
Ou je t'en empêcherai bien !

SOSIE, *a part, sans voir Mercure.*
Cette nuit, en longueur, me semble sans pareille !
Il faut, depuis le tems que je suis en chemin,
Ou que mon maître ait pris le soir pour le matin,

Ou que trop tard au lit le blond Phœbus sommeille,
Pour avoir trop pris de son vin !

MERCURE, *à part.*

Comme avec irrévérence
Parle des Dieux ce maraud !
Mon bras saura bien, tantôt,
Châtier cette insolence;
Et je vais m'égayer avec lui, comme il faut,
En lui volant son nom avec sa ressemblance!

SOSIE, *appercevant Mercure d'un peu loin.*

Ah ! par ma foi ! j'avois raison. . . .
C'est fait de moi, chétive créature !
Je vois, devant notre maison,
Certain homme, dont l'encolure
Ne me présage rien de bon !
Pour faire semblant d'assurance,
Je veux chanter un peu d'ici.

(*Il chante.*)

MERCURE.

Qui donc est ce coquin qui prend tant de licence
Que de chanter et m'étourdir ainsi ?
(*A mesure que Mercure parle, la voix de Sosie s'affoiblit, peu à peu.*)
Veut-il qu'à l'étriller ma main un peu s'applique ?

SOSIE, *à part.*

Cet homme, assurément, n'aime pas la musique !

MERCURE.

Depuis plus d'une semaine
Je n'ai trouvé personne à qui rompre les os.
La vigueur de mon bras se perd dans le repos,

Et je cherche quelque dos
Pour me remettre en haleine.

SOSIE, *à part.*

Quel diable d'homme est-ceci !
De mortelles frayeurs je sens mon ame atteinte....
Mais pourquoi trembler tant aussi ?
Peut-être a-t-il, dans l'ame, autant que moi de crainte,
Et que le drôle parle ainsi
Pour me cacher sa peur sous une audace feinte....
Oui, oui, ne souffrons point qu'on nous croie un oison !
Si je ne suis hardi, tâchons de le paroître :
Faisons-nous du cœur par raison.
Il est seul, comme moi : je suis fort ; j'ai bon maître,
Et voilà notre maison.

(*Il s'approche de chez Amphitryon.*)

MERCURE.

Qui va là !

SOSIE.

Moi.

MERCURE.

Qui, moi ?

SOSIE.

(*A part.*)

Moi.... Courage, Sosie !

MERCURE.

Quel est ton sort, dis-moi ?

SOSIE.

D'être homme, et de parler.

MERCURE.

Es-tu maître, ou valet ?

SOSIE.

Comme il me prend envie.

MERCURE.

Où s'adressent tes pas ?

SOSIE.

Où j'ai dessein d'aller.

MERCURE.

Ah ! ceci me déplaît ?

SOSIE.

J'en ai l'ame ravie !

MERCURE.

Résolûment, par force, ou par amour,
Je veux savoir de toi, traître !
Ce que tu fais, d'où tu viens avant jour,
Où tu vas, à qui tu peux être ?

SOSIE.

Je fais le bien et le mal, tour à tour :
Je viens de là, vais là ; j'appartiens à mon maître.

MERCURE.

Tu montres de l'esprit, et je te vois en train
De trancher avec moi de l'homme d'importance.
Il me prend un desir, pour faire connoissance,
De te donner un soufflet de ma main.

SOSIE.

A moi-même ?

MERCURE, *lui donnant un soufflet.*

A toi-même ; et t'en voilà certain.

SOSIE.

Ah ! ah ! c'est tout de bon !

MERCURE.

Non, ce n'est que pour rire,
Et répondre à tes quolibets.

SOSIE.

Tudieu! l'ami, sans vous rien dire,
Comme vous baillez des soufflets!

MERCURE.

Ce sont là de mes moindres coups,
De petits soufflets ordinaires.

SOSIE.

Si j'étois aussi prompt que vous
Nous ferions de belles affaires!

MERCURE.

Tout cela n'est encor rien;
Nous verrons bien autre chose!
Pour y faire quelque pause,
Poursuivons notre entretien.

SOSIE, *voulant entrer chez Amphitryon.*

Je quitte la partie!

MERCURE, *l'arrêtant.*

Où vas-tu?

SOSIE.

Que t'importe?

MERCURE.

Je veux savoir où tu vas?

SOSIE.

Me faire ouvrir cette porte.
Pourquoi retiens-tu mes pas?

MERCURE.

Si jusqu'à l'approcher tu pousses ton audace,
Je fais sur toi pleuvoir un orage de coups!

SOSIE.

Quoi! tu veux, par ta menace,
M'empêcher d'entrer chez nous?

MERCURE.

Comment chez nous?

SOSIE.

Oui, chez nous.

MERCURE.

O le traître!
Tu te dis de cette maison?

SOSIE.

Fort bien! Amphitryon n'en est-il pas le maître!

MERCURE.

Hé bien! que fait cette raison?

SOSIE.

Je suis son valet.

MERCURE.

Toi?

SOSIE.

Moi.

MERCURE.

Son valet?

SOSIE.

Sans doute.

MERCURE.

Valet d'Amphitryon?

SOSIE.

D'Amphitryon, de lui.

MERCURE.

Ton nom est?

SOSIE.

Sosie.

MERCURE.

Hé? comment?

SOSIE.

Sosie.

MERCURE.

Écoute:
Sais-tu que de ma main je t'assomme aujourd'hui?

SOSIE.

Pourquoi? de quelle rage est ton ame saisie?

MERCURE.

Qui te donne, dis-moi, cette témérité
De prendre le nom de Sosie?

SOSIE.

Moi? je ne le prends point; je l'ai toujours porté.

MERCURE.

O le mensonge horrible et l'impudence extrême!
Tu m'oses soutenir que Sosie est ton nom?

SOSIE.

Fort bien! Je le soutiens par la grande raison
Qu'ainsi l'a fait des Dieux la puissance suprême;
Et qu'il n'est pas en moi de pouvoir dire non,
Et d'être un autre que moi-même.

MERCURE, *battant Sosie.*

Mille coups de bâton doivent être le prix
D'une pareille effronterie !

SOSIE, *criant.*

Justice ! Citoyens ! Au secours, je vous prie !

MERCURE.

Comment ! bourreau ! tu fais des cris ?

SOSIE.

De mille coups tu me meurtris,
Et tu ne veux pas que je crie ?

MERCURE, *le menaçant.*

C'est ainsi que mon bras....

SOSIE, *l'interrompant.*

L'action ne vaut rien.
Tu triomphes de l'avantage
Que te donne sur moi mon manque de courage,
Et ce n'est pas en user bien !
C'est pure fanfaronnerie
De vouloir profiter de la poltronnerie
De ceux qu'attaque notre bras.
Battre un homme à jeu sûr n'est pas d'une belle ame ;
Et le cœur est digne de blâme
Contre les gens qui n'en ont pas.

MERCURE

Hé bien ! es-tu Sosie à présent ? qu'en dis-tu ?

SOSIE.

Tes coups n'ont point en moi fait de métamorphose ?
Et tout le changement que je trouve à la chose,
C'est d'être Sosie battu.

MERCURE, *le menaçant.*

Encor ? Cent autres coups pour cette autre impudence !

SOSIE.

De grace, fais treve à tes coups !

MERCURE.

Fais donc treve à ton insolence !

SOSIE.

Tout ce qu'il te plaira ; je garde le silence.
La dispute est par trop inégale entre nous !

MERCURE.

Es-tu Sosie encor ? dis, traître !

SOSIE.

Hélas ! je suis ce que tu veux ?
Dispose de mon sort tout au gré de tes vœux ;
Ton bras t'en a fait le maître !

MERCURE.

Ton nom étoit Sosie, à ce que tu disois ?

SOSIE.

Il est vrai, jusqu'ici j'ai cru la chose claire ;
Mais ton bâton, sur cette affaire,
M'a fait voir que je m'abusois !

MERCURE.

C'est moi qui suis Sosie, et tout Thebes l'avoue.
Amphitryon jamais n'en eut d'autre que moi.

SOSIE.

Toi, Sosie ?

MERCURE.

Oui, Sosie ! et si quelqu'un s'y joue
Il peut bien prendre garde à soi !

SOSIE, *à part.*

Ciel ! me faut-il ainsi renoncer à moi-même,
Et par un imposteur me voir voler mon nom ?
Que son bonheur est extrême
De ce que je suis poltron !
Sans cela, par la mort !...

MERCURE.

Entre tes dents, je pense,
Tu murmures je ne sais quoi ?

SOSIE.

Non ; mais au nom des Dieux, donne-moi la licence
De parler un moment à toi !

MERCURE.

Parle.

SOSIE.

Mais promets moi, de grace,
Que les coups n'en seront point !
Signons une treve.

MERCURE.

Passe ;
Va, je t'accorde ce point.

SOSIE.

Qui te jette, dis-moi, dans cette fantaisie ?
Que te reviendra-t-il de m'enlever mon nom ?
Et peux-tu faire, enfin, quand tu serois démon,
Que je ne sois pas moi, que je ne sois Sosie ?

MERCURE, *levant le bâton.*

Comment, tu peux ?....

SOSIE, *l'interrompant.*

Ah ! tout doux !
Nous avons fait treve aux coups !

MERCURE.

Quoi ! pendard, imposteur, coquin !

SOSIE.

Pour des injures
Dis-m'en tant que tu voudras ;
Ce sont légeres blessures,
Et je ne m'en fâche pas.

MERCURE.

Tu te dis Sosie ?

SOSIE.

Oui. Quelque conte frivole....

MERCURE, *l'interrompant.*

Sus, je romps notre treve et reprends ma parole.

SOSIE.

N'importe ! je ne puis m'anéantir pour toi ;
Et souffrir un discours si loin de l'apparence.
Etre ce que je suis est-il en ta puissance ?
Et puis-je cesser d'être moi ?
S'avisa-t-on jamais d'une chose pareille ?
Et peut-on démentir cent indices pressans ?
Rêvé-je ? est-ce que je sommeille ?
Ai-je l'esprit troublé par des transports puissans ?
Ne sens-je pas bien que je veille ?
Ne suis-je pas dans mon bon sens ?
Mon maître Amphitryon ne m'a-t-il pas commis
A venir en ces lieux vers Alcmene, sa femme ?
Ne lui dois-je pas faire, en lui vantant sa flamme,
Un récit de ses faits contre nos ennemis ?

Ne suis-je pas du port arrivé tout-à-l'heure ?
Ne tiens-je pas une lanterne en main ?
Ne te trouvé-je pas devant notre demeure ?
Ne t'y parlé-je pas d'un esprit tout humain ?
Ne te tiens-tu pas fort de ma poltronnerie
Pour m'empêcher d'entrer chez nous?
N'as-tu pas sur mon dos exercé ta furie ?
Ne m'as-tu pas roué de coups? ....
Ah! tout cela n'est que trop véritable!
Et plût au Ciel le fût-il moins !
Cesse donc d'insulter au sort d'un misérable,
Et laisse à mon devoir s'acquitter de ses soins.

(*Il veut entrer chez Amphitryon.*)

MERCURE.

Arrête, ou sur ton dos le moindre pas attire
Un assommant éclat de mon juste courroux!
Tout ce que tu viens de dire
Est à moi, hormis les coups.

SOSIE.

Ce matin, du vaisseau, plein de frayeur en l'ame,
Cette lanterne sait comme je suis parti.
Amphitryon, du camp, vers Alcmene, sa femme,
M'a-t-il pas envoyé?

MERCURE.

Vous en avez menti!
C'est moi qu'Amphitryon députe vers Alcmene;
Et qui du port Persique arrive de ce pas;
Moi qui viens annoncer la valeur de son bras,
Qui nous fait remporter une victoire pleine,
Et de nos ennemis a mis le Chef à bas.

C'est moi qui suis Sosie, enfin, de certitude,
Fils de Dave, honnête berger,
Frere d'Arpage, mort en pays étranger,
Mari de Cléanthis, la prude,
Dont l'humeur me fait enrager;
Qui, dans Thebe, ai reçu mille coups d'étriviere,
Sans en avoir jamais dit rien;
Et jadis, en public, fus marqué par derriere,
Pour être trop homme de bien!

SOSIE, *à part.*

Il a raison! A moins d'être Sosie
On ne peut pas savoir tout ce qu'il dit;
Et, dans l'étonnement dont mon ame est saisie,
Je commence, à mon tour, à le croire un petit.
En effet, maintenant que je le considere,
Je vois qu'il a de moi taille, mine, action;
Faisons-lui quelque question,
Afin d'éclaircir ce mystere.....

(*A Mercure.*)

Parmi tout le butin fait sur nos ennemis
Qu'est-ce qu'Amphitryon obtint pour son partage?

MERCURE.

Cinq fort gros diamans, en nœud proprement mis,
Dont leur Chef se paroit, comme d'un rare ouvrage.

SOSIE.

A qui destine-t-il un si riche présent?

MERCURE.

A sa femme; et sur elle il le veut voir paroître.

SOSIE.

Mais où, pour l'apporter, est-il mis à présent?

MERCURE.

Dans un coffret scellé des armes de mon maître.

SOSIE, *à part.*

Il ne ment pas d'un mot, à chaque repartie;
Et de moi je commence à douter, tout de bon!
Près de moi par la force il est déja Sosie;
Il pourroit bien encor l'être par la raison!...
Pourtant, quand je me tâte, et que je me rappelle,
Il me semble que je suis moi....
Où puis-je rencontrer quelque clarté fidelle
Pour démêler ce que je voi?
Ce que j'ai fait tout seul, et que n'a vu personne,
A moins d'être moi-même, on ne le peut savoir!
Par cette question il faut que je l'étonne;
C'est de quoi le confondre, et nous allons le voir....
(*A Mercure.*)
Lorsqu'on étoit aux mains que fis-tu dans nos tentes,
Où tu courus seul te fourrer?

MERCURE.

D'un jambon....

SOSIE, *à part.*

L'y voilà!

MERCURE.

Que j'allai déterrer,
Je coupai bravement deux tranches succulentes,
Dont je sus fort bien me bourrer;
Et joignant à cela d'un vin que l'on ménage,
Et dont, avant le goût, les yeux se contentoient,
Je pris un peu de courage
Pour nos gens qui se battoient.

SOSIE, *à part.*

Cette preuve, sans pareille,
En sa faveur conclut bien;
Et l'on n'y peut dire rien,
S'il n'étoit dans la bouteille....

(*A Mercure.*)

Je ne saurois nier, aux preuves qu'on m'expose,
Que tu ne sois Sosie, et j'y donne ma voix;
Mais, si tu l'es, dis-moi qui tu veux que je sois?
Car encor faut-il bien que je sois quelque chose!

MERCURE

Quand je ne serai plus Sosie
Sois-le, j'en demeure d'accord;
Mais tant que je le suis je te garantis mort
Si tu prends cette fantaisie!

SOSIE, *à part.*

Tout cet embarras met mon esprit sur les dents,
Et la raison à ce qu'on voit s'oppose....
Mais il faut terminer enfin par quelque chose;
Et le plus court pour moi c'est d'entrer là-dedans....

(*Il veut faire encore quelques pas pour aller chez Amphitryon.*)

MERCURE, *le battant.*

Ah! tu prends donc, pendard! goût à la bastonnade!

SOSIE, *criant.*

(*A part.*)

Ah! qu'est ceci, grands Dieux!... Il frappe un ton plus fort;

Et mon dos, pour un mois, en doit être malade!...
Laissons ce diable d'homme, et retournons au port...
O juste Ciel! j'ai fait une belle ambassade!

(*Il s'en va.*)

SCENE III.

MERCURE, *seul.*

ENFIN, je l'ai fait fuir; et, sous ce traitement,
De beaucoup d'actions il a reçu la peine....
Mais je vois Jupiter, que, fort civilement,
Reconduit l'amoureuse Alcmene.

SCENE IV.

JUPITER, *sous la figure d'Amphitryon*, ALCMENE, CLÉANTHIS, MERCURE.

JUPITER, *à Alcmene.*

DÉFENDEZ, chere Alcmene, aux flambeaux d'approcher:
Ils m'offrent des plaisirs en m'offrant votre vue;
Mais ils pourroient ici découvrir ma venue,
Qu'il est à propos de cacher.
Mon amour, que gênoient tous ces soins éclatans
Où me tenoit lié la gloire de nos armes,

Au devoir de ma charge a volé les instans
Qu'il vient de donner à vos charmes.
Ce vol, qu'à vos beautés mon cœur a consacré,
Pourroit être blâmé dans la bouche publique;
Et j'en veux pour témoin unique,
Celle qui peut m'en savoir gré!

ALCMENE.

Je prends, Amphitryon, grande part à la gloire
Que répandent sur vous vos illustres exploits,
Et l'éclat de votre victoire
Sait toucher de mon cœur les sensibles endroits;
Mais quand je vois que cet honneur fatal
Éloigne de moi ce que j'aime,
Je ne puis m'empêcher, dans ma tendresse extrême,
De lui vouloir un peu de mal,
Et d'opposer mes vœux à cet ordre suprême
Qui des Thébains vous fait le Général.
C'est une douce chose, après une victoire,
Que la gloire où l'on voit ce qu'on aime élevé;
Mais, parmi les périls mêlés à cette gloire,
Un triste coup, hélas! est bientôt arrivé.
De combien de frayeurs a-t-on l'ame blessée,
Au moindre choc dont on entend parler!
Voit-on, dans les horreurs d'une telle pensée,
Par où jamais se consoler
Du coup dont on est menacée?
Et de quelque laurier qu'on couronne un vainqueur,
Quelque part que l'on ait à cet honneur suprême,
Vaut-il ce qu'il en coûte aux tendresses d'un cœur,
Qui peut, à tout moment, trembler pour ce qu'il aime?

JUPITER.

Je ne vois rien en vous dont mon feu ne s'augmente :
Tout y marque à mes yeux un cœur bien enflammé ;
Et c'est, je vous l'avoue, une chose charmante
De trouver tant d'amour dans un objet aimé !
Mais, si je l'ose dire, un scrupule me gêne
Aux tendres sentimens que vous me faites voir ;
Et, pour le bien goûter, mon amour, chere Alcmene,
Voudroit n'y voir entrer rien de votre devoir,
Qu'à votre seule ardeur, qu'à ma seule personne,
Je dusse les faveurs que je reçois de vous ;
Et que la qualité que j'ai de votre époux,
Ne fût point ce qui me les donne.

ALCMENE.

C'est de ce nom, pourtant, que l'ardeur qui me brûle
Tient le droit de paroître au jour ;
Et je ne comprends rien à ce nouveau scrupule
Dont s'embarrasse votre amour.

JUPITER.

Ah ! ce que j'ai pour vous d'ardeur et de tendresse
Passe aussi celle d'un époux ;
Et vous ne savez pas, dans des momens si doux,
Quelle en est la délicatesse !
Vous ne concevez point qu'un cœur bien amoureux
Sur cent petits égards s'attache avec étude,
Et se fait une inquiétude
De la maniere d'être heureux.
En moi, belle et charmante Alcmene,
Vous voyez un mari, vous voyez un amant ;
Mais l'amant seul me touche, à parler franchement,

Et je sens, près de vous, que le mari le gêne.
Cet amant, de vos vœux jaloux, au dernier point,
Souhaite qu'à lui seul votre cœur s'abandonne,
Et sa passion ne veut point
De ce que le mari lui donne.
Il veut de pure source obtenir vos ardeurs,
Et ne veut rien tenir des nœuds de l'hyménée;
Rien d'un fâcheux devoir qui fait agir les cœurs,
Et par qui, tous les jours, des plus cheres faveurs
La douceur est empoisonnée.
Dans le scrupule enfin dont il est combattu,
Il veut, pour satisfaire à sa délicatesse,
Que vous le sépariez d'avec ce qui le blesse,
Que le mari ne soit que pour votre vertu,
Et que, de votre cœur de bonté revêtu,
L'amant ait tout l'amour et toute la tendresse.

ALCMENE.

Amphitryon, en vérité,
Vous vous moquez de tenir ce langage;
Et j'aurois peur qu'on ne vous crût pas sage
Si de quelqu'un vous étiez écouté!

JUPITER.

Ce discours est plus raisonnable,
Alcmene, que vous ne pensez!...
Mais un plus long séjour me rendroit trop coupable,
Et du retour au port les momens sont pressés....
Adieu.... De mon devoir l'étrange barbarie
Pour un tems m'arrache de vous;

Mais, belle Alcmene, au moins, quand vous verrez l'époux,
Songez à l'amant, je vous prie!

ALCMENE.

Je ne sépare point ce qu'unissent les Dieux;
Et l'époux et l'amant me sont fort précieux!

(*Elle rentre chez elle, et Jupiter s'éloigne.*)

SCENE V.

CLÉANTHIS, MERCURE.

CLÉANTHIS, *à part.*

O Ciel! que d'aimables caresses
D'un époux ardemment chéri!
Et que mon traître de mari
Est loin de toutes ces tendresses!

MERCURE, *à part.*

La Nuit, qu'il me faut avertir,
N'a plus qu'à plier tous ses voiles;
Et, pour effacer les Étoiles,
Le Soleil de son lit peut maintenant sortir.

(*Il fait quelques pas pour s'en aller.*)

CLÉANTHIS, *l'arrêtant.*

Quoi! c'est ainsi que l'on me quitte?

MERCURE.

Hé comment donc? Ne veux-tu pas

Que de mon devoir je m'acquitte,
Et que d'Amphitryon j'aille suivre les pas ?

CLÉANTHIS.

Mais, avec cette brusquerie,
Traître ! de moi te séparer ?

MERCURE.

Le beau sujet de fâcherie !
Nous avons tant de tems ensemble à demeurer!

CLÉANTHIS.

Mais quoi ! partir ainsi, d'une façon brutale,
Sans me dire un seul mot de douceur pour régale ?

MERCURE.

Diantre ! où veux-tu que mon esprit
T'aille chercher des fariboles ?
Quinze ans de mariage épuisent les paroles;
Et, depuis un long-tems, nous nous sommes tout dit !

CLÉANTHIS.

Regarde, traître ! Amphitryon !
Vois combien pour Alcmene il étale de flamme;
Et rougis, là-dessus, du peu de passion
Que tu témoignes pour ta femme !

MERCURE.

Eh ! mon Dieu, Cléanthis, ils sont encore amans !
Il est certain âge où tout passe;
Et ce qui leur sied bien dans ces commencemens,
En nous, vieux mariés, auroit mauvaise grace.
Il nous feroit beau voir, attachés face à face,
A pousser les beaux sentimens !

CLÉANTHIS.

Quoi ! suis-je hors d'état, perfide ! d'espérer
Qu'un cœur auprès de moi soupire ?

MERCURE.

Non, je n'ai garde de le dire ;
Mais je suis trop barbon pour oser soupirer,
Et je ferois crever de rire !

CLÉANTHIS.

Mérites-tu, pendard ! cet insigne bonheur
De te voir, pour épouse, une femme d'honneur !

MERCURE.

Mon Dieu, tu n'es que trop honnête !
Ce grand honneur ne me vaut rien !
Ne sois point si femme de bien,
Et me romps un peu moins la tête !

CLÉANTHIS.

Comment ! de trop bien vivre on te voit me blâmer ?

MERCURE.

La douceur d'une femme est tout ce qui me charme ;
Et ta vertu fait un vacarme
Qui ne cesse de m'assommer !

CLÉANTHIS

Il te faudroit des cœurs pleins de fausses tendresses,
De ces femmes, aux beaux et louables talens,
Qui savent accabler leurs maris de caresses,
Pour leur faire avaler l'usage des galans ?

MERCURE.

Ma foi ! veux-tu que je te dise ?
Un mal d'opinion ne touche que les sots ;

Et je prendrois pour ma devise :
Moins d'honneur et plus de repos.

CLÉANTHIS.

Comment ! tu souffrirois, sans nulle répugnance,
Que j'aimasse un galant, avec toute licence ?

MERCURE.

Oui, si je n'étois plus de tes cris rebattu,
Et qu'on te vît changer d'humeur et de méthode.
J'aime mieux un vice commode
Qu'une fatigante vertu. . . .
Adieu, Cléanthis, ma chere ame!
Il me faut suivre Amphitryon.

(*Il s'en va.*)

SCENE VI.

CLÉANTHIS, *seule.*

POURQUOI pour punir cet infâme
Mon cœur n'a-t-il assez de résolution? . . .
Ah! que, dans cette occasion,
J'enrage d'être honnête femme!

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

AMPHITRYON, SOSIE.

AMPHITRYON.

VIENS çà, bourreau! viens çà! Sais-tu, maître fripon!
Qu'à te faire assommer ton discours peut suffire;
Et que, pour te traiter comme je le desire,
Mon courroux n'attend qu'un bâton?

SOSIE.

Si vous le prenez sur ce ton,
Monsieur, je n'ai plus rien à dire,
Et vous aurez toujours raison!

AMPHITRYON.

Quoi! tu veux me donner pour des vérités, traître!
Des contes, que je vois d'extravagance outrés?

SOSIE.

Non, je suis le valet, et vous êtes le maître;
Il n'en sera, Monsieur, que ce que vous voudrez.

AMPHITRYON.

Çà, je veux étouffer le courroux qui m'enflamme,
Et, tout du long, t'ouïr sur ta commission.
Il faut, avant que voir ma femme,

Que je débrouille ici cette confusion.
Rappelle tous tes sens, rentre bien dans ton ame,
Et réponds, mot pour mot, à chaque question.

SOSIE.

Mais, de peur d'incongruité,
Dites-moi, de grace, à l'avance,
De quel air il vous plaît que ceci soit traité?
Parlerai-je, Monsieur, selon ma conscience,
Ou comme auprès des Grands on le voit usité?
Faut-il dire la vérité,
Ou bien user de complaisance?

AMPHITRYON.

Non, je ne te veux obliger
Qu'à me rendre de tout un compte fort sincere.

SOSIE.

Bon! c'est assez, laissez-moi faire;
Vous n'avez qu'à m'interroger.

AMPHITRYON.

Sur l'ordre que tantôt je t'avois su prescrire?....

SOSIE, *l'interrompant.*

Je suis parti, les Cieux d'un noir crêpe voilés,
Pestant fort contre vous, dans ce fâcheux martyre,
Et maudissant vingt fois l'ordre dont vous parlez!

AMPHITRYON.

Comment! coquin!

SOSIE.

Monsieur, vous n'avez rien qu'à dire,
Je mentirai, si vous voulez?

AMPHITRYON.

Voilà comme un valet montre pour nous du zele!....
Passons.... Sur les chemins que t'est-il arrivé?

SOSIE.

D'avoir une frayeur mortelle
Au moindre objet que j'ai trouvé.

AMPHITRYON.

Poltron!

SOSIE.

En nous formant nature a ses caprices;
Divers penchans en nous elle fait observer.
Les uns à s'exposer trouvent mille délices;
Moi, j'en trouve à me conserver.

AMPHITRYON.

Arrivant au logis?....

SOSIE, *l'interrompant.*

J'ai, devant notre porte,
En moi-même, voulu répéter un petit,
Sur quel ton et de quelle sorte
Je ferois du combat le glorieux récit.

AMPHITRYON.

Ensuite?

SOSIE.

On m'est venu troubler et mettre en peine.

AMPHITRYON.

Hé qui?

SOSIE.

Sosie. Un moi, de vos ordres jaloux,
Que vous avez, du Port, envoyé vers Alcmene,

Et qui de nos secrets a connoissance pleine,
Comme le moi qui parle à vous.

AMPHITRYON.

Quels contes !

SOSIE.

Non, Monsieur ; c'est la vérité pure !
Ce moi, plutôt que moi, s'est au logis trouvé ;
Et j'étois venu, je vous jure,
Avant que je fusse arrivé !

AMPHITRYON.

D'où peut procéder, je te prie,
Ce galimathias maudit ?
Est-ce songe ? est-ce ivrognerie,
Aliénation d'esprit,
Ou méchante plaisanterie ?

SOSIE.

Non, c'est la chose comme elle est,
Et point du tout conte frivole.
Je suis homme d'honneur : j'en donne ma parole ;
Et vous m'en croirez, s'il vous plaît.
Je vous dis que, croyant n'être qu'un seul Sosie,
Je me suis trouvé deux chez nous,
Et que de ces deux moi, piqués de jalousie,
L'un est à la maison et l'autre est avec vous ;
Que le moi que voici, chargé de lassitude,
A trouvé l'autre moi frais, gaillard et dispos,
Et n'ayant d'autre inquiétude
Que de battre et casser des os.

AMPHITRYON.

Il faut être, je le confesse,

D'un esprit bien posé, bien tranquille, bien doux,
Pour souffrir qu'un valet de chansons me repaisse!

SOSIE.

Si vous vous mettez en courroux
Plus de conférence entre nous:
Vous savez que d'abord tout cesse?

AMPHITRYON.

Non, sans emportement je te veux écouter;
Je l'ai promis.... Mais dis, en bonne conscience,
Au mystere nouveau que tu me viens conter
Est-il quelque ombre d'apparence!

SOSIE.

Non, vous avez raison; et la chose à chacun
Hors de créance doit paroître.
C'est un fait à n'y rien connoître,
Un conte extravagant, ridicule, importun:
Cela choque le sens commun;
Mais cela ne laisse pas d'être!

AMPHITRYON.

Le moyen d'en rien croire, à moins d'être insensé?

SOSIE.

Je ne l'ai pas cru, moi, sans une peine extrême!
Je me suis d'être deux senti l'esprit blessé,
Et long-tems d'imposteur j'ai traité ce moi-même;
Mais à me reconnoître enfin il m'a forcé.
J'ai vu que c'étoit moi, sans aucun stratagême.
Des pieds jusqu'à la tête, il est comme moi fait,
Beau, l'air noble, bien pris, les manieres charmantes:
Enfin deux gouttes de lait
Ne sont pas plus ressemblantes;

Et n'étoit que ses mains sont un peu trop pesantes,
J'en serois fort satisfait!

AMPHITRYON.

A quelle patience il faut que je m'exhorte!
Mais, enfin, n'es-tu pas entré dans la maison?

SOSIE.

Bon! entré? Eh! de quelle sorte?
Ai-je voulu jamais entendre de raison?
Et ne me suis-je pas interdit notre porte?

AMPHITRYON.

Comment donc?

SOSIE.

Avec un bâton,
Dont mon dos sent encore une douleur très-forte!

AMPHITRYON.

On t'a battu!

SOSIE.

Vraiment!

AMPHITRYON.

Hé qui?

SOSIE.

Moi.

AMPHITRYON.

Toi, te battre?

SOSIE.

Oui, moi.... Non pas le moi d'ici;
Mais le moi du logis, qui frappe comme quatre!

AMPHITRYON.

Te confonde le Ciel de me parler ainsi!

SOSIE.

Ce ne sont point des badinages !
Le moi que j'ai trouvé tantôt
Sur le moi qui vous parle a de grands avantages ;
Il a le bras fort, le cœur haut :
J'en ai reçu des témoignages,
Et ce diable de moi m'a rossé comme il faut !
C'est un drôle qui fait des rages !

AMPHITRYON.

Achevons.... As-tu vu ma femme ?

SOSIE.

Non.

AMPHITRYON.

Pourquoi ?

SOSIE.

Par une raison assez forte !

AMPHITRYON.

Qui t'a fait y manquer, maraud ! explique-toi ?

SOSIE.

Faut-il le répéter vingt fois, de même sorte ?
Moi, vous dis-je : ce moi, plus robuste que moi ;
Ce moi, qui s'est, de force, emparé de la porte ;
Ce moi, qui m'a fait filer doux ;
Ce moi, qui le seul moi veut être ;
Ce moi, de moi-même jaloux ;
Ce moi vaillant, dont le courroux
Au moi poltron s'est fait connoître ;
Enfin ce moi, qui suis chez nous ;
Ce moi, qui s'est montré mon maître ;
Ce moi, qui m'a roué de coups.

AMPHITRYON, *à part.*

Il faut que ce matin, à force de trop boire,
Il se soit troublé le cerveau !

SOSIE.

Je veux être pendu si j'ai bu que de l'eau !
A mon serment on m'en peut croire !

AMPHITRYON.

Il faut donc qu'au sommeil tes sens se soient portés,
Et qu'un songe fâcheux, dans ses confus mysteres,
T'ait fait voir toutes les chimeres
Dont tu me fais des vérités ?

SOSIE.

Tout aussi peu. Je n'ai point sommeillé,
Et n'en ai même aucune envie !
Je vous parle bien éveillé ;
J'étois bien éveillé ce matin, sur ma vie !
Et bien éveillé même étoit l'autre Sosie
Quand il m'a si bien étrillé !

AMPHITRYON.

Suis-moi ; je t'impose silence.
C'est trop me fatiguer l'esprit :
Et je suis un vrai fou d'avoir la patience
D'écouter d'un valet les sottises qu'il dit !

SOSIE, *à part.*

Tous les discours sont des sottises,
Partant d'un homme sans éclat :
Ce seroient paroles exquises
Si c'étoit un Grand qui parlât !

AMPHITRYON.

Entrons sans davantage attendre....
Mais Alcmene paroît, avec tous ses appas;
En ce moment, sans doute, elle ne m'attend pas;
Et mon abord va la surprendre.

SCENE II.

ALCMENE, CLÉANTHIS, AMPHITRYON, SOSIE.

ALCMENE, *à Cléanthis, sans voir Amphitryon.*

Allons pour mon époux, Cléanthis, vers les Dieux
Nous acquitter de nos hommages;
Et les remercier des succès glorieux,
Dont Thebes, par son bras, goûte les avantages.....
(*Appercevant Amphitryon.*)
O Dieux!

AMPHITRYON.

Fasse le Ciel qu'Amphitryon vainqueur
Avec plaisir soit revu de sa femme;
Et que ce jour, favorable à ma flamme,
Vous redonne à mes yeux avec le même cœur,
Que j'y retrouve autant d'ardeur
Que vous en rapporte mon ame!

ALCMENE.

Quoi! de retour sitôt?

AMPHITRYON.

Certes! c'est, en ce jour,

Me donner de vos feux un mauvais témoignage;
Et ce : « Quoi ! si-tôt de retour ? »
En ces occasions n'est gueres le langage
D'un cœur bien enflammé d'amour !
J'osois me flatter, en moi-même,
Que loin de vous j'aurois trop demeuré.
L'attente d'un retour ardemment desiré
Donne à tous les instans une longueur extrême :
Et l'absence de ce qu'on aime,
Quelque peu qu'elle dure, a toujours trop duré !

ALCMENE.

Je ne vois...

AMPHITRYON, *l'interrompant.*

Non, Alcmene, à son impatience
On mesure le tems en de pareils états ;
Et vous comptez les momens de l'absence
En personne qui n'aime pas !
Lorsque l'on aime comme il faut
Le moindre éloignement nous tue ;
Et ce dont on chérit la vue
Ne revient jamais assez tôt.
De votre accueil, je le confesse,
Se plaint ici mon amoureuse ardeur ;
Et j'attendois de votre cœur
D'autres transports de joie et de tendresse !

ALCMENE.

J'ai peine à comprendre sur quoi
Vous fondez les discours que je vous entends faire ;
Et, si vous vous plaignez de moi,
Je ne sais pas, de bonne foi,

Ce qu'il faut pour vous satisfaire.
Hier au soir, ce me semble, à votre heureux retour,
On me vit témoigner une joie assez tendre,
Et rendre aux soins de votre amour
Tout ce que de mon cœur vous aviez lieu d'attendre?

AMPHITRYON.

Comment?

ALCMENE.

Ne fis-je pas éclater à vos yeux
Les soudains mouvemens d'une entiere alégresse?
Et le transport d'un cœur peut-il s'expliquer mieux
Au retour d'un époux qu'on aime avec tendresse?

AMPHITRYON.

Que me dites-vous là?

ALCMENE.

Que même votre amour
Montra de mon accueil une joie incroyable;
Et que m'ayant quittée à la pointe du jour
Je ne vois pas qu'à ce soudain retour
Ma surprise soit si coupable!

AMPHITRYON.

Est ce que du retour que j'ai précipité
Un songe, cette nuit, Alcmene, dans votre ame,
A prévenu la vérité;
Et que, m'ayant, peut-être, en dormant bien traité,
Votre cœur se croit vers ma flamme
Assez amplement acquitté?

ALCMENE.

Est-ce qu'une vapeur, par sa malignité,
Amphitryon, a dans votre ame

Du

Du retour d'hier au soir brouillé la vérité ?
Et que du doux accueil duquel je m'acquittai
Votre cœur prétend à ma flamme
Ravir toute l'honnêteté ?

AMPHITRYON.

Cette vapeur, dont vous me régalez,
Est un peu, ce me semble, étrange !

ALCMENE.

C'est ce qu'on peut donner pour change
Au songe dont vous me parlez !

AMPHITRYON.

A moins d'un songe on ne peut pas, sans doute,
Excuser ce qu'ici votre bouche me dit !

ALCMENE.

A moins d'une vapeur, qui vous trouble l'esprit,
On ne peut pas sauver ce que de vous j'écoute !

AMPHITRYON.

Laissons un peu cette vapeur, Alcmene !

ALCMENE.

Laissons un peu ce songe, Amphitryon !

AMPHITRYON.

Sur le sujet dont il est question
Il n'est gueres de jeu que trop loin on ne mene !

ALCMENE.

Sans doute ; et, pour marque certaine,
Je commence à sentir un peu d'émotion !

AMPHITRYON.

Est-ce donc que, par-là, vous voulez essayer
A réparer l'accueil dont je vous ai fait plainte ?

ALCMENE.

Est-ce donc que, par cette feinte,
Vous desirez vous égayer?

AMPHITRYON.

Ah! de grace, cessons, Alcmene, je vous prie,
Et parlons sérieusement!

ALCMENE.

Amphitryon, c'est trop pousser l'amusement;
Finissons cette raillerie!

AMPHITRYON.

Quoi! vous osez me soutenir en face
Que plutôt qu'à cette heure on m'ait ici pu voir?

ALCMENE.

Quoi! vous voulez nier, avec audace,
Que dès hier en ces lieux vous vîntes sur le soir?

AMPHITRYON.

Moi! je vins hier?

ALCMENE.

Sans doute; et, dès avant l'aurore,
Vous vous en êtes retourné.

AMPHITRYON, *à part.*

Ciel! un pareil débat s'est-il pu voir encore?
Et qui de tout ceci ne seroit étonné?...
(*A Sosie.*)
Sosie!...

SOSIE, *bas.*

Elle a besoin de six grains d'ellébore,
Monsieur; son esprit est tourné?

AMPHITRYON, *à Alcmene.*

Alcmene, au nom de tous les Dieux,

Ce discours a d'étranges suites !
Reprenez vos sens un peu mieux,
Et pensez à ce que vous dites !

ALCMENE.

J'y pense mûrement aussi ;
Et tous ceux du logis ont vu votre arrivée.
J'ignore quel motif vous fait agir ainsi ;
Mais, si la chose avoit besoin d'être prouvée,
S'il étoit vrai qu'on pût ne s'en souvenir pas,
De qui puis-je tenir que de vous la nouvelle
Du dernier de tous vos combats,
Et les cinq diamans que portoit Ptérelas,
Qu'a fait dans la nuit éternelle
Tomber l'effort de votre bras ?
En pourroit-on vouloir un plus sûr témoignage ?

AMPHITRYON.

Quoi ! je vous ai déja donné
Le nœud de diamans que j'eus pour mon partage,
Et que je vous ai destiné ?

ALCMENE.

Assurément. Il n'est pas difficile
De vous en bien convaincre.

AMPHITRYON.

Hé comment ?

ALCMENE, *montrant le nœud de diamans, qui est à sa ceinture.*

Le voici.

AMPHITRYON, *à Sosie.*

Sosie !...

SOSIE, *tirant de sa poche un coffret.*

Elle se moque! et je le tiens ici,
Monsieur; la feinte est inutile!

AMPHITRYON, *regardant le coffret.*

Le cachet est entier.

ALCMENE, *présentant à Amphitryon le nœud de diamans.*

Est-ce une vision?
Tenez, trouverez-vous cette preuve assez forte?

AMPHITRYON, *après avoir examiné le nœud.*

Ah! Ciel! ô juste Ciel!

ALCMENE.

Allez, Amphitryon,
Vous vous moquez d'en user de la sorte;
Et vous en devriez avoir confusion!

AMPHITRYON, *à Sosie.*

Romps vîte ce cachet!

SOSIE, *après avoir ouvert le coffret.*

Ma foi! la place est vuide.
Il faut que, par magie, on ait su le tirer,
Ou bien que, de lui-même, il soit venu, sans guide,
Vers celle qu'il a su qu'on en vouloit parer!

AMPHITRYON, *à part.*

O Dieux! dont le pouvoir sur les choses préside,
Quelle est cette aventure, et qu'en puis-je augurer
Dont mon amour ne s'intimide?

SOSIE.

Si sa bouche dit vrai, nous avons même sort;
Et, de même que moi, Monsieur, vous êtes double!

AMPHITRYON.

Tais-toi!

ALCMENE.

Sur quoi vous étonner si fort,
Et d'où peut naître ce grand trouble?

AMPHITRYON, *à part.*

O Ciel, quel étrange embarras!
Je vois des incidens qui passent la nature;
Et mon honneur redoute une aventure
Que mon esprit ne comprend pas!

ALCMENE.

Songez-vous, en tenant cette preuve sensible,
A me nier encor votre retour pressé?

AMPHITRYON.

Non; mais à ce retour daignez, s'il est possible,
Me conter ce qui s'est passé?

ALCMENE.

Puisque vous demandez un récit de la chose,
Vous voulez dire donc que ce n'étoit pas vous?

AMPHITRYON.

Pardonnez-moi; mais j'ai certaine cause
Qui me fait demander ce récit, entre nous.

ALCMENE.

Les soucis importans qui vous peuvent saisir
Vous ont-ils fait si vîte en perdre la mémoire!

AMPHITRYON.

Peut-être; mais enfin vous me ferez plaisir
De m'en dire toute l'histoire!

ALCMENE.

L'histoire n'est pas longue. A vous je m'avançai,

Pleine d'une aimable surprise ;
Tendrement je vous embrassai,
Et témoignai ma joie, à plus d'une reprise.

AMPHITRYON, *à part.*

Ah ! d'un si doux accueil je me serois passé !

ALCMENE.

Vous me fîtes d'abord ce présent d'importance,
Que du butin conquis, vous m'aviez destiné.
Votre cœur, avec véhémence,
M'étala de ses feux toute la violence,
Et les soins importuns qui l'avoient enchaîné,
L'aise de me revoir, les tourmens de l'absence,
Tout le souci que son impatience
Pour le retour s'étoit donné ;
Et jamais votre amour, en pareille occurrence,
Ne me parut si tendre et si passionné !

AMPHITRYON, *à part.*

Peut-on plus vivement se voir assassiné ?

ALCMENE.

Tous ces transports, toute cette tendresse,
Comme vous croyez bien, ne me déplaisoient pas ?
Et, s'il faut que je le confesse,
Mon cœur, Amphitryon, y trouvoit mille appas !

AMPHITRYON.

Ensuite, s'il vous plaît ?

ALCMENE.

Nous nous entrecoupâmes
De mille questions qui pouvoient nous toucher.
On servit. Tête à tête, ensemble nous soupâmes ;
Et, le souper fini, nous nous fûmes coucher.

AMPHITRYON.

Ensemble ?

ALCMENE.

Assurément !... Quelle est cette demande?

AMPHITRYON, *à part.*

Ah ! c'est ici le coup le plus cruel de tous,
Et dont à s'assurer trembloit mon feu jaloux !

ALCMENE.

D'où vous vient, à ce mot, une rougeur si grande?
Ai-je fait quelque mal de coucher avec vous ?

AMPHITRYON.

Non, ce n'étoit pas moi, pour ma douleur sensible !
Et qui dit qu'hier ici mes pas se sont portés,
Dit, de toutes les fausseté,
La fausseté la plus horrible !

ALCMENE.

Amphitryon !

AMPHITRYON.

Perfide !

ALCMENE.

Ah ! quel emportement !

AMPHITRYON.

Non, non, plus de douceur et plus de déférence :
Ce revers vient à bout de toute ma constance ;
Et mon cœur ne respire, en ce fatal moment,
Et que fureur et que vengeance !

ALCMENE.

De qui donc vous venger ? et quel manque de foi
Vous fait ici me traiter de coupable ?

AMPHITRYON.

Je ne sais pas... mais ce n'étoit pas moi ;
Et c'est un désespoir qui de tout rend capable !

ALCMENE.

Allez, indigne époux, le fait parle de soi ;
Et l'imposture est effroyable !
C'est trop me pousser là-dessus,
Et d'infidélité me voir trop condamnée !
Si vous cherchez, dans ces transports confus,
Un prétexte à briser les nœuds d'un hyménée
Qui me tient à vous enchaînée,
Tous ces détours sont superflus ;
Et me voilà déterminée
A souffrir qu'en ce jour nos liens soient rompus !

AMPHITRYON.

Après l'indigne affront que l'on me fait connoître,
C'est bien à quoi, sans doute, il faut vous préparer !
C'est le moins qu'on doit voir ; et les choses, peut-être,
Pourront n'en pas là demeurer !
Le déshonneur est sûr, mon malheur m'est visible,
Et mon amour en vain voudroit me l'obscurcir ;
Mais le détail encor ne m'en est pas sensible,
Et mon juste courroux prétend s'en éclaircir.
Votre frere déja peut hautement répondre
Que, jusqu'à ce matin, je ne l'ai point quitté.
Je m'en vais le chercher, afin de vous confondre
Sur ce retour qui m'est faussement imputé.
Après ; nous percerons jusqu'au fond d'un mystere
Jusques à présent inoui ;

Et, dans les mouvemens d'une juste colere,
Malheur à qui m'aura trahi!

SOSIE.

Monsieur....

AMPHITRYON, *l'interrompant.*

Ne m'accompagne pas,
Et demeure ici pour m'attendre.

(*Il s'en va.*)

SCENE III.

ALCMENE, CLÉANTHIS, SOSIE.

CLÉANTHIS, *à Alcmene.*

FAUT-IL....

ALCMENE, *l'interrompant.*

Je ne puis rien entendre.
Laisse-moi seule, et ne suis point mes pas.

(*Elle rentre chez elle.*)

SCENE IV.

CLÉANTHIS, SOSIE.

CLÉANTHIS, *à part.*

Il faut que quelque chose ait brouillé sa cervelle....
Mais le frere, sur le champ,
Finira cette querelle.

SOSIE, *à part.*

C'est ici, pour mon maître, un coup assez touchant,
Et son aventure est cruelle!
Je crains fort, pour mon fait, quelque chose approchant;
Et je m'en veux, tout doux, éclaircir avec elle.

CLÉANTHIS, *à part.*

Voyez s'il me viendra seulement aborder?...
Mais je veux m'empêcher de rien faire paroître.

SOSIE, *à part.*

La chose quelquefois est fâcheuse à connoître,
Et je tremble à la demander!
Ne vaudroit-il pas mieux, pour ne rien hasarder,
Ignorer ce qu'il en peut être?...
Allons, tout coup vaille, il faut voir,
Et je ne m'en saurois défendre.
La foiblesse humaine est d'avoir
Des curiosités d'apprendre
Ce qu'on ne voudroit pas savoir....

(*A Cléanthis.*)

Dieu te gard, Cléanthis!

CLÉANTHIS.

Ah! ah! tu t'en avises,
Traître! de t'approcher de nous?

SOSIE.

Mon Dieu! qu'as-tu? toujours on te voit en courroux,
Et sur rien tu te formalises!

CLÉANTHIS.

Qu'appelles-tu sur rien? dis?

SOSIE.

J'appelle sur rien,
Ce qui sur rien s'appelle, en vers, ainsi qu'en prose;
Et rien, comme tu le sais bien?
Veut dire rien, ou peu de chose.

CLÉANTHIS.

Je ne sais qui me tient, infâme!
Que je ne t'arrache les yeux,
Et ne t'apprenne où va le courroux d'une femme!

SOSIE.

Holà!... D'où te vient donc ce transport furieux?

CLÉANTHIS.

Tu n'appelles donc rien le procédé, peut-être,
Qu'avec moi ton cœur a tenu?

SOSIE.

Hé quel?

CLÉANTHIS.

Quoi! tu fais l'ingénu?
Est-ce qu'à l'exemple du maître
Tu veux dire qu'ici tu n'es pas revenu?

SOSIE.

Non, je sais fort bien le contraire;
Mais, je ne t'en fais pas le fin,
Nous avions bu de je ne sais quel vin,
Qui m'a fait oublier tout ce que j'ai pu faire!

CLÉANTHIS.

Tu crois, peut-être, excuser par ce trait....

SOSIE, *l'interrompant.*

Non, tout de bon! tu m'en peux croire;
J'étois dans un état où je puis avoir fait
Des choses dont j'aurois regret,
Et dont je n'ai nulle mémoire.

CLÉANTHIS.

Tu ne te souviens point du tout de la maniere
Dont tu m'as su traiter, étant venu du port!

SOSIE.

Non plus que rien! tu peux m'en faire le rapport.
Je suis équitable et sincere,
Et me condamnerai, moi-même, si j'ai tort!

CLÉANTHIS.

Comment! Amphitryon m'ayant su disposer,
Jusqu'à ce que tu vins j'avois poussé ma veille;
Mais je ne vis jamais une froideur pareille!
De ta femme il fallut, moi-même, t'aviser;
Et, lorsque je fus te baiser,
Tu détournas le nez, et me donnas l'oreille.

SOSIE, *à part.*

Bon!

CLÉANTHIS.

Comment! bon?

SOSIE.

SOSIE.

Mon Dieu, tu ne sais pas pourquoi,
Cléanthis, je tiens ce langage !
J'avois mangé de l'ail, et fis en homme sage
De détourner un peu mon haleine de toi.

CLÉANTHIS.

Je te sus exprimer des tendresses de cœur ;
Mais à tous mes discours tu fus comme une souche,
Et jamais un mot de douceur
Ne te put sortir de la bouche.

SOSIE, *à part.*

Courage !

CLÉANTHIS.

Enfin, ma flamme eut beau s'émanciper,
Sa chaste ardeur en toi ne trouva rien que glace,
Et, dans un tel retour, je te vis la tromper,
Jusqu'à faire refus de prendre au lit la place
Que les loix de l'hymen t'obligent d'occuper.

SOSIE.

Quoi ! je ne couchai point ?

CLÉANTHIS.

Non, lâche !

SOSIE.

Est-il possible ?

CLÉANTHIS.

Traître ! il n'est que trop assuré !
C'est de tous les affronts l'affront le plus sensible ?
Et, loin que ce matin ton cœur l'ait réparé,
Tu t'es d'avec moi séparé
Par des discours chargés d'un mépris tout visible !

SOSIE, *à part et en riant.*

Vivat Sosie !

CLÉANTHIS.

Eh ! quoi, ma plainte a cet effet ?
Tu ris après ce bel ouvrage ?

SOSIE.

Que je suis de moi satisfait !

CLÉANTHIS.

Exprime-t-on ainsi le regret d'un outrage ?

SOSIE.

Je n'aurois jamais cru que j'eusse été si sage !

CLÉANTHIS.

Loin de te condamner d'un si perfide trait,
Tu m'en fais éclatter la joie en ton visage !

SOSIE.

Mon Dieu, tout doucement ! Si je parois joyeux,
Crois que j'en ai, dans l'ame, une raison très-forte,
Et que, sans y penser, je ne fis jamais mieux
Que d'en user tantôt avec toi de la sorte.

CLÉANTHIS.

Traître ! te moques-tu de moi ?

SOSIE.

Non, je te parle avec franchise.
En l'état où j'étois, j'avois certain effroi,
Dont, avec ton discours, mon ame s'est remise.
Je m'appréhendois fort, et craignois qu'avec toi
Je n'eusse fait quelque sottise.

CLÉANTHIS.

Quelle est cette frayeur, et sachons donc pourquoi ?

SOSIE.

Les Médecins disent quand on est ivre
Que de sa femme on se doit abstenir;
Et que dans cet état il ne peut provenir
Que des enfans pesans, et qui ne sauroient vivre.
Vois, si mon cœur n'eût su de froideur se munir,
Quels inconvéniens auroient pu s'en ensuivre!

CLÉANTHIS.

Je me moque des médecins,
Avec leurs raisonnemens fades!
Qu'ils reglent ceux qui sont malades,
Sans vouloir gouverner les gens qui sont bien sains!
Ils se mêlent de trop d'affaires
De prétendre tenir nos chastes feux gênés;
Et sur les jours caniculaires
Ils nous donnent encore, avec leurs loix séveres,
De cent sots contes par le nez!

SOSIE.

Tout doux!

CLÉANTHIS.

Non, je soutiens que cela conclut mal!
Ces raisons sont raisons d'extravagantes têtes!
Il n'est ni vin, ni tems qui puisse être fatal
A remplir les devoirs de l'amour conjugal,
Et les Médecins sont des bêtes?

SOSIE.

Contr'eux, je t'en supplie, appaise ton courroux!
Ce sont d'honnêtes gens, quoi que le monde en dise!

CLÉANTHIS.

Tu n'es pas où tu crois! En vain tu files doux!

Ton excuse n'est point une excuse de mise ;
Et je me veux venger, tôt ou tard, entre nous,
De l'air dont, chaque jour, je vois qu'on me méprise !
Des discours de tantôt je garde tous les coups ;
Et tâcherai d'user, lâche et perfide époux !
De cette liberté que ton cœur m'a permise !

SOSIE.

Quoi ?

CLÉANTHIS.

Tu m'as dit tantôt que tu consentois fort,
Lâche ! que j'en aimasse un autre.

SOSIE.

Ah ! pour cet article, j'ai tort !
Je m'en dédis ! il y va trop du nôtre !
Gardes-toi bien de suivre ce transport !

CLÉANTHIS.

Si je puis une fois, pourtant,
Sur mon esprit gagner la chose....

SOSIE, *l'interrompant.*

Fais à ce discours quelque pause.
Amphitryon revient, qui me paroît content.

SCENE V.

JUPITER, CLÉANTHIS, SOSIE.

JUPITER, *à part.*

JE viens prendre le tems de rappaiser Alcmene,
De bannir les chagrins que son cœur veut garder,
Et donner à mes feux, dans ce soin qui m'amene,
Le doux plaisir de se raccommoder....
(*A Cléanthis.*)
Alcmene est là-haut, n'est-ce pas?

CLÉANTHIS.

Oui, pleine d'une inquiétude
Qui cherche de la solitude,
Et qui m'a défendu d'accompagner ses pas.

JUPITER.

Quelque défense qu'elle ait faite,
Elle ne sera pas pour moi.
(*Il entre chez Amphitryon.*)

SCENE VII.

JUPITER, ALCMENE, CLÉANTHIS, SOSIE.

JUPITER, *à Alcmene.*

VOULEZ-VOUS me désespérer ?
Hélas ! arrêtez, belle Alcmene !

ALCMENE.

Non, avec l'auteur de ma peine,
Je ne puis du tout demeurer !

JUPITER.

De grace !

ALCMENE.

Laissez-moi !

JUPITER.

Quoi !

ALCMENE.

Laissez-moi, vous dis-je !

JUPITER, *à part.*

Ses pleurs touchent mon ame, et sa douleur m'afflige !...
(*A Alcmene.*)
Souffrez que mon cœur....

ALCMENE, *l'interrompant, et voulant le fuir.*

Non, ne suivez point mes pas !

JUPITER.

Où voulez-vous aller ?

JUPITER.

Eh ! que vous a donc fait ma flamme
Pour me pouvoir, Alcmene, en monstre regarder ?

ALCMENE.

Ah ! Juste Ciel ! cela se peut-il demander !
Et n'est-ce pas pour mettre à bout une ame ?

JUPITER.

Ah ! d'un esprit plus adouci !...

ALCMENE, *l'interrompant.*

Non, je ne veux, du tout, vous voir, ni vous entendre !

JUPITER.

Avez-vous bien le cœur de me traiter ainsi ?
Est-ce là cet amour si tendre
Qui devoit tant durer quand je vins hier ici ?

ALCMENE.

Non, non, ce ne l'est pas ; et vos lâches injures
En ont autrement ordonné !
Il n'est plus, cet amour tendre et passionné ;
Vous l'avez, dans mon cœur, par cent vives blessures,
Cruellement assassiné !
C'est, en sa place, un courroux inflexible,
Un vif ressentiment, un dépit invincible,
Un désespoir d'un cœur justement animé,
Qui prétend vous haïr, pour cet affront sensible,
Autant qu'il est d'accord de vous avoir aimé ;
Et c'est haïr autant qu'il est possible !

JUPITER.

Hélas ! que votre amour n'avoit gueres de force,
Si de si peu de chose on le peut voir mourir !

Ce qui n'étoit que jeu doit-il faire un divorce,
Et d'une raillerie a-t-on lieu de s'aigrir ?

ALCMENE.

Ah ! c'est cela dont je suis offensée,
Et que ne peut pardonner mon courroux !
Des véritables traits d'un mouvement jaloux
Je me trouverois moins blessée.
La jalousie a des impressions ;
Dont bien souvent la force nous entraîne ;
Et l'ame la plus sage, en ces occasions,
Sans doute, avec assez de peine,
Répond de ses émotions.
L'emportement d'un cœur, qui peut s'être abusé,
A de quoi ramener une ame qu'il offense ;
Et dans l'amour qui lui donne naissance
Il trouve, au moins, malgré toute sa violence,
Des raisons pour être excusé.
De semblables transports contre un ressentiment
Pour défense toujours ont ce qui les fait naître ;
Et l'on donne grace aisément
A ce dont on n'est pas le maître.
Mais que, de gaîté de cœur,
On passe aux mouvemens d'une fureur extrême ;
Que, sans cause, l'on vienne, avec tant de rigueur,
Blesser la tendresse et l'honneur
D'un cœur qui chérement nous aime ;
Ah ! c'est un coup trop cruel en lui-même,
Et que jamais n'oublîra ma douleur !

JUPITER.

Oui, vous avez raison, Alcmene ; il se faut rendre.

Cette action, sans doute, est un crime odieux;
Je ne prétends plus la défendre ....
Mais souffrez que mon cœur s'en défende à vos yeux,
Et donne au vôtre à qui se prendre
De ce transport injurieux.
A vous en faire un aveu véritable,
L'époux, Alcmene, a commis tout le mal;
C'est l'époux qu'il vous faut regarder en coupable:
L'amant n'a point de part en ce transport brutal,
Et de vous offenser son cœur n'est point capable.
Il a pour vous, ce cœur, pour y jamais penser,
Trop de respect et de tendresse;
Et si de faire rien à vous pouvoir blesser
Il avoit eu la coupable foiblesse,
De cent coups, à vos yeux, il voudroit le percer!
Mais l'époux est sorti de ce respect soumis
Où pour vous l'on doit toujours être:
A son dur procédé l'époux s'est fait connoître;
Et, par le droit d'hymen, il s'est cru tout permis.
Oui, c'est lui qui, sans doute, est criminel vers vous;
Lui seul a maltraité votre aimable personne.
Haïssez, détestez l'époux:
J'y consens, et vous l'abandonne.
Mais, Alcmene, sauvez l'amant de ce courroux
Qu'une telle offense vous donne!
N'en jettez pas sur lui l'effet:
Démêlez-le un peu du coupable;
Et, pour être enfin équitable,
Ne le punissez point de ce qu'il n'a pas fait!

ALCMENE.

Ah! toutes ces subtilités
N'ont que des excuses frivoles,
Et pour les esprits irrités
Ce sont des contre-tems que de telles paroles!
Ce détour ridicule est en vain pris par vous.
Je ne distingue rien en celui qui m'offense:
Tout y devient l'objet de mon courroux;
Et, dans sa juste violence,
Sont confondus et l'amant et l'époux.
Tous deux, de même sorte, occupent ma pensée;
Et des mêmes couleurs, par mon ame blessée,
Tous deux ils sont peints à mes yeux.
Tous deux sont criminels, tous deux m'ont offensée,
Et tous deux me sont odieux!

JUPITER.

Eh! bien, puisque vous le voulez,
Il faut donc me charger du crime.
Oui, vous avez raison lorsque vous m'immolez
A vos ressentimens, en coupable victime.
Un trop juste dépit contre moi vous anime;
Et tout ce grand courroux qu'ici vous étalez
Ne me fait endurer qu'un tourment légitime.
C'est avec droit que mon abord vous chasse,
Et que de me fuir en tous lieux
Votre colere me menace.
Je dois vous être un objet odieux:
Vous devez me vouloir un mal prodigieux!
Il n'est aucune horreur que mon forfait ne passe

D'avoir

D'avoir offensé vos beaux yeux !
C'est un crime à blesser les hommes et les Dieux ;
Et je mérite, enfin, pour punir cette audace,
Que contre moi votre haine ramasse
Tous ses traits les plus furieux !
Mais mon cœur vous demande grace ;
Pour vous la demander je me jette à genoux....
(*Il se jette aux pieds d'Alcmene.*)
Et la demande au nom de la plus vive flamme,
Du plus tendre amour dont une ame
Puisse jamais brûler pour vous !
Si votre cœur, charmante Alcmene,
Me refuse la grace où j'ose recourir,
Il faut qu'une atteinte soudaine
M'arrache, en me faisant mourir,
Aux dures rigueurs d'une peine
Que je ne saurois plus souffrir !
Oui, cet état me désespere !
Alcmene, ne présumez pas
Qu'aimant, comme je fais, vos célestes appas,
Je puisse vivre un jour avec votre colere !
Déja de ces momens la barbare longueur
Fait, sous des atteintes mortelles,
Succomber tout mon triste cœur ;
Et de mille vautours les blessures cruelles
N'ont rien de comparable à ma vive douleur !
Alcmene, vous n'avez qu'à me le déclarer ;
S'il n'est point de pardon que je doive espérer....
(*Portant la main sur son épée.*)
Cette épée, aussi-tôt, par un coup favorable,

Va percer à vos yeux le cœur d'un misérable,
Ce cœur, ce traître cœur, trop digne d'expirer,
Puisqu'il a pu fâcher un objet adorable!
Heureux, en descendant au ténébreux séjour,
Si de votre courroux mon trépas vous ramene,
Et ne laisse en votre ame, après ce triste jour,
Aucune impression de haine
Au souvenir de mon amour!
C'est tout ce que j'attends pour faveur souveraine!

ALCMENE.

Ah! trop cruel époux!

JUPITER.

Dites, parlez, Alcmene?

ALCMENE.

Faut-il encor pour vous conserver des bontés,
Et vous voir m'outrager par tant d'indignités?

JUPITER.

Quelque ressentiment qu'un outrage nous cause,
Tient-il contre un remords d'un cœur bien enflammé?

ALCMENE.

Un cœur bien plein de flamme à mille morts s'expose
Plutôt que de vouloir fâcher l'objet aimé!

JUPITER.

Plus on aime quelqu'un, moins on trouve de peine...

ALCMENE, *l'interrompant.*

Non, ne m'en parlez point; vous méritez ma haine!

JUPITER.

Vous me haïssez donc?

ALCMENE.

J'y fais tout mon effort;

Et j'ai dépit de voir que toute votre offense
Ne puisse de mon cœur jusqu'à cette vengeance
Faire encore aller le transport !

JUPITER.

Mais pourquoi cette violence,
Puisque, pour vous venger, je vous offre ma mort ?
Prononcez-en l'arrêt, et j'obéis sur l'heure !

ALCMENE.

Qui ne sauroit haïr peut-il vouloir qu'on meure ?

JUPITER.

Et moi, je ne puis vivre à moins que vous quittiez
Cette colere qui m'accable,
Et que vous m'accordiez le pardon favorable,
Que je vous demande à vos pieds !...

(*Sosie et Cléanthis se mettent aussi aux genoux d'Alcmene.*)

Résolvez ici l'un des deux,
Ou de punir, ou bien d'absoudre ?

ALCMENE.

Hélas ! ce que je puis résoudre
Paroît bien plus que je ne veux !
Pour vouloir soutenir le courroux qu'on me donne
Mon cœur a trop su me trahir :
Dire qu'on ne sauroit haïr
N'est-ce pas dire qu'on pardonne ?

JUPITER, *voulant l'embrasser.*

Ah ! belle Alcmene, il faut que, comblé d'alégresse...

ALCMENE, *le repoussant.*

Laissez.... Je me veux mal de mon trop de foiblesse...

(*Alcmene rentre chez elle.*)

SCENE VIII.

JUPITER, CLÉANTHIS, SOSIE.

JUPITER, *à Sosie.*

VA, Sosie, et dépêche-toi !
Vois, dans les doux transports dont mon ame est charmée,
Ce que tu trouveras d'Officiers de l'armée,
Et les invite à dîner avec moi....
(*A part.*)
Tandis que d'ici je le chasse
Mercure y remplira sa place.
(*Il rentre chez Amphitryon.*)

SCENE IX.

CLÉANTHIS, SOSIE.

SOSIE.

HÉ bien, tu vois, Cléanthis, ce ménage?
Veux-tu qu'à leur exemple, ici,
Nous fassions, entre nous, un peu de paix aussi?
Quelque petit rapatriage ?

CLÉANTHIS.

C'est pour ton nez, vraiment! Cela se fait ainsi !

SOSIE.

Quoi ! tu ne veux pas ?

CLÉANTHIS.

Non.

SOSIE.

Il ne m'importe guere !
Tant pis pour toi !

CLÉANTHIS.

Là, là, revien.

SOSIE.

Non, morbleu ! je n'en ferai rien ;
Et je veux être, à mon tour, en colere !

CLÉANTHIS.

Va, va, traître ! laisse-moi faire ;
On se lasse, parfois, d'être femme de bien !

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

AMPHITRYON, *seul.*

Oui, sans doute, le sort tout exprès me le cache;
Et des tours que je fais, à la fin, je suis las!
Il n'est point de destin plus cruel, que je sache!
Je ne saurois trouver, portant par-tout mes pas,
Celui qu'à chercher je m'attache;
Et je trouve tous ceux que je ne cherche pas!
Mille fâcheux cruels, qui ne pensent pas l'être,
De nos faits, avec moi, sans beaucoup me connoître,
Viennent se réjouir, pour me faire enrager!
Dans l'embarras cruel du souci qui me blesse,
De leurs embrassemens et de leur alégresse,
Sur mon inquiétude ils viennent tous charger!
En vain à passer je m'apprête
Pour fuir leurs persécutions,
Leur tuante amitié, de tous côtés, m'arrête;
Et, tandis qu'à l'ardeur de leurs expressions
Je réponds, d'un geste de tête,
Je leur donne, tout bas, cent malédictions!...
Ah! qu'on est peu flatté de louange et d'honneur,
Et de tout ce que donne une grande victoire,

Lorsque, dans l'ame, on souffre une vive douleur !
Et que l'on donneroit volontiers cette gloire
Pour avoir le repos du cœur !
Ma jalousie, à tout propos,
Me promene sur ma disgrace ;
Et plus mon esprit y repasse,
Moins j'en puis débrouiller le funeste chaos !
Le vol des diamans n'est pas ce qui m'étonne :
On leve les cachets qu'on ne l'apperçoit pas ;
Mais le don qu'on veut qu'hier j'en vins faire en personne,
Est ce qui fait ici mon cruel embarras !
La nature, parfois, produit des ressemblances,
Dont quelques imposteurs ont pris droit d'abuser ;
Mais il est hors de sens que, sous ces apparences,
Un homme pour époux se puisse supposer,
Et dans tous ces rapports sont mille différences,
Dont se peut une femme aisément aviser !
Des charmes de la Thessalie,
On vante de tout tems les merveilleux effets ;
Mais les contes fameux qui par-tout en sont faits
Dans mon esprit toujours ont passé pour folie,
Et ce seroit du sort une étrange rigueur
Qu'au sortir d'une ample victoire
Je fusse contraint de les croire,
Aux dépens de mon propre honneur ! . . .
Je veux la retâter sur ce fâcheux mystere,
Et voir si ce n'est point une vaine chimere,
Qui sur ses sens troublés ait su prendre crédit. . . .
Ah ! fasse le Ciel équitable

Que ce penser soit véritable,
Et que, pour mon bonheur, elle ait perdu l'esprit!

SCENE II.

MERCURE, AMPHITRYON.

MERCURE, *sur le balcon de la maison d'Amphitryon, sans en être vu, ni entendu.*

Comme l'amour ici ne m'offre aucun plaisir,
Je m'en veux faire, au moins, qui soient d'autre nature,
Et je vais égayer mon sérieux loisir
A mettre Amphitryon hors de toute mesure.
Cela n'est pas d'un Dieu bien plein de charité;
Mais aussi ce n'est pas ce dont je m'inquiete,
Et je me sens, par ma planete,
A la malice un peu porté!

AMPHITRYON, *frappant à la porte de sa maison.*

D'où vient donc qu'à cette heure on ferme cette porte?

MERCURE.

Holà! tout doucement!... Qui frappe?

AMPHITRYON, *sans voir Mercure.*

Moi.

MERCURE.

Qui, moi?

AMPHITRYON, *appercevant Mercure, qu'il prend pour Sosie.*

Ah !... ouvre.

MERCURE.

Comment ! ouvre ? Hé qui donc es-tu, toi,
Qui fais tant de vacarme, et parles de la sorte ?

AMPHITRYON.

Quoi ! tu ne me connois pas ?

MERCURE.

Non ;
Et n'en ai pas la moindre envie !

AMPHITRYON, *à part.*

Tout le monde perd-il aujourd'hui la raison ?
(*A Sosie.*)
Est-ce un mal répandu ? ... Sosie, holà ! Sosie.

MERCURE.

Hé bien, Sosie, oui, c'est mon nom,
As-tu peur que je ne l'oublie ?

AMPHITRYON.

Me vois-tu bien ?

MERCURE.

Fort bien ! Qui peut pousser ton bras
A faire une rumeur si grande,
Et que demandes-tu là-bas ?

AMPHITRYON.

Moi, pendard ! ce que je demande ?

MERCURE.

Que ne demandes-tu donc pas ?
Parle, si tu veux qu'on t'entende !

AMPHITRYON.

Attends, traître ! avec un bâton
Je vais là-haut me faire entendre ;
Et, de bonne façon, t'apprendre
A m'oser parler sur ce ton !

MERCURE.

Tout beau ! Si pour heurter tu fais la moindre instance,
Je t'enverrai d'ici des messagers fâcheux !

AMPHITRYON.

O Ciel ! vit-on jamais une telle insolence ?
La peut-on concevoir d'un serviteur, d'un gueux !

MERCURE.

Hé bien ! qu'est-ce ? M'as-tu tout parcouru, par ordre ?
M'as-tu de tes gros yeux assez considéré ?....
Comme il les écarquille, et paroît effaré !
Si des regards on pouvoit mordre,
Il m'auroit déja déchiré !

AMPHITRYON.

Moi-même je frémis de ce que tu t'apprêtes,
Avec ces impudens propos !
Que tu grossis pour toi d'effroyables tempêtes !
Quels orages de coups vont fondre sur ton dos !

MERCURE.

L'ami ! si de ces lieux tu ne veux disparoître
Tu pourras y gagner quelque contusion !

AMPHITRYON.

Ah ! tu sauras, maraud ! à ta confusion,
Ce que c'est qu'un valet qui s'attaque à son maître !

MERCURE.

Toi, mon maître ?

AMPHITRYON.

Oui, coquin! M'oses-tu méconnoître?

MERCURE.

Je n'en reconnois point d'autre qu'Amphitryon.

AMPHITRYON.

Hé, cet Amphitryon, qui, hors moi, le peut être?

MERCURE.

Amphitryon?

AMPHITRYON.

Sans doute!

MERCURE.

Ah! quelle vision!
Dis-nous un peu: quel est le cabaret honnête
Où tu t'es coiffé le cerveau?

AMPHITRYON.

Comment! encore?

MERCURE.

Étoit-ce un vin à faire fête?

AMPHITRYON.

Ciel!

MERCURE.

Étoit-il vieux ou nouveau?

AMPHITRYON.

Que de coups!

MERCURE.

Le nouveau donne fort dans la tête;
Quand on le veut boire sans eau!

AMPHITRYON.

Ah! je t'arracherai cette langue, sans doute!

MERCURE.

Passe, mon pauvre ami, crois-moi,
Que quelqu'un ici ne t'écoute.
Je respecte le vin. Va-t-en, retire-toi,
Et laisse Amphitryon dans les plaisirs qu'il goûte.

AMPHITRYON.

Comment! Amphitryon est là-dedans?

MERCURE.

Fort bien,
Qui, couvert des lauriers d'une victoire pleine,
Est auprès de la belle Alcmene,
A jouir des douceurs d'un aimable entretien.
Après le démêlé d'un amoureux caprice,
Ils goûtent le plaisir de s'être rajustés.
Garde-toi de troubler leurs douces privautés,
Si tu ne veux pas qu'il punisse
L'excès de tes témérités!

(*Il rentre dans l'intérieur de la maison.*)

SCENE III.

AMPHITRYON, *seul.*

AH! quel étrange coup m'a-t-il porté dans l'ame?
En quel trouble cruel jette-t-il mon esprit?
Et, si les choses sont comme le traître dit,
Où vois-je ici réduits mon honneur et ma flamme?
A quel parti me doit résoudre ma raison?
Ai-je l'éclat, ou le secret à prendre?

Et

Et dois-je, en mon courroux, renfermer ou répandre
Le déshonneur de ma maison ?...
Ah ! faut-il consulter dans un affront si rude ?...
Je n'ai rien à prétendre et rien à ménager ;
Et toute mon inquiétude
Ne doit aller qu'à me venger !

SCENE IV.

SOSIE, NAUCRATÈS, POLIDAS, *dans le fond du Théatre ;* AMPHITRYON.

SOSIE, *à Amphitryon, en lui montrant Naucratès et Polidas.*

MONSIEUR, avec mes soins, tout ce que j'ai pu faire,
C'est de vous amener ces Messieurs que voici.

AMPHITRYON, *le menaçant.*

Ah ! vous voilà ?

SOSIE, *effrayé.*

Monsieur....

AMPHITRYON.

Insolent ! téméraire !

SOSIE.

Quoi ?...

AMPHITRYON.

Je vous apprendrai de me traiter ainsi !

SOSIE.

Qu'est-ce donc ? qu'avez vous ?

AMPHITRYON, *mettant l'épée à la main.*

Ce que j'ai ? misérable !

SOSIE, *à Naucratès et à Polidas.*

Holà ! Messieurs ; venez donc tôt !

NAUCRATÈS, *à Amphitryon.*

Ah ! de grace, arrêtez !

SOSIE, *à Amphitryon.*

De quoi suis-je coupable ?

AMPHITRYON.

Tu me le demandes, maraud !...

(*A Naucratès.*)

Laissez-moi satisfaire un courroux légitime !

SOSIE.

Lorsque l'on pend quelqu'un on lui dit pourquoi c'est !

NAUCRATÈS, *à Amphitryon.*

Daignez nous dire, au moins, quel peut être son crime ?

SOSIE.

Messieurs, tenez bon, s'il vous plaît !

AMPHITRYON, *à Naucratès.*

Comment ! il vient d'avoir l'audace
De me fermer la porte au nez ;
Et de joindre encor la menace
A mille propos effrénés !

(*A Sosie, en voulant le frapper.*)

Ah ! coquin !

SOSIE, *tombant à genoux.*

Je suis mort.

NAUCRATÈS, *à Amphitryon.*

Calmez cette colere !

SOSIE.

Messieurs !....

POLIDAS.

Qu'est-ce ?

SOSIE.

M'a-t-il frappé ?

AMPHITRYON, *à Naucratès.*

Non, il faut qu'il ait le salaire
Des mots où, tout-à-l'heure, il s'est émancipé!

SOSIE.

Comment cela se peut-il faire,
Si j'étois, par votre ordre, autre part occupé ?
Ces Messieurs sont ici pour rendre témoignage
Qu'à dîner avec vous je les viens d'inviter ?

NAUCRATÈS, *à Amphitryon.*

Il est vrai qu'il nous vient de faire ce message,
Et n'a point voulu nous quitter.

AMPHITRYON, *à Sosie.*

Qui t'a donné cet ordre ?

SOSIE.

Vous.

AMPHITRYON.

Hé quand ?

SOSIE, *se relevant.*

Après votre paix faite,
Au milieu des transports d'une ame satisfaite
D'avoir d'Alcmene appaisé le courroux.

AMPHITRYON, *à part.*

O Ciel ! chaque instant, chaque pas

Ajoute quelque chose à mon cruel martyre ;
Et, dans ce fatal embarras,
Je ne sais plus que croire, ni que dire !

NAUCRATÈS.

Tout ce que de chez vous il vient de nous conter
Surpasse si fort la nature
Qu'avant que de rien faire et de vous emporter,
Vous devez éclaircir toute cette aventure.

AMPHITRYON, *remettant son épée dans le fourreau.*

Allons : vous y pourrez seconder mon effort ;
Et le Ciel a propos ici vous a fait rendre.
Voyons quelle fortune en ce jour peut m'attendre.
Débrouillons ce mystere et sachons notre sort...
Hélas ! je brûle de l'apprendre,
Et je le crains plus que la mort !
(*Il va frapper à la porte de sa maison.*)

SCENE V.

JUPITER, AMPHITRYON, NAUCRATÈS, POLIDAS, SOSIE.

JUPITER.

QUEL bruit à descendre m'oblige ;
Et qui frappe en maître où je suis ?

AMPHITRYON, *à part.*

Que vois-je ? justes Dieux !

NAUCRATÈS, *à Polidas.*

Ciel ! quel est ce prodige
Quoi ! deux Amphitryons ici nous sont produits ?

AMPHITRYON, *à part.*

Mon ame demeure transie !
Hélas ! je n'en puis plus, l'aventure est à bout ;
Ma destinée est éclaircie,
Et ce que je vois me dit tout !

NAUCRATÈS, *à Polidas.*

Plus mes regards sur eux s'attachent fortement,
Plus je trouve qu'en tout l'un à l'autre est semblable !

SOSIE, *passant du côté de Jupiter.*

Messieurs, voici le véritable ;
L'autre est un imposteur, digne de châtiment !

POLIDAS.

Certes, ce rapport admirable
Suspend ici mon jugement !

AMPHITRYON, *mettant l'épée à la main.*

C'est trop être éludé par un fourbe exécrable ;
Il faut, avec ce fer, rompre l'enchantement !

NAUCRATÈS.

Arrêtez !

AMPHITRYON.

Laissez-moi !

NAUCRATÈS.

Dieux ! que voulez-vous faire !

AMPHITRYON.

Punir d'un imposteur les lâches trahisons !

JUPITER.

Tout beau ! L'emportement est fort peu nécessaire ;

Et lorsque, de la sorte, on se met en colere,
On fait croire qu'on a de mauvaises raisons !

SOSIE.

Oui, c'est un enchanteur, qui porte un caractere
Pour ressembler aux maîtres des maisons !

AMPHITRYON, *à Sosie.*

Je te ferai, pour ton partage,
Sentir, par mille coups, ces propos outrageans !

SOSIE.

Mon maître est homme de courage,
Et ne souffrira pas que l'on batte ses gens !...

(*Amphitryon veut attaquer Jupiter. Naucratès et Paulidas le retiennent.*)

AMPHITRYON, *à Naucratès et à Polidas.*

Laissez-moi m'assouvir dans mon courroux extrême,
Et laver mon affront au sang d'un scélérat !

NAUCRATÈS, *arrêtant Amphitryon.*

Nous ne souffrirons point cet étrange combat
D'Amphitryon contre lui-même.

AMPHITRYON.

Quoi ! mon honneur de vous reçoit ce traitement,
Et mes amis d'un fourbe embrassent la défense ?
Loin d'être les premiers à prendre ma vengeance,
Eux-mêmes font obstacle à mon ressentiment ?

NAUCRATÈS.

Que voulez-vous qu'à cette vue
Fassent nos résolutions,
Lorsque par deux Amphitryons
Toute notre chaleur demeure suspendue ?
A vous faire éclater notre zele aujourd'hui

Nous craignons de faillir et de vous méconnoître.
Nous voyons bien en vous Amphitryon paroître,
Du salut des Thébains le glorieux appui ;
Mais nous le voyons tous aussi paroître en lui,
Et ne saurions juger dans lequel il peut être.
Notre parti n'est point douteux,
Et l'imposteur, par nous, doit mordre la poussiere ;
Mais ce parfait rapport le cache entre vous deux,
Et c'est un coup trop hasardeux
Pour l'entreprendre sans lumiere !
Avec douceur laissez-nous voir
De quel côté peut être l'imposture ;
Et dès que nous aurons démêlé l'aventure,
Il ne nous faudra pas dire notre devoir !

JUPITER.

Oui, vous avez raison ; et cette ressemblance
A douter de tous deux vous peut autoriser.
Je ne m'offense point de vous voir en balance ;
Je suis plus raisonnable et sais vous excuser.
L'œil ne peut entre nous faire de différence ;
Et je vois qu'aisément on s'y peut abuser.
Vous ne me voyez point témoigner de colere,
Point mettre l'épée à la main :
C'est un mauvais moyen d'éclaircir ce mystere ;
Et j'en puis trouver un plus doux et plus certain.
L'un de nous est Amphitryon ;
Et tous deux, à vos yeux, nous le pouvons paroître.
C'est à moi de finir cette confusion ;
Et je prétends me faire à tous si bien connoître
Qu'aux pressantes clartés de ce que je puis être

Lui-même soit d'accord du sang qui m'a fait naître,
Et n'ait plus de rien dire aucune occasion.
C'est aux yeux des Thébains que je veux, avec vous,
De la vérité pure ouvrir la connoissance;
Et la chose, sans doute, est assez d'importance
Pour affecter la circonstance
De l'éclaircir aux yeux de tous!
Alcmene attend de moi ce public témoignage;
Sa vertu, que l'éclat de ce désordre outrage,
Veut qu'on la justifie, et j'en vais prendre soin.
C'est à quoi mon amour envers elle m'engage;
Et des plus nobles Chefs je fais un assemblage
Pour l'éclaircissement dont sa gloire a besoin.
Attendant avec vous ces témoins souhaités,
Ayez, je vous prie, agréable
De venir honorer la table,
Où vous a Sosie invités.

SOSIE, *à Naucratès et à Polidas.*

Je ne me trompois pas, Messieurs! Ce mot termine
Toute l'irrésolution:
Le véritable Amphitryon
Est l'Amphitryon où l'on dîne!

AMPHITRYON, *à part.*

O Ciel! puis-je plus bas me voir humilié!
Quoi! faut-il que j'entende ici, pour mon martyre,
Tout ce que l'imposteur à mes yeux vient de dire;
Et que, dans la fureur que ce discours m'inspire,
On me tienne le bras lié?

NAUCRATÈS.

Vous vous plaignez à tort. Permettez-nous d'attendre

L'éclaircissement qui doit rendre
Les ressentimens de saison.
Je ne sais pas s'il impose ;
Mais il parle sur la chose,
Comme s'il avoit raison !

AMPHITRYON.

Allez, foibles amis, et flattez l'imposture !
Thebes en a pour moi de tout autres que vous ;
Et je vais en trouver qui, partageant l'injure,
Sauront prêter la main à mon juste courroux !

JUPITER.

Eh ! bien, je les attends ; et saurai décider
Le différent en leur présence !

AMPHITRYON.

Fourbe ! tu crois par-là peut-être t'évader ?
Mais rien ne te sauroit sauver de ma vengeance !

JUPITER.

A ces injurieux propos
Je ne daigne à présent répondre ;
Et tantôt je saurai confondre
Cette fureur, avec deux mots !

AMPHITRYON.

Le Ciel même, le Ciel ne t'y sauroit soustraire ;
Et, jusques aux enfers, j'irai suivre tes pas !

JUPITER.

Il ne sera pas nécessaire ;
Et l'on verra tantôt que je ne fuirai pas !

AMPHITRYON, *à part.*

Allons, courons, avant que d'avec eux il sorte,
Assembler des amis qui suivent mon courroux;
Et chez moi venons, à main-forte,
Pour le percer de mille coups!

(*Il s'en va.*)

SCENE VI.

JUPITER, NAUCRATÈS, POLIDAS, SOSIE.

JUPITER, *à Naucratès et à Polidas.*

POINT de façons, je vous conjure!
Entrons vîte dans la maison.

NAUCRATÈS, *à Polidas.*

Certes, toute cette aventure
Confond le sens et la raison!

SOSIE.

Faites treve, Messieurs, à toutes vos surprises,
Et, pleins de joie, allez tabler jusqu'à demain.

(*Jupiter, Naucratès et Polidas entrent dans la maison d'Amphitryon.*)

SCENE VII.

SOSIE, *seul.*

QUE je vais m'en donner, et me mettre en beau train
De raconter nos vaillantises !
Je brûle d'en venir aux prises ;
Et jamais je n'eus tant de faim !
(*Il va pour entrer dans la maison d'Amphitryon.*)

SCENE VIII.

MERCURE, SOSIE.

MERCURE, *repoussant Sosie.*

ARRÊTE !.... Quoi ! tu viens ici mettre ton nez,
Impudent flaireur de cuisine ?

SOSIE, *faisant encore quelques pas pour entrer chez Amphitryon.*

Ah ! de grace ! tous doux !

MERCURE, *l'arrêtant encore.*

Ah ! vous y retournez ;
Je vous ajusterai l'échine !

SOSIE.

Hélas ! brave et généreux moi,
Modere-toi, je t'en supplie !

Sosie, épargne un peu Sosie,
Et ne te plais point tant à frapper dessus toi!

MERCURE.

Qui de t'appeller de ce nom
A pu te donner la licence?
Ne t'en ai-je pas fait une expresse défense,
Sous peine d'essuyer mille coups de bâton?

SOSIE.

C'est un nom que tous deux nous pouvons, à la fois,
Posséder sous un même maître.
Pour Sosie, en tous lieux, on sait me reconnoître.
Je souffre bien que tu le sois;
Souffre aussi que je le puisse être!
Laissons aux deux Amphitryons
Faire éclater des jalousies;
Et, parmi leurs contentions,
Faisons en bonne paix vivre les deux Sosies!

MERCURE.

Non, c'est assez d'un seul; et je suis obstiné
A ne point souffrir de partage!

SOSIE.

Du pas devant sur moi tu prendras l'avantage:
Je serai le cadet et tu seras l'aîné!

MERCURE.

Non, un frere incommode, et n'est pas de mon goût;
Et je veux être fils unique!

SOSIE.

O cœur barbare et tyrannique!
Souffre qu'au moins je sois ton ombre!

MERCURE.

MERCURE.

Point du tout!

SOSIE.

Que d'un peu de pitié ton ame s'humanise!
En cette qualité, souffre-moi près de toi.
Je te serai par-tout un ombre si soumise
Que tu seras content de moi!

MERCURE.

Point de quartier! immuable est la loi!
Si d'entrer là-dedans tu prends encor l'audace,
Mille coups en seront le fruit!

SOSIE, *à part.*

Las! à quelle étrange disgrace,
Pauvre Sosie, es-tu réduit?

MERCURE.

Quoi! ta bouche se licencie
A te donner encore un nom que je défends?

SOSIE.

Non, ce n'est pas moi que j'entends,
Et je parle d'un vieux Sosie,
Qui fut jadis de mes parens,
Qu'avec très-grande barbarie,
A l'heure du dîner, l'on chassa de céans!

MERCURE.

Prends garde de tomber dans cette frénésie,
Si tu veux demeurer au nombre des vivans!

SOSIE, *à part.*

Que je te rosserois, si j'avois du courage,
Double fils de putain, de trop d'orgueil enflé !

MERCURE.

Que dis-tu ?

SOSIE.

Rien.

MERCURE.

Tu tiens, je crois, quelque langage ?

SOSIE.

Demandez ; je n'ai pas soufflé.

MERCURE.

Certain mot de fils de putain
A pourtant frappé mon oreille :
Il n'est rien de plus certain !

SOSIE.

C'est donc un perroquet, que le beau tems réveille ?

MERCURE.

Adieu.... Lorsque le dos pourra te démanger,
Voilà l'endroit où je demeure.
(*Il rentre chez Amphitryon.*)

SCENE IX.

SOSIE, *seul.*

O CIEL! que l'heure de manger
Pour être mis dehors est une maudite heure!...
Allons, cédons au sort dans notre affliction:
Suivons-en aujourd'hui l'aveugle fantaisie;
Et, par une juste union,
Joignons le malheureux Sosie
Au malheureux Amphitryon....
Je l'apperçois venir en bonne compagnie!

SCENE X.

AMPHITRYON, ARGATIPHONTIDAS, POSICLÈS, SOSIE, *dans un coin du Théatre, sans être apperçu.*

AMPHITRYON, *dans la coulisse, à plusieurs autres Officiers qui l'accompagnoient.*

ARRÊTEZ-LA, Messieurs. Suivez-nous d'un peu loin,
Et n'avancez tous, je vous prie,
Que quand il en sera besoin.

POSICLÈS.

Je comprends que ce coup doit fort toucher votre ame!

AMPHITRYON.

Ah ! de tous les côtés, mortelle est ma douleur !
Et je souffre pour ma flamme
Autant que pour mon honneur !

POSICLÈS.

Si cette ressemblance est telle qu'on le dit,
Alcmene, sans être coupable....

AMPHITRYON, *l'interrompant.*

Ah ! sur le fait dont il s'agit,
L'erreur simple devient un crime véritable;
Et, sans consentement, l'innocence y périt.
De semblables erreurs, quelque jour qu'on leur donne,
Touchent des endroits délicats;
Et la raison bien souvent les pardonne
Que l'honneur et l'amour ne les pardonnent pas !

ARGATIPHONTIDAS.

Je n'embarrasse point là-dedans ma pensée ;
Mais je hais vos Messieurs de leurs honteux délais,
Et c'est un procédé dont j'ai l'ame blessée,
Et que les gens de cœur n'approuveront jamais.
Quand quelqu'un nous emploie, on doit, tête baissée,
Se jetter dans ses intérêts.
Argatiphontidas ne va point aux accords !
Ecouter d'un ami raisonner l'adversaire,
Pour des hommes d'honneur n'est point un coup à faire ;
Il ne faut écouter que la vengeance alors.

Le procès ne me sauroit plaire ;
Et l'on doit commencer toujours, dans ses transports,
Par bailler, sans autre mystere,
De l'épée au travers du corps.
Oui, vous verrez, quoi qu'il avienne,
Qu'Argatiphontidas marche droit sur ce point ;
Et de vous il faut que j'obtienne
Que le pendard ne meure point
D'une autre main que de la mienne !

AMPHITRYON.

Allons ..

SOSIE, *se jettant aux pieds d'Amphitryon.*

Je viens, Monsieur, subir, à deux genoux,
Le juste châtiment d'une audace maudite !
Frappez, battez, chargez, accablez-moi de coups,
Tuez-moi, dans votre courroux,
Vous ferez bien : je le mérite ;
Et je n'en dirai pas un seul mot contre vous !

AMPHITRYON.

Leve-toi. . . . Que fait-on ?

SOSIE.

L'on m'a chassé tout net;
Et, croyant à manger m'aller comme eux ébattre,
Je ne songeois pas qu'en effet
Je m'attendois là pour me battre.
Oui, l'autre moi, valet de l'autre vous, a fait,
Tout de nouveau, le diable à quatre !

La rigueur d'un pareil destin,
Monsieur, aujourd'hui nous talonne,
Et l'on me des-Sosie, enfin,
Comme on vous des-Amphitryonne!

AMPHITRYON.

Suis-moi.

SOSIE.

N'est-il pas mieux de voir s'il vient personne?

SCENE XI.

CLÉANTHIS, NAUCRATÈS, POLIDAS, AMPHITRYON, ARGATIPHONTIDAS, POSICLÈS, SOSIE.

CLÉANTHIS, *à part, en appercevant Amphitryon.*

O CIEL!

AMPHITRYON.

Qui t'épouvante ainsi?
Quelle est la peur que je t'inspire?

CLÉANTHIS.

Las! vous êtes là-haut, et je vous vois ici?

NAUCRATÈS, *à Amphitryon.*

Ne vous pressez point, le voici,
Pour donner, devant tous, les clartés qu'on desire;
Et qui, si l'on peut croire à ce qu'il vient de dire,
Sauront vous affranchir de trouble et de souci.

SCENE XII.

MERCURE, AMPHITRYON, ARGATIPHONTIDAS, POLIDAS, NAUCRATÈS, POSICLÈS, CLÉANTHIS, SOSIE.

MERCURE.

Oui, vous l'allez voir tous; et sachez, par avance,
Que c'est le grand maître des Dieux,
Que, sous les traits chéris de cette ressemblance,
Alcmene a fait du Ciel descendre dans ces lieux;
Et, quant à moi, je suis Mercure,
Qui, ne sachant que faire, ai rossé, tant soit peu,
Celui dont j'ai pris la figure,
Mais de s'en consoler il a maintenant lieu,
Et les coups de bâton d'un Dieu
Font honneur à qui les endure!

SOSIE.

Ma foi! Monsieur le Dieu, je suis votre valet!
Je me serois passé de votre courtoisie!

MERCURE.

Je lui donne à présent congé d'être Sosie:
Je suis las de porter un visage si laid;
Et je m'en vais au Ciel, avec de l'ambroisie,
M'en débarbouiller tout-à-fait.

(*Mercure s'envole dans le Ciel.*)

SCENE XIII.

AMPHITRYON, ARGATIPHONTIDAS, POLIDAS, NAUCRATÈS, POSICLÈS, CLÉANTHIS, SOSIE.

SOSIE, *à part.*

LE Ciel de m'approcher t'ôte à jamais l'envie !
Ta fureur s'est par trop acharnée après moi ;
Et je ne vis, de ma vie,
Un Dieu plus Diable que toi !

SCENE XIV.

JUPITER, *annoncé par le bruit du tonnerre, et paroissant armé de son foudre, dans un nuage, sur son aigle ;* AMPHITRYON, NAUCRATÈS, ARGATIPHONTIDAS, POLIDAS, POSICLÈS, CLÉANTHIS, SOSIE.

JUPITER, *à Amphitryon.*

REGARDE, Amphitryon, quel est ton imposteur,
Et, sous tes propres traits, vois Jupiter paroître.
A ces marques, tu peux aisément le connoître ;
Et c'est assez, je crois, pour remettre ton cœur
Dans l'état auquel il doit être,
Et rétablir chez toi la paix et la douceur ?

Mon nom, qu'incessamment toute la terre adore,
Etouffe ici les bruits qui pouvoient éclater.
Un partage avec Jupiter
N'a rien du tout qui déshonore ;
Et, sans doute, il ne peut être que glorieux
De se voir le rival du Souverain des Dieux !
Je n'y vois pour ta flamme aucun lieu de murmure ;
Et c'est moi, dans cette aventure,
Qui, tout Dieu que je suis, dois être le jaloux.
Alcmene est toute à toi, quelque soin qu'on emploie ;
Et ce doit à tes feux être un objet bien doux
De voir que pour lui plaire il n'est point d'autre voie
Que de paroître son époux,
Que Jupiter, orné de sa gloire immortelle,
Par lui-même n'a pu triompher de sa foi,
Et que ce qu'il a reçu d'elle
N'a, par son cœur ardent, été donné qu'à toi !

SOSIE, *à part.*

Le Seigneur Jupiter sait dorer la pilule !

JUPITER, *à Amphitryon.*

Sors donc des noirs chagrins que ton cœur à soufferts,
Et rends le calme entier à l'ardeur qui te brûle.
Chez toi doit naître un fils qui, sous le nom d'Hercule,
Remplira de ses faits tout le vaste univers.
L'éclat d'une fortune en mille biens féconde,
Fera connoître à tous que je suis ton support ;
Et je mettrai tout le monde

Au point d'envier ton sort !
Tu peux hardiment te flatter
De ces espérances données ;
C'est un crime que d'en douter :
Les paroles de Jupiter
Sont des arrêts des destinées !

(*Il se perd dans les nues.*)

SCENE XV et derniere.

AMPHITRYON, ARGATIPHONTIDAS, POLIDAS, NAUCRATÈS, POSICLÈS, CLÉANTHIS, SOSIE.

NAUCRATÈS, *à part.*

CERTES, je suis ravi de ces marques brillantes !...

SOSIE, *l'interrompant.*

Messieurs, voulez-vous bien suivre mon sentiment ?
Ne vous embarquez nullement
Dans ces douceurs congratulantes ;
C'est un mauvais embarquement !
Et, d'une et d'autre part, pour un tel compliment
Les phrases sont embarrassantes !
Le grand Dieu Jupiter nous fait beaucoup d'honneur,
Et sa bonté, sans doute, est pour nous sans seconde !
Il nous promet l'infaillible bonheur
D'une fortune en mille biens féconde ;

Et chez nous il doit naître un fils d'un très-grand cœur:
Tout cela va le mieux du monde!....
Mais, enfin, coupons aux discours,
Et que chacun chez soi doucement se retire.
Sur telles affaires, toujours,
Le meilleur est de ne rien dire!

FIN.

GEORGE DANDIN,

OU

LE MARI CONFONDU,

COMÉDIE,

EN TROIS ACTES, EN PROSE,

DE MOLIERE.

A PARIS,

Chez { BÉLIN, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves,
BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien.

M. DCC. LXXXVIII.

SUJET
DE GEORGE DANDIN.

GEORGE Dandin, le plus riche Paysan de son Village, a eu la vaine fantaisie de s'allier à une famille noble, et le Gentilhomme M. de Sotenville, son voisin, dont la fortune est fort dérangée, voulant la raccommoder un peu par cette alliance, lui a donné sa fille Angélique en mariage. Elle ne peut supporter cet époux, ni ses manieres communes, et elle écoute les fleurettes d'un certain Courtisan, le Vicomte de Clitandre, Seigneur d'un Village des environs. George Dandin découvre cette intrigue, et en fait ses plaintes à M. et à Madame de Sotenville. Ceux-ci voulant s'assurer par eux-mêmes de la vérité de la chose, pour punir leur fille, s'ils la reconnoissent coupable, sont trompés par elle; et George Dandin confondu, passe, non-seulement pour un mari ombrageux et visionnaire,

mais même pour faire mauvais ménage par humeur, et par défaut de l'éducation qu'il conviendroit qu'il eût reçue pour vivre avec une femme de condition. Il est obligé de tout souffrir et de se taire, en enrageant d'avoir voulu contracter une union disproportionnée.

JUGEMENS ET ANECDOTES SUR GEORGE DANDIN.

« Deux Contes de Bocace, de la septieme Journée, nouvelles quatrieme et huitieme, dans lesquels deux maris confondus par les ruses de leurs femmes, loin de pouvoir prouver les plaintes qu'ils ont sujet d'en faire, sont encore honnis par les voisins ou les parens qu'ils ont envoyé chercher, ont été les sources où Moliere a puisé, non pas les caracteres excellens, mais le dénouement de sa Comédie de *George Dandin*, dit M. Bret, dans l'Avertissement qu'il a mis au-devant, et les Observations à la suite de cette Piece. C'est sur-tout la quatrieme nouvelle qu'il a mise à contribution. La Dame *Monna Githa*, laissée hors de la maison par son mari *Tofano*, use du même artifice pour rentrer, et pour te-

nir, à son tour, dans la rue, le pauvre mari, qui se voit accusé et convaincu d'avoir été courir lui-même pendant la nuit. »

« La différence qu'il y a de la ruse d'Angélique pour rentrer chez elle avec celle de *Monna Githa*, c'est que cette derniere, après avoir fait de vaines prieres à son mari pour se faire ouvrir la porte, le menace de se jetter dans un puits voisin, et que, pour mieux tromper *Tofano*, elle y jette une grosse pierre, dont le bruit, en tombant, rend bien plus vraisemblable la frayeur du mari, que le silence d'Angélique après l'avoir menacé de se poignarder. Il n'eût pas été difficile à Moliere d'imiter son original jusques-là, et son dénouement n'eût pu qu'y gagner, parce que tout ce qui a plus de vérité a plus de charmes. »

« Comme la Comédie de *George Dandin* suivit de près celle de *L'Avare*, il y a quelque apparence que Moliere, dans la composition de cette derniere Piece, ayant souvent son Plaute sous les yeux, lui dut l'idée de ridiculiser les mariages disproportionnés, d'après un passage de ce Poëte Latin sur le même objet, et qui se

trouve dans la scene seconde du second acte de son *Avare.* »

George Dandin avoit fait partie des Fêtes de Versailles, données par Louis XIV, le 18 Juillet 1668, dirigées par le célebre Décorateur Vigarini, sous les ordres du Duc de Créqui, premier Gentilhomme de la Chambre du Roi. Moliere y avoit ajouté quatre intermedes, de chants et de danses, dont la musique étoit de Lully. Le sujet de ces intermedes est une Pastorale dont les personnages sont des Bergers et des Bergeres soumis au pouvoir de l'Amour, et des Satyres et des Bacchantes, lesquels jusques-là n'ont encore offert leurs hommages qu'à Bacchus; mais qui finissent par se réunir aux Bergers et aux Bergeres pour célébrer le triomphe du Dieu qui fait aimer. Ces intermedes furent encore exécutés, devant le Roi, à Saint-Germain-en-Laye, les 3, 4, 5 et 6 Novembre suivant; et ils furent imprimés, avec la Comédie de *George Dandin*, à Paris, la même année, chez Robert Ballard, *in*-4°., et dans la *Relation des Fêtes de Versailles*, publiée par André Félibien, à Paris, la même année, chez Pierre Le Petit, *in*-4°. : de-

puis dans toutes les éditions des Œuvres complettes de Moliere.

« Cette Pastorale, qui n'est qu'une preuve nouvelle du peu de talent de Moliere pour le genre lyrique, se ressent encore de la précipitation avec laquelle il fallut qu'il se prêtât aux ordres du Roi pour ces Fêtes, continue M. Bret. Cependant, l'ensemble de ce Spectacle amusa fort la Cour.... *George Dandin*, sans intermedes, eut beaucoup de succès au Théatre de Paris, et l'on ne fit de critiques que sur le rôle d'Angélique, à laquelle on reprocha, avec quelque justice, un peu de légéreté dans sa conduite. Il est vrai qu'elle prête l'oreille aux fleurettes de Clitandre, et qu'elle a même un rendez-vous nocturne avec ce Gentilhomme, qui déja donne de la jalousie à son mari. Cette scene, très-délicate à traiter, mais si nécessairement liée à l'action de la Piece et au but principal de Moliere, seroit devenue insoutenable, sans les sages précautions qu'il prit de faire accompagner les deux amans par leurs domestiques, et de borner ce rendez-vous à une simple conversation, dans laquelle, à la vérité, on ne s'épargne pas sur les

ridicules du mari. Ce seroit encore trop pour les mœurs du Théatre, qui doit être un des dépôts de celles de la Nation, si, par le choix d'un sujet très-utile et très-moral, l'Auteur n'avoit pas été dans l'obligation de nous faire voir les dangers inséparables d'une union aussi disproportionnée que celle d'un rustre avec Mademoiselle de Sotenville, dont il a même négligé d'obtenir l'agrément avant de l'épouser. »

« Si M. Rousseau de Geneve, cet Écrivain mâle et profond, qu'on est forcé d'estimer en le critiquant, avoit envisagé cette Comédie sous ce point de vue, il se seroit épargné (dans sa *Lettre adressée à d'Alembert sur les Spectacles*) une remarque, qu'on voit souvent répétée dans les Ouvrages de Riccoboni. *Quel est le plus criminel*, demande M. Rousseau, *d'un Paysan assez fou pour épouser une Demoiselle, ou d'une femme qui cherche à déshonorer son époux? Que penser d'une Piece où le Parterre applaudit à l'infidélité, au mensonge, à l'impudence de celle-ci, et rit de la bêtise du manant puni?* M. Rousseau apperçoit ici le crime avec trop de facilité. Le Spectateur voit dans le personnage de George Dandin, qui se reproche, trop tard, d'avoir contracté un ma-

riage insensé, un ridicule bien décidé, bien théatral et bien plaisant. Dans le rôle d'Angélique, M. Rousseau ne devroit voir, comme le Public, que ce que l'Auteur y a mis. Elle n'a point de projet formé de déshonorer son mari. Elle proteste même, dans la scene cinquieme du second acte, contre ce dessein qu'on lui suppose. On ne peut la convaincre, au plus, que de coquetterie et de légéreté. Voilà, en effet, tout ce qu'on peut reprocher à la femme du manant, qui est doublement un sot de se plaindre d'un inconvénient presque nécessairement attaché à l'imprudence qu'il a faite; et sans lequel Moliere auroit moins effrayé les gens capables d'imiter George Dandin dans le choix extravagant d'une femme. » (1)

« Le Public, toujours honnête dans ses assemblées, n'applaudit pas plus à la prétendue infidélité d'Angélique qu'à la piraterie de ces Turcs (dans la Comédie des *Fourberies de Scapin*) qui,

(1) « La coquetterie de cette femme n'est que la punition de la sottise qu'a faite George Dandin d'épouser la fille d'un Gentilhomme ridicule, » observe Voltaire, dans ses Jugemens sur les Pieces de Moliere.

au rapport de Scapin, ont enlevé le fils de Géronte. Il dit de George Dandin ce que le pere abusé dit de son fils : *Que diable alloit-il faire dans cette galere !* »

« Riccoboni qui, comme M. Rousseau, compte (dans son *Traité de la réformation du Théatre*) la Piece de *George Dandin* parmi celles *qui ne peuvent être admises sur un Théatre où les mœurs sont respectées*, en fait le plus grand éloge, (dans ses *Observations sur la Comédie et sur le génie de Moliere*) par rapport au vrai comique qu'il y remarque, dans presque toutes les scenes.... »

« Il n'y a personne qui ne se soit apperçu que la petite Comédie de *L'Impromptu de Campagne* n'a présenté que la contre-épreuve des caracteres de M. et de Madame de Sotenville. (Voyez cette Piece, de Philippe Poisson, dans le second volume des Comédies du Théatre François de notre Collection.) »

« Il existe, dans quelques cabinets de curieux, un canevas informe, qui a pour titre *La jalousie du Barbouillé*, Farce que Moliere, dans sa jeunesse, avoit composée pour la Province, et dont il tira, dans la suite, quelques matériaux pour le troisieme acte de *George Dandin*. Voici le juge-

ment que Jean-Baptiste Rousseau porte de cette Farce de *La jalousie de Barbouillé*, dans une Lettre écrite de Bruxelles, le 21 Décembre 1731, et adressée à Brossette, occupé, comme lui, d'un Commentaire sur les Pieces de Moliere. »

« *Le Barbouillé, autant que je puis m'en souvenir, commence par se plaindre des chagrins que lui donne sa méchante femme. Il va consulter un Docteur sur les moyens de la mettre à la raison. Celui-ci, parlant toujours, ne lui donne pas le tems de s'expliquer. La femme arrive, et le Docteur, continuant toujours ses tirades, les impatiente, l'un et l'autre, au point de lui dire des injures. Il répond à celles de la femme par des grossieretés dégoûtantes que l'on ne pourroit répéter.... Puis le Barbouillé et le Docteur s'en vont, et la femme reste à attendre son galant, avec lequel elle est ensuite surprise par son mari, qui amene avec lui son beau-pere. La femme donne des coups de bâton au Barbouillé, feignant de les donner au galant. Son pere et elle se mettent contre le mari; et le Docteur, qui reparoît à sa fenêtre, leur fait, à tous, des réprimandes. Il descend, pour mettre la paix entre eux, mais ils se sauvent tous pour se dérober à la volubilité de sa langue.*

langue. Le Barbouillé, plus impatienté que les autres, pendant que le Docteur poursuit ses déclamations, lui attache une corde au pied, et, l'ayant fait tomber, le traîne, à écorche-cul, jusques dans la coulisse ; ce qui finit la Comédie. Tout cela est revêtu d'un style le plus bas et le plus ignoble qu'on puisse imaginer. Ainsi le fond de la Farce peut être de Moliere : on ne l'avoit point portée plus haut dans ce tems-là ; mais on voit que ce n'est point lui qui en a mis le dialogue sur le papier, et ces sortes de choses, quand même elles seroient meilleures, ne doivent jamais être comptées parmi les Ouvrages d'un homme célebre.... &c. »

La Comédie de *George Dandin* donna lieu à une anecdote assez plaisante, que, dans sa *Vie de Moliere*, Grimarets raconte ainsi.

« Moliere se préparoit à donner son *George Dandin*, lorsqu'un de ses amis lui dit qu'il existoit un certain Dandin qui pourroit se reconnoître dans sa Piece, et qui étoit en état, par sa famille, non-seulement de la décrier, mais encore de le desservir dans le monde. *Vous avez raison*, répondit Moliere ; *mais je sais un sûr moyen de me concilier l'homme dont vous me parlez :*

j'irai lui lire ma Piece. Au Spectacle, où ce personnage étoit assidu, Moliere lui demanda une de ses heures perdues pour lui faire une lecture. L'homme en question se trouva si fort honoré de ce compliment, que, toutes affaires cessantes, il donna parole pour le lendemain, et il courut tout Paris pour tirer vanité de la lecture de cette Piece. *Moliere*, disoit-il à tout le monde, *me lit ce soir une Comédie ; voulez-vous en être ?* Moliere trouva une nombreuse assemblée, et son homme qui présidoit. La Piece fut trouvée excellente, et lorsqu'elle fut jouée, personne ne la faisoit mieux valoir que celui dont je viens de parler, et qui pourtant auroit pu s'en fâcher, car il lui étoit arrivé une partie des scenes que Moliere avoit traitées dans cette Piece. Ce secret de faire passer sur le Théatre un caractere à son original a été trouvé si bon que plusieurs Auteurs l'ont mis en usage, depuis, avec succès.»

GEORGE DANDIN,

OU

LE MARI CONFONDU;

COMÉDIE,

EN TROIS ACTES, EN PROSE,

DE MOLIERE;

Représentée, pour la premiere fois, devant le Roi, à Versailles, le 18 *Juillet, ensuite à Saint-Germain-en-Laye, les* 3, 4, 5 *et* 6 *Novembre, et, à Paris, au Théatre du Palais-Royal, le* 9 *du même mois,* 1668.

PERSONNAGES.

GEORGE DANDIN, riche Paysan, et mari d'Angélique.

ANGÉLIQUE, femme de George Dandin, et fille de M. de Sotenville.

M. DE SOTENVILLE, Gentilhomme campagnard, pere d'Angélique.

MADAME DE SOTENVILLE.

CLITANDRE, amant d'Angélique.

CLAUDINE, suivante d'Angélique.

LUBIN, Paysan, servant Clitandre.

COLIN, valet de George Dandin.

La Scene est devant la maison de George Dandin, à la Campagne.

GEORGE DANDIN,

OU

LE MARI CONFONDU,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

GEORGE DANDIN, *seul.*

AH! qu'une femme Demoiselle est une étrange affaire, et que mon mariage est une leçon bien parlante à tous les Paysans qui veulent s'élever au-dessus de leur condition, et s'allier, comme j'ai fait, à la maison d'un Gentilhomme! La noblesse, de soi, est bonne: c'est une chose considérable assurément; mais elle est accompagnée de tant de mauvaises circonstances qu'il est très-bon de ne s'y point frotter! Je suis devenu là-dessus savant, à mes dépens; et connois le style des nobles, lorsqu'ils nous font, nous autres, entrer dans leur famille! L'alliance qu'ils font est petite avec

nos personnes : c'est notre bien seul qu'ils épousent ; et j'aurois bien mieux fait, tout riche que je suis, de m'allier en bonne et franche paysannerie que de prendre une femme qui se tient au-dessus de moi, s'offense de porter mon nom, et pense qu'avec tout mon bien je n'ai pas assez acheté la qualité de son mari... George Dandin, George Dandin, vous avez fait une sottise la plus grande du monde !... Ma maison m'est effroyable maintenant, et je n'y rentre point sans y trouver quelque chagrin !

SCENE II.

LUBIN, GEORGE DANDIN.

GEORGE DANDIN, *à part, voyant sortir Lubin de chez lui.*

QUE diantre ce drôle-là vient-il faire chez moi ?

LUBIN, *à part, appercevant George Dandin.*

Voilà un homme qui me regarde !

GEORGE DANDIN, *à part.*

Il ne me connoît pas !

LUBIN, *à part.*

Il se doute de quelque chose !

GEORGE DANDIN, *à part.*

Ouais ! il a grand'peine à saluer !

LUBIN, *à part.*

J'ai peur qu'il n'aille dire qu'il m'a vu sortir de là-dedans !

GEORGE DANDIN, *à Lubin.*

Bon jour !

LUBIN.

Serviteur !

GEORGE DANDIN.

Vous n'êtes pas d'ici, que je crois ?

LUBIN.

Non. Je n'y suis venu que pour voir la fête de demain.

GEORGE DANDIN, *montrant sa maison.*

Hé, dites-moi un peu, s'il vous plaît, vous venez de là-dedans ?

LUBIN, *avec un air mystérieux.*

Chut !

GEORGE DANDIN.

Comment ?

LUBIN.

Paix !

GEORGE DANDIN.

Quoi donc ?

LUBIN.

Motus !... Il ne faut pas dire que vous m'ayiez vu sortir de là !

GEORGE DANDIN.

Pourquoi ?

LUBIN.

Mon Dieu ! parce....

GEORGE DANDIN.

Mais encore ?

LUBIN.

Doucement! ... J'ai peur qu'on ne nous écoute.

GEORGE DANDIN.

Point, point!

LUBIN.

C'est que je viens de parler à la maîtresse du logis, de la part d'un certain Monsieur qui lui fait les doux yeux; et il ne faut pas qu'on sache cela! Entendez-vous?

GEORGE DANDIN.

Oui!

LUBIN.

Voilà la raison. On m'a enchargé de prendre garde que personne ne me vît; et je vous prie, au moins, de ne pas dire que vous m'ayiez vu!

GEORGE DANDIN.

Je n'ai garde!

LUBIN.

Je suis bien-aise de faire les choses secrétement, comme on m'a recommandé!

GEORGE DANDIN.

C'est bien fait!

LUBIN.

Le mari, à ce qu'ils disent, est un jaloux, qui ne veut pas qu'on fasse l'amour à sa femme; et il feroit le diable à quatre si cela venoit à ses oreilles.... Vous comprenez bien ?

GEORGE DANDIN.

Fort bien !

LUBIN.

Il ne faut pas qu'il sache rien de tout ceci !

GEORGE DANDIN.

Sans doute !

LUBIN.

On le veut tromper, tout doucement. Vous entendez bien ?

GEORGE DANDIN.

Le mieux du monde !

LUBIN.

Si vous alliez dire que vous m'avez vu sortir de chez lui, vous gâteriez toute l'affaire !.... Vous comprenez bien ?

GEORGE DANDIN.

Assurément !.... Hé, comment nommez-vous celui qui vous a envoyé là-dedans ?

LUBIN.

C'est le Seigneur de notre pays, M. le Vicomte de chose.... Foin ! je ne me souviens jamais comment diantre ils baragouinent ce nom-là !.... M. Cli... Clitandre.

GEORGE DANDIN.

Est-ce ce jeune Courtisan, qui demeure ?....

LUBIN, *l'interrompant.*

Oui, auprès de ces arbres.

GEORGE DANDIN, *à part.*

C'est pour cela que, depuis peu, ce Damoiseau poli s'est venu loger contre moi !... J'avois bon nez, sans

doute ! et son voisinage déja m'avoit donné quelque soupçon.

LUBIN.

Têtigué ! c'est le plus honnête homme que vous ayiez jamais vu !... Il m'a donné trois pieces d'or pour aller dire seulement à la femme qu'il est amoureux d'elle, et qu'il souhaite fort l'honneur de pouvoir lui parler. Voyez s'il y a là une si grande fatigue pour me payer si bien ; et ce qu'est, auprès de cela, une journée de travail, où je ne gagne que dix sols ?

GEORGE DANDIN.

Hé bien, avez-vous fait votre message ?

LUBIN.

Oui.... J'ai trouvé là-dedans une certaine Claudine, qui, tout du premier coup, a compris ce que je voulois, et qui m'a fait parler à sa maîtresse.

GEORGE DANDIN, *à part.*

Ah ! coquine de servante !

LUBIN.

Morguienne ! cette Claudine-là est tout-à-fait jolie ! Elle a gagné mon amitié ; et il ne tiendra qu'à elle que nous soyions mariés ensemble.

GEORGE DANDIN.

Mais quelle réponse a fait la maîtresse à ce Monsieur le Courtisan !

LUBIN.

Elle m'a dit de lui dire.... Attendez, je ne sais si je me souviendrai bien de tout cela.... qu'elle lui est, tout-à-fait, obligée de l'affection qu'il a pour elle ; et qu'à cause de son mari, qui est fantasque, il garde

d'en rien faire paroître, et qu'il faudra songer à chercher quelque invention pour se pouvoir entretenir tous deux.

GEORGE DANDIN, *à part.*

Ah ! pendarde de femme !

LUBIN.

Têtiguienne ! cela sera drôle ; car le mari ne se doutera point de la manigance. Voilà ce qui est de bon ; et il aura un pied de nez avec sa jalousie ! Est-ce pas ?

GEORGE DANDIN.

Cela est vrai.

LUBIN.

Adieu.... Bouche cousue, au moins ! Gardez bien le secret, afin que le mari ne le sache pas !

GEORGE DANDIN.

Oui, oui.

LUBIN.

Pour moi, je vais faire semblant de rien.... Je suis un fin matois, et l'on ne diroit pas que j'y touche !

(*Il s'en va.*)

SCENE III.

GEORGE DANDIN, *seul.*

HÉ bien, George Dandin, vous voyez de quel air votre femme vous traite ! Voilà ce que c'est d'avoir voulu épouser une Demoiselle ! L'on vous accommode de toutes pieces, sans que vous puissiez vous venger,

et la gentilhommerie vous tient les bras liés ! L'égalité de condition laisse, du moins, à l'honneur d'un mari liberté de ressentiment ; et si c'étoit une paysanne, vous auriez maintenant toutes vos coudées franches à vous en faire la justice, à bons coups de bâton. Mais vous avez voulu tâter de la noblesse, et il vous ennuyoit d'être maître chez vous !... Ah ! j'enrage de tout mon cœur, et je me donnerois volontiers des soufflets !... Quoi ! écouter impudemment l'amour d'un Damoiseau, et y promettre, en même tems, de la correspondance ! Morbleu ! je ne veux point laisser passer une occasion de la sorte !.... Il me faut, de ce pas, aller faire mes plaintes au pere et à la mere, et les rendre témoins, à telle fin que de raison, des sujets de chagrin et de ressentiment que leur fille me donne.... Mais les voici, l'un et l'autre, fort à propos !

SCENE IV.

M. DE SOTENVILLE, Madame DE SOTENVILLE, GEORGE DANDIN.

M. DE SOTENVILLE, *à George Dandin.*

Qu'est-ce, mon gendre ? vous me paroissez tout troublé ?

GEORGE DANDIN.

Aussi en ai-je du sujet ; et....

Madame DE SOTENVILLE, *l'interrompant.*

Mon Dieu ! notre gendre, que vous avez peu de civilité de ne pas saluer les gens quand vous les approchez !

GEORGE DANDIN.

Ma foi ! ma belle-mere, c'est que j'ai d'autres choses en tête; et....

Madame DE SOTENVILLE, *l'interrompant.*

Encore ?.... Est-il possible, notre gendre, que vous sachiez si peu votre monde, et qu'il n'y ait pas moyen de vous instruire de la maniere qu'il faut vivre parmi les personnes de qualité ?

GEORGE DANDIN.

Comment ?

Madame DE SOTENVILLE.

Ne vous déferez-vous jamais, avec moi, de la familiarité de ce mot, de ma belle-mere, et ne sauriez-vous vous accoutumer à me dire, Madame ?

GEORGE DANDIN.

Parbleu ! si vous m'appelez votre gendre, il me semble que je puis vous appeler ma belle-mere ?

Madame DE SOTENVILLE.

Il y a fort à dire, et les choses ne sont pas égales ! Apprenez, s'il vous plaît, que ce n'est pas à vous à vous servir de ce mot-là avec une personne de ma condition ; que, tout mon gendre que vous soyiez, il y a grande différence de vous à nous, et que vous devez vous connoître !

M. DE SOTENVILLE.

C'en est assez, m'amour ; laissons cela.

Madame DE SOTENVILLE.

Mon Dieu ! M. de Sotenville, vous avez des indulgences qui n'appartiennent qu'à vous, et vous ne savez pas vous faire rendre, par les gens, ce qui vous est dû !

M. DE SOTENVILLE.

Corbleu ! pardonnez-moi : on ne peut point me faire de leçons là-dessus; et j'ai su montrer en ma vie, par vingt actions de vigueur, que je ne suis point homme à démordre jamais d'une partie de mes prétentions !.... Mais il suffit de lui avoir donné un petit avertissement.... (*A George Dandin.*) Sachons un peu, mon gendre, ce que vous avez dans l'esprit ?

GEORGE DANDIN.

Puisqu'il faut donc parler cathégoriquement, je vous dirai, M. de Sotenville, que j'ai lieu de....

M. DE SOTENVILLE, *l'interrompant.*

Doucement, mon gendre !.... Apprenez qu'il n'est pas respectueux d'appeler les gens par leur nom, et qu'à ceux qui sont au-dessus de nous, il faut dire, Monsieur, tout court.

GEORGE DANDIN.

Eh ! bien, Monsieur, tout court, et non plus M. de Sotenville, j'ai à vous dire que ma femme me donne...

M. DE SOTENVILLE, *l'interrompant.*

Tout beau !.... Apprenez aussi que vous ne devez pas dire ma femme, quand vous parlez de notre fille.

GEORGE DANDIN.

J'enrage ! Comment ! ma femme n'est pas ma femme ?

Madame

Madame DE SOTENVILLE.

Oui, notre gendre, elle est votre femme ; mais il ne vous est pas permis de l'appeler ainsi, et c'est tout ce que vous pourriez faire si vous aviez épousé une de vos pareilles.

GEORGE DANDIN, *à part.*

Ah ! George Dandin, où t'es-tu fourré ?... (*A M. de Sotenville.*) Eh ! de grace, mettez, pour un moment, votre gentilhommerie à côté, et souffrez que je vous parle maintenant comme je pourrai !... (*A part.*) Au diantre soit la tyrannie de toutes ces histoires-là !.... (*A M. de Sotenville.*) Je vous dis donc que je suis mal satisfait de mon mariage.

M. DE SOTENVILLE.

Hé la raison, mon gendre ?

Madame DE SOTENVILLE, *à George Dandin.*

Quoi ! parler ainsi d'une chose dont vous avez tiré de si grands avantages !

GEORGE DANDIN.

Eh ! quels avantages, Madame, puisque Madame y a ? L'aventure n'a pas été mauvaise pour vous ; car, sans moi, vos affaires, avec votre permission, étoient fort délabrées, et mon argent a servi à reboucher d'assez bons trous ! Mais, moi, de quoi ai-je profité, je vous prie, que d'un alongement de nom ; et, au lieu de George Dandin, d'avoir reçu, par vous, le titre de M. de la Dandiniere ?

M. DE SOTENVILLE.

Ne comptez-vous pour rien, mon gendre, l'avantage d'être allié à la maison de Sotenville ?

Madame DE SOTENVILLE, *à George Dandin.*

Et à celle de la Prudoterie, dont j'ai l'honneur d'être issue ? maison où le ventre ennoblit, et qui, par ce beau privilége, rendra vos enfans Gentilshommes ?

GEORGE DANDIN.

Oui, voilà qui est bien : mes enfans seront Gentilshommes ; mais je serai cocu, moi, si l'on n'y met ordre.

M. DE SOTENVILLE.

Que veut dire cela, mon gendre ?

GEORGE DANDIN.

Cela veut dire que votre fille ne vit pas comme il faut qu'une femme vive, et qu'elle fait des choses qui sont contre l'honneur !

Madame DE SOTENVILLE.

Tout beau !... Prenez garde à ce que vous dites ! Ma fille est d'une race trop pleine de vertu pour se porter jamais à faire aucune chose dont l'honnêteté soit blessée, et de la maison de la Prudoterie il y a plus de trois cents ans qu'on n'a point remarqué qu'il y ait eu une femme, Dieu merci, qui ait fait parler d'elle !

M. DE SOTENVILLE, *à George Dandin.*

Corbleu ! dans la maison de Sotenville on n'a jamais vu de coquette ; et la bravoure n'y est pas plus héréditaire aux mâles que la chasteté aux femelles !

Madame DE SOTENVILLE, *à George Dandin.*

Nous avons eu une Jacqueline de la Prudoterie qui ne voulut jamais être la maîtresse d'un Duc et Pair, Gouverneur de notre Province !

M. DE SOTENVILLE, *à George Dandin.*

Il y a eu une Mathurine de Sotenville qui refusa vingt mille écus d'un favori du Roi qui ne lui demandoit seulement que la faveur de lui parler!

GEORGE DANDIN.

Oh! bien, votre fille n'est pas si difficile que cela; et elle s'est apprivoisée depuis qu'elle est chez moi!

M. DE SOTENVILLE.

Expliquez-vous, mon gendre? Nous ne sommes point gens à la supporter dans de mauvaises actions, et nous serons les premiers, sa mere et moi, à vous en faire la justice!

Madame DE SOTENVILLE, *à George Dandin.*

Nous n'entendons point raillerie sur les matieres de l'honneur, et nous l'avons élevée dans toute la sévérité possible!

GEORGE DANDIN.

Tout ce que je vous puis dire, c'est qu'il y a ici un certain Courtisan, que vous avez vu, qui est amoureux d'elle, à ma barbe, et qui lui a fait faire des protestations d'amour, qu'elle a, très-humainement, écoutées!

Madame DE SOTENVILLE.

Jour de Dieu! je l'étranglerois, de mes propres mains, s'il falloit qu'elle forlignât de l'honnêteté de sa mere!

M. DE SOTENVILLE, *à George Dandin.*

Corbleu! je lui passerois mon épée au travers du corps, à elle et au galant, si elle avoit forfait à son honneur!

GEORGE DANDIN.

Je vous ai dit ce qui se passe, pour vous faire mes plaintes; et je vous demande raison de cette affaire-là!

M. DE SOTENVILLE.

Ne vous tourmentez point: je vous la ferai de tous deux; et je suis homme pour serrer le bouton à qui que ce puisse être!... Mais êtes-vous bien sûr aussi de ce que vous nous dites?

GEORGE DANDIN.

Très-sûr!

M. DE SOTENVILLE.

Prenez bien garde, au moins; car, entre Gentilshommes, ce sont des choses chatouilleuses, et il n'est pas question d'aller faire ici un pas de clerc!

GEORGE DANDIN.

Je ne vous ai rien dit, vous dis-je, qui ne soit véritable.

M. DE SOTENVILLE, *à Madame de Sotenville.*

M'amour, allez-vous-en parler à votre fille, tandis qu'avec mon gendre j'irai parler à l'homme.

Madame DE SOTENVILLE.

Se pourroit-il, mon fils, qu'elle s'oubliât de la sorte, après le sage exemple que vous savez, vous-même, que je lui ai donné?

M. DE SOTENVILLE.

Nous allons éclaircir l'affaire.... (*A George Dandin.*) Suivez-moi, mon gendre, et ne vous mettez pas en peine. Vous verrez de quel bois nous nous chauffons,

lorsqu'on s'attaque à ceux qui nous peuvent appartenir !

GEORGE DANDIN, *voyant paroître Clitandre.*

Le voici qui vient vers nous.

(*Madame de Sotenville entre chez George Dandin.*)

SCENE V.

CLITANDRE, M. DE SOTENVILLE, GEORGE DANDIN.

M. DE SOTENVILLE, *à Clitandre.*

MONSIEUR, suis-je connu de vous ?

CLITANDRE.

Non pas, que je sache, Monsieur.

M. DE SOTENVILLE.

Je m'appelle le Baron de Sotenville !

CLITANDRE.

Je m'en réjouis fort !

M. DE SOTENVILLE.

Mon nom est connu à la Cour ; et j'eus l'honneur, dans ma jeunesse, de me signaler, des premiers, à l'arriere-ban de Nancy !

CLITANDRE.

A la bonne heure !

M. DE SOTENVILLE.

M. mon pere, Jean-Gilles de Sotenville, eut la gloire d'assister, en personne, au grand siége de Montauban !

CLITANDRE.

J'en suis ravi !

M. DE SOTENVILLE.

Et j'ai eu un aïeul, Bertrand de Sotenville, qui fut si considéré, en son tems, que d'avoir permission de vendre tout son bien pour le voyage d'outre-mer !

CLITANDRE.

Je le veux croire.

M. DE SOTENVILLE.

Il m'a été rapporté, Monsieur, que vous aimiez et poursuiviez une jeune personne, qui est ma fille, pour laquelle je m'intéresse, et pour l'homme que vous voyez, (*Montrant George Dandin.*) qui a l'honneur d'être mon gendre !

CLITANDRE.

Qui, moi ?

M. DE SOTENVILLE.

Oui ; et je suis bien aise de vous parler, pour tirer de vous, s'il vous plaît, un éclaircissement de cette affaire.

CLITANDRE.

Voilà une étrange médisance ! Qui vous a dit cela, Monsieur ?

M. DE SOTENVILLE.

Quelqu'un qui croit le bien savoir.

CLITANDRE.

Ce quelqu'un-là en a menti ! Je suis honnête-homme. Me croyez-vous capable, Monsieur, d'une action aussi lâche que celle-là ? Moi, aimer une jeune et belle personne, qui a l'honneur d'être la fille de M. le Baron

de Sotenville! Je vous révere trop pour cela, et suis trop votre serviteur! Quiconque vous l'a dit, est un sot.

M. DE SOTENVILLE, *à George Dandin.*

Allons, mon gendre!

GEORGE DANDIN.

Quoi?

CLITANDRE, *à M. de Sotenville.*

C'est un coquin et un maraud!

M. DE SOTENVILLE, *à George Dandin.*

Répondez!

GEORGE DANDIN.

Répondez, vous-même.

CLITANDRE, *à M. de Sotenville.*

Si je savois qui ce peut être, je lui donnerois, en votre présence, de l'épée dans le ventre!

M. DE SOTENVILLE, *à George Dandin.*

Soutenez donc la chose!

GEORGE DANDIN.

Elle est toute soutenue. Cela est vrai.

CLITANDRE, *à M. de Sotenville.*

Est-ce votre gendre, Monsieur, qui?...

M. DE SOTENVILLE, *l'interrompant.*

Oui, c'est lui-même qui s'en est plaint à moi.

CLITANDRE.

Certes, il peut remercier l'avantage qu'il a de vous appartenir; et, sans cela, je lui apprendrois bien à tenir de pareils discours d'une personne comme moi!

SCENE VI.

Madame DE SOTENVILLE, ANGÉLIQUE, CLAUDINE, M. DE SOTENVILLE, CLITANDRE, GEORGE DANDIN.

Madame DE SOTENVILLE, *à M. de Sotenville.*

POUR ce qui est de cela, la jalousie est une étrange chose! J'amene ici ma fille pour éclaircir l'affaire, en présence de tout le monde.

CLITANDRE, *à Angélique.*

Est-ce donc vous, Madame, qui avez dit à votre mari que je suis amoureux de vous?

ANGÉLIQUE.

Moi? eh! comment le lui aurois-je dit? est-ce que cela est? Je voudrois bien le voir, vraiment! que vous fussiez amoureux de moi! Jouez-vous-y, je vous en prie, vous trouverez à qui parler! C'est une chose que je vous conseille de faire! Ayez recours, pour voir, à tous les détours des amans; essayez un peu, par plaisir, à m'envoyer des ambassades, et m'écrire secrétement des petits billets doux, à épier les momens que mon mari n'y sera pas, ou le tems que je sortirai, pour me parler de votre amour: vous n'avez qu'à y venir, je vous promets que vous serez reçu comme il faut!

CLITANDRE.

Eh ! là, là, Madame, tout doucement ! Il n'est pas nécessaire de me faire tant de leçons, et de vous tant scandaliser ! Qui vous dit que je songe à vous aimer ?

ANGÉLIQUE.

Que sais-je, moi, ce qu'on me vient conter ici ?

CLITANDRE.

On dira ce que l'on voudra ; mais vous savez si je vous ai parlé d'amour, lorsque je vous ai rencontrée ?

ANGÉLIQUE.

Vous n'aviez qu'à le faire, vous auriez été bien venu !

CLITANDRE.

Je vous assure qu'avec moi vous n'avez rien à craindre ; que je ne suis point homme à donner du chagrin aux Belles, et que je vous respecte trop, et vous, et Messieurs vos parens, pour avoir la pensée d'être amoureux de vous !

Madame DE SOTENVILLE, *à George Dandin.*

Hé bien, vous le voyez ?

M. DE SOTENVILLE, *à George Dandin.*

Vous voilà satisfait, mon gendre ! Que dites-vous à cela ?

GEORGE DANDIN.

Je dis que ce sont là des contes à dormir de bout ! que je sais bien ce que je sais ; et que tantôt, puisqu'il faut parler net, elle a reçu une ambassade, de sa part.

ANGÉLIQUE.

Moi ! j'ai reçu une ambassade ?

CLITANDRE, *à George Dandin.*

J'ai envoyé une ambassade?

ANGÉLIQUE, *à Claudine.*

Claudine ?

CLITANDRE, *à Claudine.*

Est-il vrai ?

CLAUDINE.

Par ma foi ! voilà une étrange fausseté !

GEORGE DANDIN.

Taisez-vous, carogne que vous êtes ! Je sais de vos nouvelles ; et c'est vous qui, tantôt, avez introduit le courier.

CLAUDINE.

Qui, moi ?

GEORGE DANDIN.

Oui, vous. Ne faites point tant la sucrée !

CLAUDINE.

Hélas ! que le monde aujourd'hui est rempli de méchanceté de m'aller soupçonner ainsi, moi, qui suis l'innocence même !

GEORGE DANDIN.

Taisez-vous, bonne piece ! Vous faites la sournoise ; mais je vous connois, il y a long-tems, et vous êtes une dessalée !

CLAUDINE, *à Angélique.*

Madame, est-ce que....

GEORGE DANDIN, *l'interrompant.*

Taisez-vous, vous dis-je ; vous pourriez bien porter

la folle enchere de tous les autres, et vous n'avez point de pere Gentilhomme !

ANGÉLIQUE, *à M. de Sotenville.*

C'est une imposture si grande, et qui me touche si fort au cœur, que je ne puis pas même avoir la force d'y répondre ! Cela est bien horrible d'être accusée par un mari lorsqu'on ne lui fait rien qui ne soit à faire. Hélas ! si je suis blâmable de quelque chose, c'est d'en user trop bien avec lui !

CLAUDINE.

Assurément !

ANGÉLIQUE.

Tout mon malheur est de le trop considérer ; et plût au Ciel que je fusse capable de souffrir, comme il dit, les galanteries de quelqu'un; je ne serois pas tant à plaindre!.... Adieu, je me retire ; je ne puis plus endurer qu'on m'outrage de cette sorte !

(*Elle rentre dans la maison.*)

SCENE VII.

M. DE SOTENVILLE, Madame DE SOTENVILLE, CLITANDRE, GEORGE DANDIN, CLAUDINE.

Madame DE SOTENVILLE, *à George Dandin.*

ALLEZ, vous ne méritez pas l'honnête femme qu'on vous a donnée !

CLAUDINE.

Par ma foi ! il mériteroit qu'elle lui fît dire vrai ; et, si j'étois en sa place, je n'y marchanderois pas !... (*A Clitandre.*) Oui, Monsieur, vous devez, pour le punir, faire l'amour à ma maîtresse. Poussez ! c'est moi qui vous le dis : ce sera bien employé ; et je m'offre à vous y servir, puisqu'il m'en a déja taxée !

(*Elle rentre chez George Dandin.*)

SCENE VIII.

M. DE SOTENVILLE, Madame DE SOTENVILLE, CLITANDRE, GEORGE DANDIN.

M. DE SOTENVILLE, *à George Dandin.*

Vous méritez, mon gendre, qu'on vous dise ces choses-là, et votre procédé met tout le monde contre vous !

Madame DE SOTENVILLE, *à George Dandin.*

Allez, songez à mieux traiter une Demoiselle bien née, et prenez garde désormais à ne plus faire de pareilles bévues !

GEORGE DANDIN, *à part.*

J'enrage de bon cœur d'avoir tort, lorsque j'ai raison !

(*Madame de Sotenville s'en va.*)

SCENE IX.

SCENE IX.

M. DE SOTENVILLE, CLITANDRE, GEORGE DANDIN.

CLITANDRE, *à M. de Sotenville.*

MONSIEUR, vous voyez comme j'ai été faussement accusé ? Vous êtes homme qui savez les maximes du point d'honneur, et je vous demande raison de l'affront qui m'a été fait !

M. DE SOTENVILLE.

Cela est juste, et c'est l'ordre des procédés!.... (*A George Dandin.*) Allons, mon gendre, faites satisfaction à Monsieur !

GEORGE DANDIN.

Comment ! satisfaction ?

M. DE SOTENVILLE.

Oui ; cela se doit dans les regles, pour l'avoir à tort accusé.

GEORGE DANDIN.

C'est une chose, moi, dont je ne demeure pas d'accord, de l'avoir à tort accusé ; et je sais bien ce que j'en pense !

M. DE SOTENVILLE.

Il n'importe. Quelque pensée qui vous puisse rester, il a nié. C'est satisfaire les personnes ; et l'on n'a nul droit de se plaindre de tout homme qui se dédit.

GEORGE DANDIN.

Si bien donc que si je le trouvois couché avec ma femme il en seroit quitte pour se dédire?

M. DE SOTENVILLE.

Point de raisonnement!... Faites-lui les excuses que je vous dis!

GEORGE DANDIN.

Moi! je lui ferai encore des excuses après....

M. DE SOTENVILLE, *l'interrompant.*

Allons, vous dis-je, il n'y a rien à balancer, et vous n'avez que faire d'avoir peur d'en trop faire, puisque c'est moi qui vous conduis.

GEORGE DANDIN.

Je ne saurois!

M. DE SOTENVILLE.

Corbleu! mon gendre, ne m'échauffez pas la bile! je me mettrois avec lui contre vous!... Allons, laissez-vous gouverner par moi.

GEORGE DANDIN, *à part.*

Ah! George Dandin!

M. DE SOTENVILLE.

Votre bonnet à la main, le premier; Monsieur est Gentilhomme, et vous ne l'êtes pas.

GEORGE DANDIN, *à part, son bonnet à la main.*

J'enrage!

M. DE SOTENVILLE.

Répétez après moi.... « Monsieur....

GEORGE DANDIN, *à Clitandre.*

» Monsieur,....

M. DE SOTENVILLE.

» Je vous demande pardon.... » (*Voyant que George Dandin fait difficulté de lui obéir.*) Ah !

GEORGE DANDIN, *à Clitandre.*

» Je vous demande pardon....

M. DE SOTENVILLE.

» Des mauvaises pensées que j'ai eues de vous... ;

GEORGE DANDIN, *à Clitandre.*

» Des mauvaises pensées que j'ai eues de vous....

M. DE SOTENVILLE.

» C'est que je n'avois pas l'honneur de vous con-
» noître....

GEORGE DANDIN, *à Clitandre.*

» C'est que je n'avois pas l'honneur de vous connoître....

M. DE SOTENVILLE.

» Et je vous prie de croire....

GEORGE DANDIN, *à Clitandre.*

» Et je vous prie de croire....

M. DE SOTENVILLE.

» Que je suis votre serviteur ? »

GEORGE DANDIN.

Voulez-vous que je sois serviteur d'un homme qui me veut faire cocu ?

M. DE SOTENVILLE, *le menaçant encore.*

Ah !

CLITANDRE.

Il suffit, Monsieur.

M. DE SOTENVILLE.

Non, je veux qu'il acheve, et que tout aille dans les

formes.... (*A George Dandin.*) « Que je suis votre serviteur ! »

GEORGE DANDIN, *à Clitandre.*

« Que je suis votre serviteur ! »

CLITANDRE.

Monsieur, je suis le vôtre, de tout mon cœur ; et je ne songe plus à ce qui s'est passé !... (*A M. de Sotenville.*) Pour vous, Monsieur, je vous donne le bon jour, et suis fâché du petit chagrin que vous avez eu !

M. DE SOTENVILLE.

Je vous baise les mains ; et, quand il vous plaira, je vous donnerai le divertissement de courre un lievre.

CLITANDRE.

C'est trop de graces que vous me faites !

(*Il s'en va.*)

SCENE X.

M. DE SOTENVILLE, GEORGE DANDIN.

M. DE SOTENVILLE.

VOILA, mon gendre, comme il faut pousser les choses.... Adieu.... Sachez que vous êtes entré dans une famille qui vous donnera de l'appui, et ne souffrira point que l'on vous fasse aucun affront !

(*Il s'en va.*)

SCENE XI.

GEORGE DANDIN, *seul.*

AH ! que je !... Vous l'avez voulu, vous l'avez voulu, George Dandin, vous l'avez voulu ! Cela vous sied fort bien, et vous voilà ajusté comme il faut ! Vous avez justement ce que vous méritez !... Allons; il s'agit seulement de désabuser le pere et la mere; et je pourrai trouver, peut-être, quelque moyen d'y réussir !

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CLAUDINE, *tenant à la main une lettre que Lubin lui a donnée ;* LUBIN.

CLAUDINE.

Oui, j'ai bien deviné qu'il falloit que cela vînt de toi ; et que tu l'eusses dit à quelqu'un qui l'ait rapporté à notre maître.

LUBIN.

Par ma foi ! je n'en ai touché qu'un petit mot, en passant, à un homme, afin qu'il ne dît point qu'il m'avoit vu sortir ; et il faut que les gens, en ce pays-ci, soient de grands babillards !

CLAUDINE.

Vraiment, ce M. le Vicomte a bien choisi son monde, que de te prendre pour son ambassadeur ; et il s'est allé servir là d'un homme bien chanceux !

LUBIN.

Va, une autre fois je serai plus fin, et je prendrai mieux garde à moi !

CLAUDINE.

Oui, oui, il sera tems !

LUBIN.

Ne parlons plus de cela.... Écoute.

CLAUDINE.

Que veux-tu que j'écoute?

LUBIN.

Tourne un peu ton visage devers moi.

CLAUDINE.

Hé bien, qu'est-ce?

LUBIN.

Claudine?

CLAUDINE.

Quoi?

LUBIN.

Eh! là, ne sais-tu pas bien ce que je veux dire?

CLAUDINE.

Non.

LUBIN.

Morgué! je t'aime.

CLAUDINE.

Tout de bon?

LUBIN.

Oui, le diable m'emporte! Tu me peux croire, puisque j'en jure!

CLAUDINE.

A la bonne heure!

LUBIN.

Je me sens tout tribouiller le cœur quand je te regarde!

CLAUDINE.

Je m'en réjouis!

LUBIN.

Comment est-ce que tu fais pour être si jolie?

CLAUDINE.

Je fais comme font les autres.

LUBIN.

Vois-tu? il ne faut point tant de beurre pour faire un quarteron. Si tu veux, tu seras ma femme, je serai ton mari; et nous serons tous deux mari et femme?

CLAUDINE.

Tu serois peut-être jaloux, comme notre maître?

LUBIN.

Point!

CLAUDINE.

Pour moi, je hais les maris soupçonneux; et j'en veux un qui ne s'épouvante de rien; un si plein de confiance, et si sûr de ma chasteté qu'il me vît, sans inquiétude, au milieu de trente hommes!

LUBIN.

Eh! bien, je serai tout comme cela.

CLAUDINE.

C'est la plus sotte chose du monde que de se défier d'une femme, et de la tourmenter. La vérité de l'affaire est qu'on n'y gagne rien de bon: cela nous fait songer à mal; et ce sont souvent les maris qui, avec leurs vacarmes, se font eux-mêmes ce qu'ils sont.

LUBIN.

Eh! bien, je te donnerai la liberté de faire tout ce qu'il te plaira.

CLAUDINE.

Voilà comme il faut faire pour n'être point trompé.

lorsqu'un mari se met à notre discrétion, nous ne prenons de liberté que ce qu'il nous en faut; et il en est comme avec ceux qui nous ouvrent leur bourse, et nous disent: « prenez. » Nous en usons honnêtement, et nous nous contentons de la raison. Mais ceux qui nous chicanent, nous nous efforçons de les tondre, et nous ne les épargnons point!

LUBIN.

Va, je serai de ceux qui ouvrent leur bourse, et tu n'as qu'à te marier avec moi.

CLAUDINE.

Eh! bien, bien, nous verrons.

LUBIN, *l'attirant à lui.*

Viens donc ici, Claudine.

CLAUDINE.

Que veux-tu?

LUBIN, *voulant la caresser.*

Viens, te dis-je.

CLAUDINE.

Ah! doucement. Je n'aime pas les patineurs.

LUBIN.

Eh! un petit brin d'amitié?

CLAUDINE.

Laisse-moi là, te dis-je; je n'entends pas railleries!

LUBIN, *voulant l'embrasser.*

Claudine?

CLAUDINE, *repoussant Lubin.*

Hai!

LUBIN.

Ah! que tu es rude à pauvres gens! Ei! que cela

est malhonnête de refuser les personnes ! N'as-tu point de honte d'être belle, et de ne vouloir pas qu'on te caresse ?.... Eh ! là.

CLAUDINE, *le menaçant.*

Je te donnerai sur le nez !

LUBIN.

Oh ! la farouche ! la sauvage ! Fi ! pouas ! la vilaine, qui est cruelle !

CLAUDINE.

Tu t'émancipes trop !

LUBIN.

Qu'est-ce que cela te coûteroit de me laisser faire ?

CLAUDINE.

Il faut que tu te donnes patience !

LUBIN.

Un petit baiser seulement, en rabattant sur notre mariage ?

CLAUDINE.

Je suis votre servante !

LUBIN.

Claudine, je t'en prie, sur l'et tant moins !

CLAUDINE.

Eh ! que nenni ! J'y ai déja été attrapée !... Adieu : va-t-en ; et dis à M. le Vicomte que j'aurai soin de rendre son billet.

LUBIN.

Adieu, Beauté rudaniere !

CLAUDINE.

Le mot est amoureux !

LUBIN.

Adieu, rocher, caillou, pierre de taille, et tout ce qu'il y a de plus dur au monde!

(*Il s'en va.*)

SCENE II.

CLAUDINE, *seule, regardant la lettre que Lubin lui a donnée.*

JE vais remettre aux mains de ma maîtresse.... Mais la voici, avec son mari!.... Éloignons-nous; et attendons qu'elle soit seule.

(*Elle s'éloigne.*)

SCENE III.

GEORGE DANDIN, ANGÉLIQUE.

GEORGE DANDIN.

NON, non, on ne m'abuse point avec tant de facilité, et je ne suis que trop certain que le rapport que l'on m'a fait est véritable! J'ai de meilleurs yeux qu'on ne pense, et votre galimathias ne m'a point tantôt ébloui!

SCENE IV.

CLITANDRE, GEORGE DANDIN, ANGÉLIQUE.

CLITANDRE, *à part, dans le fond du Théatre.*

AH ! la voilà ; mais le mari est avec elle.

GEORGE DANDIN, *sans voir Clitandre.*

Au travers de toutes vos grimaces, j'ai vu la vérité de ce que l'on m'a dit, et le peu de respect que vous avez pour le nœud qui nous joint !.... (*Clitandre et Angélique se saluent, et George Dandin croit que la révérence d'Angélique s'adresse à lui.*) Mon Dieu ! laissez là votre révérence ; ce n'est pas de ces sortes de respects dont je vous parle, et vous n'avez que faire de vous moquer.

ANGÉLIQUE.

Moi, me moquer ? En aucune façon !

GEORGE DANDIN.

Je sais votre pensée, et connois.... (*Clitandre et Angélique se saluent encore.*) Encore ! Ah ! ne raillons pas davantage ! Je n'ignore pas qu'à cause de votre noblesse, vous me tenez fort au-dessous de vous ; et le respect que je vous veux dire ne regarde point ma personne. J'entends parler de celui que vous devez à des nœuds aussi vénérables que le sont ceux du mariage.... (*Angélique fait des signes à Clitandre, et George Dandin croit que les signes d'Angélique sont d'impatience de ce qu'il lui dit.*) Il ne faut point lever les épaules, et je ne dis point de sottises !

ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE.

Qui songe à lever les épaules ?

GEORGE DANDIN.

Mon Dieu ! nous voyons clair ! Je vous dis encore une fois que le mariage est une chaîne à laquelle on doit porter toute sorte de respect ; et que c'est fort mal fait à vous d'en user comme vous faites !... (*Angélique fait encore des signes de la tête à Clitandre.*) Oui, oui, mal fait à vous, et vous n'avez que faire de hocher la tête, et de me faire la grimace !

ANGÉLIQUE.

Moi ! je ne sais ce que vous voulez dire.

GEORGE DANDIN.

Je le sais fort bien, moi ! et vos mépris me sont connus. Si je ne suis pas né noble, au moins, suis-je d'une race où il n'y a point de reproche ; et la famille des Dandins....

CLITANDRE, *bas, à Angélique, derriere elle, sans être apperçu de George Dandin.*

Un moment d'entretien !

GEORGE DANDIN, *sans voir Clitandre.*

Hé ?

ANGÉLIQUE.

Quoi ? je ne dis mot.

(*George Dandin tourne autour de sa femme, et Clitandre se retire, en faisant une grande révérence à George Dandin.*)

SCENE V.

GEORGE DANDIN, ANGÉLIQUE.

GEORGE DANDIN.

LE voilà qui vient roder autour de vous?

ANGÉLIQUE.

Eh ! bien, est-ce ma faute? Que voulez-vous que j'y fasse ?

GEORGE DANDIN.

Je veux que vous y fassiez ce que fait une femme qui ne veut plaire qu'à son mari. Quoi qu'on en puisse dire, les galans n'obsedent jamais que quand on le veut bien : il y a un certain air doucereux qui les attire, ainsi que le miel fait les mouches; et les honnêtes femmes ont des manieres qui les savent chasser d'abord !

ANGÉLIQUE.

Moi ! les chasser ? et par quelle raison? Je ne me scandalise point qu'on me trouve bien faite, et cela me fait plaisir !

GEORGE DANDIN.

Oui ?.... Mais quel personnage voulez-vous que joue un mari pendant cette galanterie ?

ANGÉLIQUE.

Le personnage d'un honnête homme, qui est bien-aise de voir sa femme considérée.

GEORGE DANDIN.

Je suis votre valet! Ce n'est pas là mon compte, et les Dandins ne sont point accoutumés à cette mode-là!

ANGÉLIQUE.

Oh! les Dandins s'y accoutumeront s'ils veulent; car, pour moi, je vous déclare que mon dessein n'est pas de renoncer au monde, et de m'enterrer toute vive dans un mari. Comment! parce qu'un homme s'avise de nous épouser, il faut d'abord que toutes choses soient finies pour nous, et que nous rompions tout commerce avec les vivans? C'est une chose merveilleuse que cette tyrannie de Messieurs les maris, et je les trouve bons de vouloir qu'on soit morte à tous les divertissemens, et qu'on ne vive que pour eux! Je me moque de cela, et ne veux point mourir si jeune!

GEORGE DANDIN.

C'est ainsi que vous satisfaites aux engagemens de la foi que vous m'avez donnée publiquement?

ANGÉLIQUE.

Moi? je ne vous l'ai point donnée de bon cœur, et vous me l'avez arrachée! M'avez-vous, avant le mariage, demandé mon consentement, et si je voulois bien de vous? Vous n'avez consulté pour cela que mon pere et ma mere: ce sont eux, proprement, qui vous ont épousé; et c'est pourquoi vous ferez bien de vous plaindre toujours à eux des torts que l'on pourra vous faire. Pour moi, qui ne vous

ai point dit de vous marier avec moi, et que vous avez prise sans consulter mes sentimens, je prétends n'être point obligée à me soumettre en esclave à vos volontés; et je veux jouir, s'il vous plaît, de quelque nombre de beaux jours que m'offre la jeunesse, prendre les douces libertés que l'âge me permet, voir un peu le beau monde, et goûter le plaisir de m'ouïr dire des douceurs. Préparez-vous-y pour votre punition; et rendez graces au Ciel de ce que je ne suis pas capable de quelque chose de pis!

GEORGE DANDIN.

Oui! c'est ainsi que vous le prenez? Je suis votre mari, et je vous dis que je n'entends pas cela!

ANGÉLIQUE.

Moi, je suis votre femme, et je vous dis que je l'entends!

GEORGE DANDIN, *à part.*

Il me prend des tentations d'accommoder tout son visage à la compote, et le mettre en état de ne plaire de sa vie aux diseurs de fleurettes!.... Ah!... Allons, George Dandin, je ne pourrois me retenir; et il vaut mieux quitter la place.

(*Il s'en va.*)

SCENE VI.

CLAUDINE, ANGÉLIQUE.

CLAUDINE, *donnant à Angélique la lettre de Clitandre.*

J'AVOIS, Madame, impatience qu'il s'en aliât, pour vous rendre ce mot, de la part que vous savez.

ANGÉLIQUE, *prenant la lettre et la lisant bas, avec un air de satisfaction.*

Voyons.

CLAUDINE, *à part.*

A ce que je puis remarquer, ce qu'on lui écrit ne lui déplaît pas trop!

ANGÉLIQUE.

Ah! Claudine, que ce billet s'explique d'une façon galante! que, dans tous leurs discours, et dans toutes leurs actions, les gens de Cour ont un air agréable! et qu'est ce que c'est, auprès d'eux, que nos gens de Province?

CLAUDINE.

Je crois qu'après les avoir vus les Dandins ne vous plaisent gueres?

ANGÉLIQUE.

Demeure ici, je m'en vais faire la réponse.

(*Elle rentre chez elle.*)

SCENE VII.

CLAUDINE, *seule.*

JE n'ai pas besoin, que je pense, de lui recommander de la faire agréable.... Mais voici....

SCENE VIII.

CLITANDRE, LUBIN, CLAUDINE.

CLAUDINE, *à Clitandre, en lui montrant Lubin.*

VRAIMENT, Monsieur, vous avez pris là un habile messager!

CLITANDRE.

Je n'ai pas osé envoyer de mes gens; mais, ma pauvre Claudine, il faut que je te récompense des bons offices que je sais que tu m'as rendus.

(*Il fouille dans sa poche.*)

CLAUDINE.

Eh! Monsieur, il n'est pas nécessaire... Non, Monsieur, vous n'avez que faire de vous donner cette peine-là; et je vous rends service parce que vous le méritez, et que je me sens au cœur de l'inclination pour vous.

CLITANDRE, *donnant de l'argent à Claudine, qui le reçoit.*

Je te suis obligé !

LUBIN, *à Claudine.*

Puisque nous serons mariés, donne-moi cela, que je le mette avec le mien ?

CLAUDINE.

Je te le garde, aussi-bien que le baiser.

CLITANDRE.

Dis-moi, as-tu rendu mon billet à ta belle maîtresse ?

CLAUDINE.

Oui ; elle est allée y répondre.

CLITANDRE.

Mais, Claudine, n'y a-t-il pas moyen que je la puisse entretenir ?

CLAUDINE.

Oui : venez avec moi ; je vous ferai parler à elle.

CLITANDRE.

Mais le trouvera-t-elle bon, et n'y a-t-il rien à risquer ?

CLAUDINE.

Non, non. Son mari n'est pas au logis ; et puis, ce n'est pas lui qu'elle a le plus à ménager : c'est son pere et sa mere ; et, pourvu qu'ils soient prévenus, tout le reste n'est pas à craindre !

CLITANDRE.

Je m'abandonne à ta conduite.

(*Il entre dans la maison de George Dandin, avec Claudine.*)

SCENE IX.

LUBIN, *seul.*

TÉRIGUIENNE ! que j'aurai là une habile femme ! Elle a de l'esprit comme quatre !

SCENE X.

GEORGE DANDIN, LUBIN.

GEORGE DANDIN, *à part.*

VOICI mon homme de tantôt. Plût au Ciel qu'il pût se résoudre à vouloir rendre témoignage au pere et à la mere de ce qu'ils ne veulent point croire !

LUBIN.

Ah ! vous voilà, M. le babillard, à qui j'avois tant recommandé de ne point parler, et qui me l'aviez tant promis ? Vous êtes donc un causeur, et vous allez redire ce que l'on vous dit en secret ?

GEORGE DANDIN.

Moi ?

LUBIN.

Oui ; vous avez été tout rapporter au mari, et vous êtes cause qu'il a fait du vacarme ! Je suis bien-aise de savoir que vous avez de la langue, et cela m'apprendra à ne vous plus rien dire !

GEORGE DANDIN.

Écoute, mon ami....

LUBIN, *l'interrompant.*

Si vous n'aviez point babillé, je vous aurois conté ce qui se passe à cette heure; mais, pour votre punition, vous ne saurez rien du tout!

GEORGE DANDIN.

Comment! qu'est-ce qui se passe?

LUBIN.

Rien, rien! Voilà ce que c'est que d'avoir causé; vous n'en tâterez plus, et je vous laisse sur la bonne bouche!

(*Il veut s'éloigner.*)

GEORGE DANDIN, *le retenant.*

Arrête un peu!

LUBIN.

Point!

GEORGE DANDIN.

Je ne te veux dire qu'un mot!

LUBIN.

Nennin, nennin! Vous avez envie de me tirer les vers du nez?

GEORGE DANDIN.

Non, ce n'est pas cela!

LUBIN.

Eh! quelque sot! Je vous vois venir!

GEORGE DANDIN.

C'est autre chose.... Écoute.

LUBIN.

Point d'affaire! Vous voudriez que je vous disse

que M. le Vicomte vient de donner de l'argent à Claudine, et qu'elle l'a mené chez sa maîtresse; mais je ne suis pas si bête!

(*Il veut encore s'éloigner.*)

GEORGE DANDIN, *l'arrêtant.*

De grace!....

LUBIN.

Non!

GEORGE DANDIN

Je te donnerai....

LUBIN.

Tarare!

(*Il s'en va.*)

SCENE XI.

GEORGE DANDIN, *seul.*

JE n'ai pu me servir, avec cet innocent, de la pensée que j'avois. Mais le nouvel avis qui lui est échappé seroit la même chose; et si le galant est chez moi, ce seroit pour avoir raison aux yeux du pere et de la mere, et les convaincre pleinement de l'effronterie de leur fille. Le mal de tout ceci, c'est que je ne sais comment faire pour profiter de cet avis. Si je rentre chez moi, je ferai évader le drôle; et, quelque chose que je puisse voir, moi-même, de mon déshonneur, je n'en serai point cru à mon serment, et l'on me dira que je rêve. Si, d'autre part, je vais

querir beau-pere et belle-mere, sans être sûr de trouver chez moi le galant, ce sera la même chose ; et je retomberai dans l'inconvénient de tantôt. Pourrois-je point m'éclaircir doucement s'il y est encore ?... (*Après avoir été regarder par le trou de la serrure.*) Ah ! Ciel ! il n'en faut plus douter, et je viens de l'appercevoir par le trou de la porte. Le sort me donne ici de quoi confondre ma partie ; et, pour achever l'aventure, il fait venir, à point nommé, les juges dont j'avois besoin !

SCENE XII.

M. DE SOTENVILLE, Madame DE SOTENVILLE, GEORGE DANDIN.

GEORGE DANDIN, *à M. de Sotenville.*

ENFIN, vous ne m'avez pas voulu croire tantôt, et votre fille l'a emporté sur moi ; mais j'ai en main de quoi vous faire voir comme elle m'accommode ! et, Dieu merci, mon déshonneur est si clair maintenant que vous n'en pourrez plus douter !

M. DE SOTENVILLE.

Comment, mon gendre, vous en êtes encore là-dessus ?

GEORGE DANDIN.

Oui, j'y suis ; et jamais je n'eus tant de sujet d'y être !

Madame DE SOTENVILLE.

Vous nous venez encore étourdir la tête?

GEORGE DANDIN.

Oui, Madame; et l'on fait bien pis à la mienne!

M. DE SOTENVILLE.

Ne vous lassez-vous point de vous rendre importun?

GEORGE DANDIN.

Non; mais je me lasse fort d'être pris pour dupe!

Madame DE SOTENVILLE.

Ne voulez-vous point vous défaire de vos pensées extravagantes?

GEORGE DANDIN.

Non, Madame; mais je voudrois bien me défaire d'une femme qui me déshonore!

Madame DE SOTENVILLE.

Jour de Dieu! notre gendre, apprenez à parler!

M. DE SOTENVILLE, *à George Dandin.*

Corbleu! cherchez des termes moins offensans que ceux-là!

GEORGE DANDIN.

Marchand qui perd ne peut rire!

Madame DE SOTENVILLE.

Souvenez-vous que vous avez épousé une Demoiselle!

GEORGE DANDIN.

Je m'en souviens assez, et ne m'en souviendrai que trop!

M. DE SOTENVILLE,

M. DE SOTENVILLE.

Si vous vous en souvenez, songez donc à parler d'elle avec plus de respect!

GEORGE DANDIN.

Mais que ne songe-t-elle plutôt à me traiter plus honnêtement? Quoi! parce qu'elle est Demoiselle, il faut qu'elle ait la liberté de me faire ce qui lui plaît, sans que j'ose souffler?

M. DE SOTENVILLE.

Qu'avez-vous donc, et que pouvez-vous dire? N'avez-vous pas vu ce matin qu'elle s'est défendue de connoître celui dont vous m'étiez venu parler?

GEORGE DANDIN.

Oui; mais, vous, que pourrez-vous dire, si je vous fais voir maintenant que le galant est avec elle?

Madame DE SOTENVILLE.

Avec elle?

GEORGE DANDIN.

Oui, avec elle; et dans ma maison!

M. DE SOTENVILLE.

Dans votre maison?

GEORGE DANDIN.

Oui, dans ma propre maison!

Madame DE SOTENVILLE.

Si cela est, nous serons pour vous contr'elle!

M. DE SOTENVILLE, *à George Dandin.*

Oui; l'honneur de notre famille nous est plus cher que toute chose; et si vous dites vrai nous la re-

noncerons pour notre sang, et l'abandonnerons à votre colere!

GEORGE DANDIN.

Vous n'avez qu'à me suivre!

Madame DE SOTENVILLE.

Gardez de vous tromper!

M. DE SOTENVILLE, *à George Dandin.*

N'allez pas faire comme tantôt!

GEORGE DANDIN.

Mon Dieu! vous allez voir!... (*Montrant Clitandre, qui sort avec Angélique.*) Tenez; ai-je menti?

(*M. de Sotenville, Madame de Sotenville et George Dandin se retirent dans le fond du Théatre, d'où ils peuvent voir Angélique et Clitandre, mais sans entendre ce qu'ils disent.*)

SCENE XIII.

CLITANDRE, ANGÉLIQUE, CLAUDINE, M. DE SOTENVILLE, Madame DE SOTENVILLE, GEORGE DANDIN, *dans le fond du Théatre.*

ANGÉLIQUE, *à Clitandre.*

ADIEU: j'ai peur qu'on vous surprenne ici; et j'ai quelques mesures à garder.

CLITANDRE.

Promettez-moi donc, Madame, que je pourrai vous parler cette nuit?

ANGÉLIQUE.

J'y ferai mes efforts.

GEORGE DANDIN, *à M. et à Madame de Sotenville.*

Approchons doucement, par derriere, et tâchons de n'être point vus.

CLAUDINE, *à Angélique, après avoir apperçu M. et Madame de Sotenville, avec George Dandin.*

Ah! Madame, tout est perdu! voilà votre pere et votre mere, accompagnés de votre mari!

CLITANDRE, *à part.*

Ah! Ciel!

ANGÉLIQUE, *bas, à Clitandre et à Claudine.*

Ne faites pas semblant de rien, et me laissez faire tous deux.... (*Haut, à Clitandre, en s'approchant du côté où est George Dandin, pour être entendue de lui et de M. et de Madame de Sotenville.*) Quoi! vous osez en user de la sorte, après l'affaire de tantôt; et c'est ainsi que vous dissimulez vos sentimens? On me vient rapporter que vous avez de l'amour pour moi, et que vous faites des desseins de me solliciter; j'en témoigne mon dépit, et m'explique à vous clairement, en présence de tout le monde: vous niez hautement la chose, et me donnez parole de n'avoir aucune pensée de m'offenser; et cependant, le même jour, vous prenez la hardiesse de venir chez moi, me rendre visite, de me dire que vous m'aimez, et de me faire cent sots contes, pour me persuader de répondre à vos extravagances, comme si j'étois femme à violer la foi que j'ai donnée à un mari, et m'éloigner jamais de la vertu que mes parens m'ont enseignée? Si mon pere savoit cela, il vous apprendroit

ANGÉLIQUE, *à M. de Sotenville, en faisant l'étonnée.*

Ah ! mon pere, vous êtes là ?

M. DE SOTENVILLE.

Oui, ma fille ; et je vois qu'en sagesse et en courage tu te montres un digne rejeton de la maison de Sotenville !.... Viens çà, approche-toi que je t'embrasse !

(*Il l'embrasse.*)

Madame DE SOTENVILLE, *à Angélique, en l'embrassant aussi.*

Embrasse-moi aussi, ma fille !.... Las ! je pleure de joie, et reconnois mon sang aux choses que tu viens de faire !

M. DE SOTENVILLE, *à George Dandin.*

Mon gendre, que vous devez être ravi, et que cette aventure est pour vous pleine de douceurs ! Vous aviez un juste sujet de vous alarmer ; mais vos soupçons se trouvent dissipés le plus avantageusement du monde !

Madame DE SOTENVILLE, *à George Dandin.*

Sans doute, notre gendre, vous devez maintenant être le plus content des hommes !

CLAUDINE, *à George Dandin.*

Assurément ! Voilà une femme, celle-là ! Vous êtes trop heureux de l'avoir, et vous devriez baiser les pas par où elle passe !

GEORGE DANDIN, *à part.*

Eh ! traîtresse !

M. DE SOTENVILLE.

Qu'est-ce, mon gendre? que ne remerciez-vous un peu votre femme de l'amitié que vous voyez qu'elle montre pour vous?

ANGÉLIQUE.

Non, non, mon pere, il n'est pas nécessaire. Il ne m'a aucune obligation de ce qu'il vient de voir; et tout ce que j'en fais n'est que pour l'amour de moi-même.

(*Elle veut s'en aller chez elle.*)

M. DE SOTENVILLE.

Où allez-vous, ma fille?

ANGÉLIQUE.

Je me retire, mon pere, pour ne me point voir obligée à recevoir ses complimens.

CLAUDINE, *à George Dandin.*

Elle a raison d'être en colere. C'est une femme qui mérite d'être adorée, et vous ne la traitez pas comme vous devriez!

GEORGE DANDIN, *à part.*

Scélérate!

(*Angélique et Claudine rentrent.*)

SCENE XV.

M. DE SOTENVILLE, Madame DE SOTENVILLE, GEORGE DANDIN.

M. DE SOTENVILLE, *à George Dandin, qui regarde rentrer Angélique.*

C'EST un petit ressentiment de l'affaire de tantôt, et cela se passera, avec un peu de caresses que vous lui ferez.... Adieu, mon gendre. Vous voilà en état de ne vous plus inquiéter. Allez-vous-en faire la paix ensemble; et tâchez de l'appaiser, par des excuses, de votre emportement.

Madame DE SOTENVILLE, *à George Dandin.*

Vous devez considérer que c'est une jeune fille élevée à la vertu, et qui n'est point accoutumée à se voir soupçonner d'aucune vilaine action!... Adieu; je suis ravie de voir vos désordres finis, et des transports de joie que vous doit donner sa conduite!

(*M. et Madame de Sotenville s'en vont.*)

SCENE XVI.

GEORGE DANDIN, *seul.*

JE ne dis mot ; car je ne gagnerois rien à parler ! . . . ; Jamais il ne s'est rien vu d'égal à ma disgrace ! Oui, j'admire mon malheur, et la subtile adresse de ma carogne de femme pour se donner toujours raison et me faire avoir tort ! . . . Est-il possible que toujours j'aurai du dessous avec elle, que les apparences toujours tourneront contre moi, et que je ne parviendrai point à convaincre mon effrontée ?... O Ciel ! seconde mes desseins, et m'accorde la grace de faire voir aux gens que l'on me déshonore !

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CLITANDRE, LUBIN.

CLITANDRE, *à part, en tâtonnant.*

LA nuit est avancée; j'ai peur qu'il ne soit trop tard!... Je ne vois point à me conduire... (*Appelant.*) Lubin?

LUBIN.

Monsieur.

CLITANDRE.

Est-ce par-ici ?

LUBIN.

Je pense que oui.... Morgué! voilà une sotte nuit! d'être si noire que cela!

CLITANDRE.

Elle a tort, assurément! mais si d'un côté elle nous empêche de voir, elle empêche de l'autre que nous ne soyions vus!

LUBIN.

Vous avez raison; elle n'a pas tant de tort! Je voudrois bien savoir, Monsieur, vous qui êtes savant, pourquoi il ne fait point jour la nuit ?

CLITANDRE.

C'est une grande question, et qui est difficile!... Tu es curieux, Lubin?

LUBIN.

Oui; si j'avois étudié, j'aurois été songer à des choses où on n'a jamais songé!

CLITANDRE.

Je le crois! Tu as la mine d'avoir l'esprit subtil et pénétrant!

LUBIN.

Cela est vrai. Tenez, j'explique du latin, quoique jamais je ne l'aie appris; et, voyant l'autre jour écrit sur une grande porte, *Collegium*, je devinai que cela vouloit dire Collége.

CLITANDRE.

Cela est admirable! Tu sais donc lire, Lubin?

LUBIN,

Oui, je sais lire la lettre moulée; mais je n'ai jamais su apprendre à lire l'écriture.

CLITANDRE, *reconnoissant la maison de George Dandin.*

Nous voici contre la maison.... (*Après avoir frappé dans ses mains.*) C'est le signal que m'a donné Claudine.

LUBIN.

Par ma foi! c'est une fille qui vaut de l'argent; et je l'aime de tout mon cœur!

CLITANDRE.

Aussi t'ai-je amené avec moi pour l'entretenir.

LUBIN.

Monsieur, je vous suis....

CLITANDRE, *l'interrompant.*

Chut! J'entends quelque bruit.

SCENE II.

ANGÉLIQUE, CLAUDINE, CLITANDRE, LUBIN.

ANGÉLIQUE, *à Claudine.*

CLAUDINE?

CLAUDINE.

Hé bien?

ANGÉLIQUE.

Laisse la porte entr'ouverte.

CLAUDINE, *après s'être assurée si la porte de la maison n'est pas fermée.*

Voilà qui est fait.

(*Scene de nuit. Les Acteurs se cherchent les uns et les autres, dans l'obscurité.*)

CLITANDRE, *à Lubin.*

Ce sont elles.... (*Appelant.*) St!

ANGÉLIQUE, *appelant.*

St!

LUBIN, *de même.*

St!

CLITANDRE, *de même.*

St!

CLITANDRE, *à Claudine, qu'il prend pour Angélique.*

Madame!....

ANGÉLIQUE, *à Lubin, qu'elle prend pour Clitandre.*

Quoi!...

LUBIN, *à Angélique, qu'il prend pour Claudine.*

Claudine!...

CLAUDINE, *à Clitandre, qu'elle prend pour Lubin.*

Qu'est-ce?

CLITANDRE, *à Claudine, qu'il prend pour Angélique.*

Ah! Madame, que j'ai de joie!

LUBIN, *à Angélique, qu'il prend pour Claudine.*

Claudine, ma pauvre Claudine!

CLAUDINE, *à Clitandre, qu'elle reconnoît.*

Doucement, Monsieur!

ANGÉLIQUE, *à Lubin, qu'elle reconnoît aussi.*

Tout beau, Lubin!

CLITANDRE, *à Claudine.*

Est-ce toi, Claudine?

CLAUDINE.

Oui.

LUBIN, *à Angélique.*

Est-ce vous, Madame?

ANGÉLIQUE.

Oui.

CLAUDINE, *à Clitandre.*

Vous avez pris l'une pour l'autre.

LUBIN, *à Angélique.*

Ma foi! la nuit on n'y voit goutte.

ANGÉLIQUE, *à Clitandre.*

Est-ce pas vous, Clitandre?

CLITANDRE.

Oui, Madame.

ANGÉLIQUE.

Mon mari ronfle comme il faut, et j'ai pris ce tems pour vous entretenir ici.

CLITANDRE.

Cherchons quelque lieu pour nous asseoir.

CLAUDINE.

C'est fort bien avisé!

(*Angélique, Clitandre et Claudine vont s'asseoir dans le fond du Théatre.*)

LUBIN, *cherchant Claudine.*

Claudine, où est-ce que tu es?

SCENE III.

GEORGE DANDIN, *à moitié déshabillé;* LUBIN, ANGÉLIQUE, CLITANDRE, CLAUDINE, *assis au fond du Théatre.*

GEORGE DANDIN, *à part, et sans pouvoir être entendu d'Angélique, de Clitandre, ni de Claudine.*

J'AI entendu descendre ma femme, et je me suis vîte habillé pour descendre après elle.... Où peut-elle être allée? Seroit-elle sortie?

LUBIN, *cherchant Claudine.*

Où es-tu donc, Claudine?... (*Prenant George Dan-*

din pour Claudine.) Ah ! te voilà ? ... Par ma foi ! ton maître est plaisamment attrapé, et je trouve ceci aussi drôle que les coups de bâton de tantôt, dont on m'a fait récit. Ta maîtresse dit qu'il ronfle à cette heure, comme tous les diantres ! et il ne sait pas que M. le Vicomte et elle sont ensemble pendant qu'il dort. Je voudrois bien savoir quel songe il fait maintenant. Cela est tout-à-fait risible !... De quoi s'avise-t-il aussi d'être jaloux de sa femme, et de vouloir qu'elle soit à lui tout seul ? C'est un impertinent, et M. le Vicomte lui fait trop d'honneur ! ... Tu ne dis mot, Claudine ? Allons, suivons-les ; et me donne ta petite menotte, que je la baise ? ... (*Il prend la main de George Dandin, et la baise.*) Ah ! que cela est doux ; il me semble que je mange des confitures ! ... (*George Dandin le repoussant rudement.*) Tudieu ! comme vous y allez !... Voilà une petite menotte qui est un peu rude !

GEORGE DANDIN.

Qui va là ?

LUBIN, *s'esquivant, en s'appercevant qu'il n'est pas avec Claudine, mais sans avoir reconnu George Dandin.*

Personne.

GEORGE DANDIN, *à part.*

Il fuit ; et me laisse informé de la nouvelle perfidie de ma coquine !... Allons, il faut que, sans tarder, j'envoie appeler son pere et sa mere, et que cette aventure me serve à me faire séparer d'elle.... (*Appelant.*) Holà ! Colin, Colin !

SCENE IV.

COLIN, GEORGE DANDIN, ANGÉLIQUE, CLITANDRE, CLAUDINE, LUBIN, *assis au fond du Théatre.*

COLIN, *à la fenêtre de la maison.*

MONSIEUR?

GEORGE DANDIN.

Allons, vîte ici-bas!

COLIN, *sautant par la fenêtre.*

M'y voilà on ne peut pas plus vîte!

GEORGE DANDIN.

Tu es là?

COLIN.

Oui, Monsieur.

(*Pendant que George Dandin va chercher Colin du côté où il a entendu sa voix, Colin passe de l'autre; et s'endort.*)

GEORGE DANDIN, *se tournant du côté où il croit qu'est Colin.*

Doucement.... Parle bas.... Ecoute.... Va-t-en chez mon beau-pere et ma belle-mere, et dis que je les prie très-instamment de venir, tout-à-l'heure, ici. Entends-tu?... Hé! Colin, Colin?

COLIN, *de l'autre côté, se réveillant.*

Monsieur?

GEORGE DANDIN.

Où diable es-tu ?

COLIN.

Ici.

GEORGE DANDIN.

Peste soit du marouſle, qui s'éloigne de moi ! . . . (*Pendant que George Dandin retourne du côté où il croit que Colin est resté, Colin, à moitié endormi, passe de l'autre, et se rendort.*) Je te dis que tu ailles de ce pas trouver mon beau-pere et ma belle-mere, et leur dire que je les conjure de se rendre ici, tout-à-l'heure. M'entends-tu bien ? Réponds .... Colin, Colin !

COLIN, *de l'autre côté, se réveillant.*

Monsieur?

GEORGE DANDIN, *à part.*

Voilà un pendard qui me fera enrager !. . . (*A Colin.*) Viens-t-en à moi. . . . (*Ils se rencontrent et tombent tous deux. A part.*) Ah ! le traître ! Il m'a estropié. . . . (*A Colin.*) Où est-ce que tu es? Approche, que je te donne mille coups !. . . (*En se relevant. A part.*) Je pense qu'il me fuit !

COLIN.

Assurément !

GEORGE DANDIN.

Veux-tu venir ?

COLIN.

Nenni, ma foi !

GEORGE DANDIN.

Viens, te dis-je !

COLIN.

Point ! vous me voulez battre ?

GEORGE DANDIN.

Hé bien, non; je ne te ferai rien.

COLIN.

Assurément ?

GEORGE DANDIN.

Oui ; approche.... (*Le prenant par le bras.*) Bon ; Tu es bien heureux de ce que j'ai besoin de toi ! Va-t-en vîte, de ma part, prier mon beau-pere et ma belle-mere de se rendre ici, le plutôt qu'ils pourront, et leur dis que c'est pour une affaire de la derniere conséquence; et s'ils faisoient quelque difficulté, à cause de l'heure, ne manque pas de les presser, et de leur bien faire entendre qu'il est très-important qu'ils viennent, en quelque état qu'ils soient. Tu m'entends bien maintenant ?

COLIN.

Oui, Monsieur.

GEORGE DANDIN.

Va vîte, et reviens de même.

SCENE V.

GEORGE DANDIN ; ANGÉLIQUE, CLITANDRE ; CLAUDINE, LUBIN, *dans le fond du Théâtre.*

GEORGE DANDIN, *à part, et se croyant seul.*

ET moi, je vais rentrer dans ma maison, attendant que.... (*Entendant du bruit.*) Mais j'entends quelqu'un. Ne seroit-ce point ma femme? Il faut que j'écoute, et me serve de l'obscurité qu'il fait.

(*Il se range près de la porte de sa maison.*)

ANGÉLIQUE, *à Clitandre, en se rapprochant.*

Adieu : il est tems de se retirer.

CLITANDRE.

Quoi ! si-tôt ?

ANGÉLIQUE.

Nous nous sommes assez entretenus.

CLITANDRE.

Ah! Madame, puis-je assez vous entretenir, et trouver en si peu de tems toutes les paroles dont j'ai besoin ? Il me faudroit des journées entieres pour me bien expliquer à vous de tout ce que je sens ; et je ne vous ai pas dit encore la moindre partie de ce que j'ai à vous dire!

ANGÉLIQUE.

Nous en écouterons une autre fois davantage.

CLITANDRE.

Hélas! de quel coup me percez-vous l'ame, lorsque

vous me parlez de vous retirer, et avec combien de chagrin m'allez vous laisser maintenant!

ANGÉLIQUE.

Nous trouverons moyen de nous revoir.

CLITANDRE.

Oui; mais je songe qu'en me quittant vous allez trouver un mari. Cette pensée m'assassine, et les priviléges qu'ont les maris sont des choses cruelles pour un amant qui aime bien!

ANGÉLIQUE.

Serez-vous assez foible pour avoir cette inquiétude? et pensez vous qu'on soit capable d'aimer de certains maris qu'il y a? On les prend parce qu'on ne s'en peut défendre, et que l'on dépend de parens qui n'ont des yeux que pour le bien; mais on sait leur rendre justice, et l'on se moque fort de les considérer au-delà de ce qu'ils méritent!

GEORGE DANDIN, *à part.*

Voilà nos carognes de femmes!

CLITANDRE, *à Angélique.*

Ah! qu'il faut avouer que celui qu'on vous a donné étoit peu digne de l'honneur qu'il a reçu, et que c'est une étrange chose que l'assemblage qu'on a fait d'une personne comme vous avec un homme comme lui!

GEORGE DANDIN, *à part.*

Pauvres maris, voilà comme on vous traite!

CLITANDRE, *à Angélique.*

Vous méritez, sans doute, une toute autre destinée, et le Ciel ne vous a point faite pour être la femme d'un paysan!

GEORGE DANDIN, *à part.*

Plût au Ciel fût-elle la tienne ! tu changerois bien de langage !... Rentrons ; c'en est assez.

(*Il rentre chez lui, et ferme sa porte en dedans.*)

SCENE VI.

ANGÉLIQUE, CLITANDRE, CLAUDINE, LUBIN.

CLAUDINE, *à Angélique.*

MADAME, si vous avez du mal à dire de votre mari, dépêchez vîte, car il est tard !

CLITANDRE.

Ah ! Claudine, que tu es cruelle !

ANGÉLIQUE.

Elle a raison : séparons-nous.

CLITANDRE.

Il faut donc s'y résoudre, puisque vous le voulez !... Mais, au moins, je vous conjure de me plaindre, un peu, des méchans momens que je vais passer !

ANGÉLIQUE.

Adieu.

LUBIN, *à Claudine.*

Où es-tu, Claudine, que je te donne le bon soir ?

CLAUDINE.

Va, va, je le reçois de loin ; et je t'en renvoie autant.

(*Clitandre et Lubin s'en vont.*)

SCENE VII.

ANGÉLIQUE, CLAUDINE.

ANGÉLIQUE.

RENTRONS, sans faire de bruit.

CLAUDINE, *après avoir été à la porte de la maison.*

La porte s'est fermée!

ANGÉLIQUE.

J'ai le passe-par-tout.

CLAUDINE.

Ouvrez donc doucement.

ANGÉLIQUE, *voulant ouvrir la porte avec son passe-par-tout.*

On a fermé en dedans, et je ne sais comment nous ferons!

CLAUDINE, *montrant une petite fenêtre au-dessus de la porte.*

Appelez le garçon qui couche là.

ANGÉLIQUE, *appelant.*

Colin! Colin! Colin!

SCENE VIII.

GEORGE DANDIN, ANGÉLIQUE, CLAUDINE.

GEORGE DANDIN, *à Angélique, en paroissant à la fenêtre.*

COLIN, Colin !... Ah ! je vous y prends donc, Madame ma femme ; et vous faites des *escampativos*, pendant que je dors !... Je suis bien aise de cela, et de vous voir dehors à l'heure qu'il est !

ANGÉLIQUE.

Eh ! bien, quel grand mal est-ce qu'il y a à prendre le frais de la nuit ?

GEORGE DANDIN.

Oui, oui ; l'heure est bonne à prendre le frais ! C'est bien plutôt le chaud, Madame la coquine ! et nous savons toute l'intrigue du rendez-vous et du Damoiseau ! Nous avons entendu votre galant entretien, et les beaux vers à ma louange que vous avez dits, l'un et l'autre ! Mais ma consolation, c'est que je vais être vengé ; et que votre pere et votre mere seront convaincus maintenant de la justice de mes plaintes, et du déréglement de votre conduite. Je les ai envoyé querir, et ils vont être ici, dans un moment !

ANGÉLIQUE, *à part.*

Ah ! Ciel !

CLAUDINE.

Madame....

GEORGE DANDIN, *à Angélique.*

Voilà un coup, sans doute, où vous ne vous attendiez pas ? C'est maintenant que je triomphe, et j'ai de quoi mettre à bas votre orgueil, et détruire vos artifices ! Jusques ici vous avez joué mes accusations, ébloui vos parens et plâtré vos malversations. J'ai eu beau voir et beau dire, votre adresse toujours l'a emporté sur mon bon droit, et toujours vous avez trouvé moyen d'avoir raison ; mais, à cette fois, Dieu merci, les choses vont être éclaircies, et votre effronterie sera pleinement confondue !

ANGÉLIQUE.

Eh ! je vous prie, faites-moi ouvrir la porte !

GEORGE DANDIN.

Non, non, il faut attendre la venue de ceux que j'ai mandés, et je veux qu'ils vous trouvent dehors à la belle heure qu'il est ! En attendant qu'ils viennent, songez, si vous voulez, à chercher, dans votre tête, quelque nouveau détour pour vous tirer de cette affaire ; à inventer quelque moyen de rhabiller votre escapade, à trouver quelque belle ruse pour éluder ici les gens et paroître innocente ; quelque prétexte spécieux de pélerinage nocturne, ou d'amie en travail d'enfant, que vous venez de secourir.

ANGÉLIQUE.

Non ; mon intention n'est pas de vous rien déguiser. Je ne prétends point me défendre, ni vous nier les choses, puisque vous les savez.

GEORGE DANDIN.

C'est que vous voyez bien que tous les moyens vous

en sont fermés, et que, dans cette affaire, vous ne sauriez inventer d'excuse, qu'il ne me soit facile de convaincre de fausseté !

ANGÉLIQUE.

Oui, je confesse que j'ai tort, et que vous avez sujet de vous plaindre; mais je vous demande, par grace, de ne m'exposer point maintenant à la mauvaise humeur de mes parens, et de me faire promptement ouvrir !

GEORGE DANDIN.

Je vous baise les mains !

ANGÉLIQUE.

Eh ! mon pauvre petit mari, je vous en conjure!

GEORGE DANDIN.

« Eh ! mon pauvre petit mari ! ... » Je suis votre petit mari maintenant, parce que vous vous sentez prise?... Je suis bien aise de cela ; et vous ne vous étiez jamais avisée de me dire ces douceurs.

ANGÉLIQUE.

Tenez, je vous promets de ne vous plus donner aucun sujet de déplaisir, et de me. . . .

GEORGE DANDIN, *l'interrompant.*

Tout cela n'est rien ! Je ne veux point perdre cette aventure ; et il m'importe qu'on soit une fois éclairci, à fond, de vos déportemens !

ANGÉLIQUE.

De grace, laissez-moi vous dire ! Je vous demande un moment d'audience.

GEORGE DANDIN.

Hé bien, quoi ?

ANGÉLIQUE

ANGÉLIQUE.

Il est vrai que j'ai failli : je vous l'avoue, encore une fois ; que votre ressentiment est juste, que j'ai pris le tems de sortir pendant que vous dormiez, et que cette sortie est un rendez-vous, que j'avois donné à la personne que vous dites. Mais, enfin, ce sont des actions que vous devez pardonner à mon âge, des emportemens de jeune personne qui n'a encore rien vu, et ne fait que d'entrer au monde ; des libertés où l'on s'abandonne, sans y penser de mal, et qui, sans doute, dans le fond, n'ont rien de. . . .

GEORGE DANDIN, *l'interrompant.*

Oui, vous le dites, et ce sont de ces choses qui ont besoin qu'on les croie pieusement !

ANGÉLIQUE.

Je ne veux point m'excuser par-là d'être coupable envers vous, et je vous prie seulement d'oublier une offense dont je vous demande pardon, de tout mon cœur, et de m'épargner, en cette rencontre, le déplaisir que me pourroient causer les reproches fâcheux de mon pere et de ma mere. Si vous m'accordez généreusement la grace que je vous demande, ce procédé obligeant, cette bonté que vous me ferez voir me gagnera entiérement : elle touchera, tout-à-fait, mon cœur, et y fera naître pour vous ce que tout le pouvoir de mes parens et les liens du mariage n'avoient pu y jetter ; en un mot, elle sera cause que je renoncerai à toutes les galanteries, et n'aurai de l'attachement que pour vous. Oui, je vous donne ma parole que vous m'allez voir désormais la meilleure femme du monde ; et que je vous

témoignerai tant d'amitié, tant d'amitié que vous en serez satisfait !

GEORGE DANDIN.

Ah ! crocodile, qui flattes les gens pour les étrangler !

ANGÉLIQUE.

Accordez-moi cette faveur !

GEORGE DANDIN.

Point d'affaire ! je suis inexorable !

ANGÉLIQUE.

Montrez-vous généreux !

GEORGE DANDIN.

Non !

ANGELIQUE.

De grace ?

GEORGE DANDIN.

Point !

ANGÉLIQUE.

Je vous en conjure, de tout mon cœur !

GEORGE DANDIN.

Non, non, non ! Je veux qu'on soit détrompé de vous, et que votre confusion éclate !

ANGÉLIQUE.

Eh ! bien, si vous me réduisez au désespoir, je vous avertis qu'une femme en cet état est capable de tout, et que je ferai quelque chose ici dont vous vous repentirez !

GEORGE DANDIN.

Hé que ferez-vous, s'il vous plaît !

ANGÉLIQUE, *tirant un couteau de sa poche, et le lui montrant.*

Mon cœur se portera jusqu'aux extrêmes résolutions; et, de ce couteau que voici, je me tuerai sur la place!

GEORGE DANDIN, *riant.*

Ah! ah!... à la bonne heure!

ANGÉLIQUE.

Pas tant à la bonne heure pour vous que vous vous imaginez! On sait, de tous côtés, nos différens et les chagrins perpétuels que vous concevez contre moi. Lorsqu'on me trouvera morte, il n'y aura personne qui mette en doute que ce ne soit vous qui m'aurez tuée; et mes parens ne sont pas gens, assurément, à laisser cette mort impunie, et ils en feront sur votre personne toute la punition que leur pourront offrir et les poursuites de la Justice et la chaleur de leur ressentiment. C'est par-là que je trouverai moyen de me venger de vous; et je ne suis pas la premiere qui ait su recourir à de pareilles vengeances, qui n'ait pas fait difficulté de se donner la mort, pour perdre ceux qui ont la cruauté de nous pousser à la derniere extrémité!

GEORGE DANDIN.

Je suis votre valet!... On ne s'avise plus de se tuer soi-même; et la mode en est passée il y a long-tems!

ANGÉLIQUE.

C'est une chose dont vous pouvez vous tenir sûr; et, si vous persistez dans votre refus, si vous ne me faites ouvrir, je vous jure que, tout-à-l'heure, je vais vous

faire voir jusques où peut aller la résolution d'une personne qu'on met au désespoir !

GEORGE DANDIN.

Bagatelles, bagatelles !... C'est pour me faire peur !

ANGÉLIQUE.

Eh ! bien, puisqu'il le faut, voici qui nous contentera tous deux, et montrera si je me moque !... (*Après avoir fait semblant de se tuer.*) Ah ! c'en est fait !.. Fasse le Ciel que ma mort soit vengée, comme je le souhaite, et que celui qui en est la cause reçoive un juste châtiment de la dureté qu'il a eue pour moi !

GEORGE DANDIN, *à part.*

Ouais! seroit-elle bien si malicieuse que de s'être tuée pour me faire pendre ? Prenons un bout de chandelle pour aller avoir.

(*Il rentre.*)

SCENE IX.

ANGÉLIQUE, CLAUDINE.

ANGÉLIQUE, *à Claudine, en l'appelant.*

ST !... paix ! Rangeons-nous chacune immédiatement contre un des côtés de la porte.

(*Elles s'approchent de la porte, et se rangent tout près, chacune d'un côté.*)

SCENE X.

GEORGE DANDIN, *tenant une chandelle à la main*; ANGÉLIQUE, CLAUDINE.

GEORGE DANDIN, *à part, en sortant de chez lui.*

LA méchanceté d'une femme iroit-elle bien jusques-là?

(*Elles entrent dans la maison, au moment où George Dandin en sort, et ferment la porte en dedans.*)

SCENE XI.

GEORGE DANDIN, *seul, en regardant de tous côtés.*

IL n'y a personne! Eh! je m'en étois bien douté, et la pendarde s'est retirée, voyant qu'elle ne gagnoit rien après moi, ni par prieres, ni par menaces! Tant mieux! cela rendra ses affaires encore plus mauvaises; et le pere et la mere, qui vont venir, en verront mieux son crime!... (*Après avoir été à la porte de sa maison pour rentrer.*) Ah! ah! la porte s'est fermée!... (*Appelant.*) Holà! oh! quelqu'un, qu'on m'ouvre promptement!

SCENE XII.

ANGÉLIQUE, CLAUDINE, *à la fenêtre*; GEORGE DANDIN.

ANGÉLIQUE, *à George Dandin.*

COMMENT! c'est toi? D'où viens-tu? bon pendard! Est-il l'heure de revenir chez soi, quand le jour est près de paroître, et cette maniere de vie est-elle celle que doit suivre un honnête mari?

CLAUDINE, *à George Dandin.*

Cela est-il beau d'aller ivrogner toute la nuit, et de laisser ainsi toute seule une pauvre jeune femme dans la maison?

GEORGE DANDIN.

Comment! vous avez....

ANGÉLIQUE, *l'interrompant.*

Va, va, traître! je suis lasse de tes déportemens; et je veux m'en plaindre, sans plus tarder, à mon pere et à ma mere!

GEORGE DANDIN.

Quoi! c'est ainsi que vous osez....

SCENE XIII.

M. DE SOTENVILLE, Madame DE SOTENVILLE, *tous deux en déshabillé de nuit;* COLIN, *portant une lanterne;* ANGÉLIQUE, CLAUDINE, *à la fenêtre;* GEORGE DANDIN.

ANGÉLIQUE, *à M. et à Madame de Sotenville.*

APPROCHEZ, de grace, et venez me faire raison de l'insolence la plus grande du monde, d'un mari à qui le vin et la jalousie ont troublé de telle sorte la cervelle qu'il ne sait plus ni ce qu'il dit, ni ce qu'il fait; et vous a, lui-même, envoyé querir pour vous faire témoins de l'extravagance la plus étrange dont on ait jamais ouï parler. Le voilà qui revient, comme vous voyez, après s'être fait attendre toute la nuit; et, si vous voulez l'écouter, il vous dira qu'il a les plus grandes plaintes du monde à vous faire de moi; que, durant qu'il dormoit, je me suis dérobée d'auprès de lui, pour m'en aller courir, et cent autres contes de même qu'il est allé rêver!

GEORGE DANDIN, *à part.*

Voilà une méchante carogne!

CLAUDINE, *à M. et à Madame de Sotenville.*

Oui, il nous a voulu faire accroire qu'il étoit dans la maison, et que nous étions dehors; et c'est une folie qu'il n'y a pas moyen de lui ôter de la tête!

M. DE SOTENVILLE, *à George Dandin.*

Comment! qu'est-ce à dire cela?

Madame DE SOTENVILLE, *à George Dandin.*

Voilà une furieuse impudence que de nous envoyer querir!

GEORGE DANDIN.

Jamais....

ANGÉLIQUE, *l'interrompant, à M. de Sotenville.*

Non, mon pere, je ne puis plus souffrir un mari de la sorte! ma patience est poussée à bout; et il vient de me dire cent paroles injurieuses!

M. DE SOTENVILLE, *à George Dandin.*

Corbleu! vous êtes un mal-honnête homme!

CLAUDINE.

C'est une conscience de voir une pauvre jeune femme traitée de la façon, et cela crie vengeance au Ciel!

GEORGE DANDIN.

Peut-on?....

M. DE SOTENVILLE, *l'interrompant.*

Allez, vous devriez mourir de honte!

GEORGE DANDIN.

Laissez-moi vous dire deux mots!

ANGÉLIQUE, *à M. de Sotenville.*

Vous n'avez qu'à l'écouter, il va vous en conter de belles!

GEORGE DANDIN, *à part.*

Je désespere!

CLAUDINE, *à M. de Sotenville.*

Il a tant bu que je ne pense pas qu'on puisse durer

contre lui. L'odeur du vin qu'il souffle est montée jusqu'à nous !

GEORGE DANDIN, *à M. de Sotenville.*

Monsieur mon beau-pere, je vous conjure....

M. DE SOTENVILLE, *l'interrompant.*

Retirez-vous ; vous puez le vin à pleine bouche !

GEORGE DANDIN, *à Madame de Sotenville.*

Madame, je vous prie....

Madame DE SOTENVILLE, *l'interrompant.*

Fi ! ne m'approchez pas ; votre haleine est empestée !

GEORGE DANDIN, *à M. de Sotenville.*

Souffrez que je vous....

M. DE SOTENVILLE, *l'interrompant.*

Retirez-vous, vous dis-je ; on ne peut vous souffrir !

GEORGE DANDIN, *à Madame de Sotenville.*

Permettez-moi, de grace, que...

Madame DE SOTENVILLE, *l'interrompant.*

Pouas ! vous m'engloutissez le cœur !.... Parlez de loin, si vous voulez.

GEORGE DANDIN, *s'éloignant un peu.*

Eh ! bien, oui, je parle de loin. Je vous jure que je n'ai bougé de chez moi, et que c'est elle qui est sortie !

ANGÉLIQUE, *à M. et à Madame de Sotenville.*

Ne voilà pas ce que je vous ai dit ?

CLAUDINE, *à M. et à Madame de Sotenville.*

Vous voyez quelle apparence il y a ?

M. DE SOTENVILLE, *à George Dandin.*

Allez, vous vous moquez des gens !.... (*A Angélique.*) Descendez, ma fille; et venez ici.

(*Angélique et Claudine rentrent un moment.*)

SCENE XIV.

M. DE SOTENVILLE, Madame DE SOTENVILLE, GEORGE DANDIN, COLIN.

GEORGE DANDIN, *à M. de Sotenville.*

J'ATTESTE le Ciel, que j'étois dans la maison, et que....

M. DE SOTENVILLE, *l'interrompant.*

Taisez-vous ! C'est une extravagance qui n'est pas supportable !

GEORGE DANDIN.

Que la foudre m'écrase tout-à-l'heure, si....

M. DE SOTENVILLE, *l'interrompant.*

Ne nous rompez pas davantage la fête; et songez à demander pardon à votre femme !

GEORGE DANDIN.

Moi ! demander pardon ?

M. DE SOTENVILLE.

Oui, pardon, et sur le champ !

GEORGE DANDIN.

Quoi ! je....

M. DE SOTENVILLE, *l'interrompant.*

Corbleu ! si vous me répliquez, je vous apprendrai ce que c'est de vous jouer à nous !

GEORGE DANDIN, *à part.*

Ah ! George Dandin !

SCENE XV.

ANGÉLIQUE, CLAUDINE, M. DE SOTENVILLE, Madame DE SOTENVILLE, GEORGE DANDIN, COLIN.

M. DE SOTENVILLE, *à Angélique.*

ALLONS, venez, ma fille, que votre mari vous demande pardon.

ANGÉLIQUE.

Moi ! lui pardonner tout ce qu'il m'a dit ? Non, non, mon pere, il m'est impossible de m'y résoudre ; et je vous prie de me séparer d'un mari avec lequel je ne saurois vivre !

CLAUDINE, *à M. de Sotenville.*

Le moyen d'y résister ?

M. DE SOTENVILLE, *à Angélique.*

Ma fille, de semblables séparations ne se font point sans grand scandale ! et vous devez vous montrer plus sage que lui, et patienter encore cette fois.

ANGÉLIQUE.

Comment patienter, après de telles indignités? Non, mon pere, c'est une chose où je ne puis consentir!

M. DE SOTENVILLE.

Il le faut, ma fille; et c'est moi qui vous le commande!

ANGÉLIQUE.

Ce mot me ferme la bouche; et vous avez sur moi une puissance absolue!

CLAUDINE.

Quelle douceur!

ANGÉLIQUE, *à M. de Sotenville.*

Il est fâcheux d'être contrainte d'oublier de telles injures; mais, quelque violence que je me fasse, c'est à moi de vous obéir!

CLAUDINE.

Pauvre mouton!

M. DE SOTENVILLE, *à Angélique.*

Approchez.

ANGÉLIQUE.

Tout ce que vous me faites faire ne servira de rien; et vous verrez que ce sera, dès demain, à recommencer!

M. DE SOTENVILLE.

Nous y donnerons ordre!... (*A George Dandin.*) Allons, mettez-vous à genoux.

GEORGE DANDIN.

A genoux?

M. DE SOTENVILLE,

M. DE SOTENVILLE.

Oui, à genoux ; et sans tarder !

GEORGE DANDIN, *à part, en se mettant à genoux, et en tenant toujours sa chandelle à la main.*

O Ciel !... (*A M. de Sotenville.*) Que faut-il dire ?

M. DE SOTENVILLE.

« Madame, je vous prie de me pardonner.....

GEORGE DANDIN, *répetant à Angélique.*

« Madame, je vous prie de me pardonner....

M. DE SOTENVILLE.

« L'extravagance que j'ai faite.....

GEORGE DANDIN, *à Angélique.*

« L'extravagance que j'ai faite.... » (*A part.*) de vous épouser !

M. DE SOTENVILLE.

« Et je vous promets de mieux vivre, à l'avenir. »

GEORGE DANDIN, *à Angélique.*

« Et je vous promets de mieux vivre, à l'avenir. »

M. DE SOTENVILLE.

Prenez-y garde, et sachez que c'est ici la derniere de vos impertinences que nous souffrirons !

Madame DE SOTENVILLE, *à George Dandin.*

Jour de Dieu ! si vous y retournez, on vous apprendra le respect que vous devez à votre femme, et à ceux de qui elle sort !

M. DE SOTENVILLE, *à Angélique.*

Voilà le jour qui va paroître : adieu.... (*A George Dandin.*) Rentrez chez vous et songez bien à être sage...

(*A Madame de Sotenville.*) Et nous, m'amour, allons nous mettre au lit.

(*Angélique et Claudine rentrent chez George Dandin, et M. et Madame de Sotenville s'en vont, avec Colin.*)

SCENE XVI et derniere.

GEORGE DANDIN, *seul.*

AH! je le quitte maintenant, et je n'y vois plus de remede! Lorsqu'on a, comme moi, épousé une méchante femme, le meilleur parti qu'on puisse prendre, c'est de s'aller jetter dans l'eau, la tête la premiere!

FIN.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC,

COMÉDIE-BALLET,

EN TROIS ACTES, EN PROSE,

AVEC DES INTERMEDES, MÊLÉS DE CHANTS ET DE DANSES,

PAR MOLIERE.

A PARIS,

Chez { BÉLIN, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves,
BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien.

M. DCC. LXXXVIII.

SUJET
DE M. DE POURCEAUGNAC.

ORONTE, Bourgeois de Paris, après avoir promis sa fille, Julie, à Éraste, qui l'aime et en est aimé, a pris de nouveaux engagemens avec un Avocat de Limoges, nommé M. de Pourceaugnac, qui est Gentilhomme, plus riche qu'Eraste, et qui vient à Paris exprès pour conclure ce mariage. Éraste et Julie veulent éconduire ce Provincial ; et pour y réussir ils mettent dans leurs intérêts un intrigant et deux intrigantes, qui s'emparent, tous les trois, de M. de Pourceaugnac, à son arrivée, lui jouent tant de tours, et le font paroître si ridicule qu'ils parviennent à détourner Oronte de lui donner sa fille, et à déterminer ce Limosin à fuir Paris pour toujours, et à aller chercher une autre femme à Limoges. Julie feint d'avoir pris, tout-à-coup, du goût pour M. de Pourceaugnac

et de vouloir le suivre ; mais Oronte lui ordonne, enfin, d'épouser Eraste, qui se représente fort à propos pour cela, et les deux amans sont unis, selon leur desir.

JUGEMENS ET ANECDOTES

SUR

M. DE POURCEAUGNAC.

« CE fut à la représentation de cette Comédie-Ballet, faite et jouée à Chambord, pour Louis XIV, que la Troupe de Moliere prit, pour la premiere fois, le titre de *Troupe du Roi*, dit Voltaire, dans ses Jugemens sur les Pieces de Moliere. *Pourceaugnac* est une Farce ; mais il y a dans toutes les Farces de Moliere des scenes dignes de la haute Comédie. Un homme supérieur, quand il badine, ne peut s'empêcher de badiner avec esprit. Lully, qui n'avoit point encore le Privilége de l'Opera, fit la musique du Ballet de *Pourceaugnac*. Il y dansa, il y chanta, il y joua du violon. (1) Tous les grands talens

(1) L'Abbé de La Porte, dans ses *Anecdotes Dramatiques*, prétend même que Lully joua un jour, de-

étoient employés au divertissement du Roi, et tout ce qui avoit rapport aux beaux-arts étoit honorable. »

« On n'écrivit point contre *Pourceaugnac*. On ne cherche à rabaisser les grands Hommes que quand ils veulent s'élever. Loin d'examiner sévérement cette Farce, les gens de bon goût reprocherent à l'Auteur d'avilir trop souvent son génie à des Ouvrages frivoles, qui ne méritoient pas d'examen. Mais Moliere leur répondoit qu'*il étoit Comédien aussi bien qu'Auteur, qu'il falloit*

---

vant le Roi, le principal rôle de cette Piece. Voici comment il raconte ce fait. « On dit que Lully ayant eu le malheur de déplaire au Roi, voulut essayer de rentrer dans ses bonnes graces par une plaisanterie. Pour cet effet, il joua le rôle de Pourceaugnac devant Sa Majesté, et y réussit à merveille, sur-tout, à la fin du premier acte de la Piece, quand les Apothicaires, armés de leurs seringues, poursuivent M. de Pourceaugnac. Lully, après avoir long-tems couru sur le Théatre, pour les éviter, vint sauter au milieu du clavecin qui étoit dans l'orchestre, et mit ce clavecin en pieces. La gravité du Roi ne put tenir contre cette folie, et il pardonna à Lully, en faveur de la nouveauté. »

réjouir la Cour et attirer le Peuple, et qu'il étoit réduit à consulter l'intérêt de ses Acteurs aussi bien que sa propre gloire. »

« Grimarets, qui fut instruit, par le Comédien Baron, de tout ce qui regardoit Moliere, raconte, dans sa Vie de ce grand Homme, que *Pourceaugnac fut fait à l'occasion d'un Gentilhomme Limosin, qui, dans une querelle qu'il eut, sur le Théatre, avec quelques Comédiens, développa tout le ridicule du plus épais Provincial.* Le contemplateur Moliere qui avoit été témoin de la scene en conçut l'idée de cette ingénieuse Farce, qui eut le plus grand succès et qu'on voit encore tout les jours avec le plaisir le plus vif, » observe M. Bret, dans son Avertissement mis au-devant de cette Piece.

« M. Diderot a dit, dans ses Discours sur l'Art Dramatique : *Si l'on croit qu'il y ait beaucoup plus d'hommes capables de faire* Pourceaugnac *que* le Misantrope, *on se trompe.* Il est difficile, sans doute, d'avancer quelque chose de plus fort en faveur de cette Farce ; mais les trois actes de *Pourceaugnac* sont conduits avec tant d'esprit et de gaieté qu'ils ne peuvent être la production que

d'un homme bien plaisant et bien exercé dans l'Art Dramatique. L'adroit Sbrigani efface tous les valets de Plaute, » ajoute M. Bret.

On donna quelques représentations de cette Comédie-Ballet, devant le Roi, à Saint-Germain-en Laye, au mois de Novembre 1681, et dans lesquelles Monseigneur dansa l'entrée des Masques Biscayens, à la fin de la Piece, avec le Prince de La Roche-sur-Yon, le Comte de Brionne, le Comte de Guiche, la Princesse de Conti, la Marquise de Seignelay, Mademoiselle de Nantes et Mademoiselle de Laval, à ce que Beauchamps nous apprend, dans ses *Recherches sur les Théatres de France.*

M. Bret nous apprend encore que *Pourceaugnac* fut imité en Italie, par le Marquis Gorini, qui l'avoit vu jouer en France, pendant un petit séjour qu'il y avoit fait. De retour dans sa patrie, il composa une Comédie intitulée *Le Baron Polonois*, qui n'est qu'une foible copie de deux Pieces de Moliere, *Les Fâcheux* et *M. de Pourceaugnac.*

MONSIEUR
DE
POURCEAUGNAC,
COMÉDIE-BALLET,
EN TROIS ACTES, EN PROSE,
AVEC DES INTERMEDES, MÊLÉS DE CHANTS ET DE DANSES,
PAR MOLIERE;

Représentée, pour la premiere fois, devant le Roi, à Chambord, le 6 Octobre, ensuite à Versailles, le 4 Novembre, et à Paris, au Théatre du Palais-Royal, le 15 du même mois, 1669.

PERSONNAGES DE LA COMÉDIE.

M. DE POURCEAUGNAC.
ORONTE, pere de Julie.
JULIE, fille d'Oronte.
ÉRASTE, amant de Julie.
NÉRINE, femme d'intrigue, et feinte Picarde.
LUCETTE, feinte Languedocienne.
SBRIGANI, Napolitain, homme d'intrigue.
DEUX MÉDECINS.
UN APOTHICAIRE.
UN PAYSAN.
UNE PAYSANNE.
DEUX SUISSES.
UN EXEMPT.
DEUX ARCHERS.
DEUX LAQUAIS.
PLUSIEURS ENFANS, des deux sexes.

PERSONNAGES DU BALLET.

DEUX MUSICIENS.
UNE MUSICIENNE.
PLUSIEURS AUTRES MUSICIENS, jouant de plusieurs instrumens.
TROUPE DE DANSEURS.
DEUX MAITRES A DANSER.
DEUX PAGES dansans.

QUATRE CURIEUX de spectacles, dansans.
DEUX SUISSES dansans.
DEUX MÉDECINS grotesques.
TROUPES DE MATASSINS dansans.
DEUX AVOCATS chantans.
DEUX PROCUREURS dansans
DEUX SERGENS dansans.
TROUPE DE MASQUES dansans.
UNE ÉGYPTIENNE chantante
UN ÉGYPTIEN chantant.
UN PANTALON chantant.
TROUPE DE MASQUES chantans.
SAUVAGES dansans.
BISCAYENS dansans.

La Scene est à Paris.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC,

COMÉDIE-BALLET.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ÉRASTE, UNE MUSICIENNE, DEUX MUSICIENS, *chantans;* PLUSIEURS AUTRES MUSICIENS, *jouant de plusieurs instrumens;* TROUPE DE DANSEURS.

ÉRASTE, *aux Musiciens et aux Danseurs.*

SUIVEZ les ordres que je vous ai donnés pour la sérénade. Pour moi, je me retire, et ne veux point paroître ici.

(*Il s'en va.*)

SCENE II.

UNE MUSICIENNE, DEUX MUSICIENS *chantans*, PLUSIEURS AUTRES MUSICIENS, *jouant de plusieurs instrumens*; TROUPE DE DANSEURS.

(*Cette Sérénade est composée de chants, d'instrumens et de danses. Les paroles qui s'y chantent ont rapport à la situation où Eraste se trouve avec Julie, et expriment les sentimens de deux amans qui sont traversés dans leur amour, par le caprice de leurs parens.*)

UNE MUSICIENNE.

RÉPANDS, charmante nuit, répands sur tous les yeux
De tes pavots la douce violence,
Et ne laisse veiller en ces aimables lieux
Que les cœurs que l'amour soumet à sa puissance!
Tes ombres et ton silence,
Plus beaux que le plus beau jour,
Offrent de doux momens à soupirer d'amour!

LE PREMIER MUSICIEN.

Que soupirer d'amour
Est une douce chose,
Quand rien à nos vœux ne s'oppose!
A d'aimables penchans notre cœur nous dispose....
Mais on a des tyrans à qui l'on doit le jour!...
Que soupirer d'amour

. Est une douce chose,
Quand rien à nos vœux ne s'oppose ?

LE SECOND MUSICIEN.

Tout ce qu'à nos vœux on oppose,
Contre un parfait amour ne gagne jamais rien ;
Et pour vaincre toute chose
Il ne faut que s'aimer bien.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Aimons-nous donc d'une ardeur éternelle.
Les rigueurs des parens, la contrainte cruelle,
L'absence, les travaux, la fortune rebelle
Ne font que redoubler une amitié fidelle.
Aimons-nous donc d'une ardeur éternelle.
Quand deux cœurs s'aiment bien,
Tout le reste n'est rien.

SCENE III.

PREMIERE ENTRÉE DE BALLET.

DEUX MAITRES A DANSER, UNE MUSICIENNE, DEUX MUSICIENS *chantans*, PLUSIEURS AUTRES MUSICIENS *jouant de plusieurs instrumens*; TROUPE DE DANSEURS.

(*Danse des deux Maîtres à danser.*)

SCENE IV.

SECONDE ENTRÉE DE BALLET.

DEUX PAGES, UNE MUSICIENNE, DEUX MUSICIENS *chantans*, PLUSIEURS AUTRES MUSICIENS *jouant de plusieurs instrumens*; TROUPE DE DANSEURS.

(*Danse des deux Pages.*)

SCENE V.

TROISIEME ENTRÉE DE BALLET.

QUATRE CURIEUX DE SPECTACLES, UNE MUSICIENNE, DEUX MUSICIENS *chantans*, PLUSIEURS AUTRES MUSICIENS *jouant de plusieurs instrumens*; TROUPE DE DANSEURS.

(*Les quatre curieux de spectacles, qui ont pris querelle pendant la danse des deux Pages, dansent, en se battant, l'épée à la main.*)

SCENE VI.

QUATRIEME ENTRÉE DE BALLET.

DEUX SUISSES, UNE MUSICIENNE, DEUX MUSICIENS *chantans*; PLUSIEURS AUTRES MUSICIENS *jouant de plusieurs instrumens*; TROUPE DE DANSEURS.

(*Les deux Suisses séparent les quatre combattans; et, après les avoir mis d'accord, dansent avec eux, puis tous les Chanteurs et les Danseurs s'éloignent.*)

SCENE VII.

JULIE, ÉRASTE, NÉRINE.

JULIE, *à Eraste.*

Mon Dieu, Éraste, gardons d'être surpris! Je tremble qu'on ne nous voie ensemble; et tout seroit perdu, après la défense que l'on m'a faite!

ÉRASTE.

Je regarde de tous côtés, et je n'apperçois rien.

JULIE, *à Nérine.*

Aie aussi l'œil au guet, Nérine; et prends bien garde qu'il ne vienne personne.

NÉRINE, *se retirant dans le fond du Théâtre.*

Reposez-vous sur moi; et dites hardiment ce que vous avez à vous dire.

JULIE, *à Eraste.*

Avez-vous imaginé pour notre affaire quelque chose de favorable? et croyez-vous, Éraste, pouvoir venir à bout de détourner ce fâcheux mariage, que mon pere s'est mis en tête.

ÉRASTE.

Au moins y travaillons-nous fortement; et déja nous avons préparé un bon nombre de batteries pour renverser ce dessein ridicule.

NÉRINE, *accourant, à Julie.*

Par ma foi! voilà votre pere.

JULIE, *à Eraste.*

Ah! séparons-nous vîte.

NÉRINE, *après avoir regardé aux environs.*

Non, non, non, ne bougez; je m'étois trompée.

JULIE.

Mon Dieu, Nérine, que tu es sotte de nous donner de ces frayeurs!

ÉRASTE.

Oui, belle Julie, nous avons dressé pour cela quantité de machines; et nous ne feignons point de mettre tout en usage, sur la permission que vous m'avez donnée. Ne nous demandez point tous les ressorts que nous ferons jouer, et vous en aurez le divertissement; et, comme aux Comédies, il est bon de vous laisser le plaisir de la surprise, et de ne vous avertir point de tout ce qu'on vous fera voir. C'est assez de vous dire

que nous avons en main divers stratagêmes tout prêts à produire dans l'occasion, et que l'ingénieuse Nérine et l'adroit Sbrigani entreprennent l'affaire.

NÉRINE, *à Julie.*

Assurément ! Votre pere se moque-t-il, de vouloir vous anger de son Avocat de Limoges, M. de Pourceaugnac, qu'il n'a vu de sa vie, et qui vient, par le coche, vous enlever, à notre barbe ? Faut-il que trois ou quatre mille écus de plus, sur la parole de votre oncle, lui fassent rejetter un amant qui vous agrée ? et une personne comme vous est-elle faite pour un Limosin ? S'il a envie de se marier, que ne prend-il une Limosine, et ne laisse-t-il en repos les Chrétiens ? Le seul nom de M. de Pourceaugnac m'a mise dans une colere effroyable ! J'enrage de M. de Pourceaugnac ! Quand il n'y auroit que ce nom-là, M. de Pourceaugnac, j'y brûlerai mes livres, ou je romprai ce mariage ; et vous ne serez point Madame de Pourceaugnac.... Pourceaugnac ! cela se peut-il souffrir ? Non, Pourceaugnac est une chose que je ne saurois supporter ; et nous lui jouerons tant de pieces, nous lui ferons tant de niches sur niches que nous renverrons à Limoges M. de Pourceaugnac !

ÉRASTE.

Voici notre subtil Napolitain, qui nous dira des nouvelles.

SCENE VIII.

SBRIGANI, ÉRASTE, NÉRINE, JULIE.

SBRIGANI, *à Eraste.*

MONSIEUR, votre homme arrive. Je l'ai vu à trois lieues d'ici, où a couché le coche; et, dans la cuisine où il est descendu pour déjeûner, je l'ai étudié une bonne demi-heure, et je le sais déja par cœur. Pour sa figure, je ne veux point vous en parler, vous verrez de quel air la nature l'a dessiné, et si l'ajustement qui l'accompagne y répond comme il faut; mais, pour son esprit, je vous avertis, par avance, qu'il est des plus épais qui se fassent, que nous trouvons en lui une matiere tout-à-fait disposée pour ce que nous voulons, et qu'il est homme, enfin, à donner dans tous les panneaux qu'on lui présentera.

ERASTE.

Nous dis-tu vrai?

SBRIGANI.

Oui, si je me connois en gens.

NÉRINE, *à Julie, en lui montrant Sbrigani.*

Madame, voilà un illustre! Votre affaire ne pouvoit être mise en de meilleures mains, et c'est le héros de notre siecle pour les exploits dont il s'agit; un homme qui, vingt fois en sa vie, pour servir ses amis, a généreusement affronté les galeres; qui, au péril de ses bras et de ses épaules, sait mettre noblement à fin les aventures

aventures les plus difficiles, et qui, tel que vous le voyez, est exilé de son pays, pour je ne sais combien d'actions honorables qu'il a généreusement entreprises !

SBRIGANI.

Je suis confus des louanges dont vous m'honorez, et je pourrois vous en donner, avec plus de justice, sur les merveilles de votre vie; et principalement sur la gloire que vous acquîtes, lorsqu'avec tant d'honnêteté vous pipâtes au jeu, pour douze mille écus, ce jeune Seigneur étranger, que l'on mena chez vous; lorsque vous fîtes galamment ce beau contrat qui ruina toute une famille; lorsqu'avec tant de grandeur d'ame vous sûtes nier le dépôt qu'on vous avoit confié, et que, si généreusement, on vous vit prêter votre témoignage à faire pendre ces deux personnes qui ne l'avoient pas mérité !

NÉRINE.

Ce sont petites bagatelles qui ne valent pas qu'on en parle, et vos éloges me font rougir!

SBRIGANI.

Je veux bien épargner votre modestie. Laissons cela; et, pour commencer notre affaire, allons vîte joindre notre Provincial, tandis que, de votre côté, vous nous tiendrez prêts, à besoin, les autres Acteurs de la Comédie.

ÉRASTE, *à Julie.*

Au moins, Madame, souvenez-vous de votre rôle; et, pour mieux couvrir notre jeu, feignez, comme

on vous a dit, d'être la plus contente du monde des résolutions de votre pere !

JULIE.

S'il ne tient qu'à cela, les choses iront à merveille !

ÉRASTE.

Mais, belle Julie, si toutes nos machines venoient à ne pas réussir ?

JULIE.

Je déclarerois à mon pere mes véritables sentimens.

ÉRASTE.

Et si, contre vos sentimens, il s'obstinoit à son dessein ?

JULIE.

Je le menacerois de me jetter dans un Couvent.

ÉRASTE.

Mais si, malgré tout cela, il vouloit vous forcer à ce mariage ?

JULIE.

Que voulez-vous que je vous dise ?

ÉRASTE.

Ce que je veux que vous me disiez ?

JULIE.

Oui.

ÉRASTE.

Ce qu'on dit quand on aime bien.

JULIE.

Mais quoi ?

ÉRASTE.

Que rien ne pourra vous contraindre : et que, mal-

gré tous les efforts d'un pere, vous me promettez d'être à moi.

JULIE.

Mon Dieu, Eraste, contentez-vous de ce que je fais maintenant, et n'allez point tenter sur l'avenir les résolutions de mon cœur! Ne fatiguez point mon devoir par les propositions d'une fâcheuse extrémité, dont peut-être nous n'aurons pas besoin; et, s'il y faut venir, souffrez, au moins, que j'y sois entraînée par la suite des choses.

ÉRASTE.

Eh! bien....

SBRIGANI, *l'interrompant.*

Ma foi! voici votre homme; songeons à nous.

NÉRINE, *à part.*

Ah! comme il est bâti!

(*Julie, Eraste et Nérine s'en vont.*)

SCENE IX.

M. DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI.

M. DE POURCEAUGNAC, *se tournant du côté d'où il est venu, et parlant à des gens qui le suivent.*

HÉ bien, quoi? qu'est-ce? qu'y a-t-il? Au diantre soient la sotte ville, et les sottes gens qui y sont! Ne pouvoir faire un pas sans trouver des nigauds qui vous regardent, et se mettent à rire! Eh! Messieurs les

badauds ! faites vos affaires, et laissez passer les personnes, sans leur rire au nez ! Je me donne au diable, si je ne baille un coup de poing au premier que je verrai rire ?

SBRIGANI, *parlant aux mêmes personnes.*

Qu'est-ce que c'est, Messieurs ? que veut dire cela ? A qui en avez-vous ? Faut-il se moquer ainsi des honnêtes étrangers qui arrivent ici ?

M. DE POURCEAUGNAC, *à part.*

Voilà un homme raisonnable, celui-là !

SBRIGANI, *à la cantonnade.*

Quel procédé est le vôtre, et qu'avez-vous à rire ?

M. DE POURCEAUGNAC, *à part.*

Fort bien !

SBRIGANI, *à la cantonnade.*

Monsieur a-t-il quelque chose de ridicule en soi ?

M. DE POURCEAUGNAC, *à part.*

Oui ?

SBRIGANI, *à la cantonnade.*

Est-il autrement que les autres ?

M. DE POURCEAUGNAC, *à part.*

Suis-je tortu, ou bossu ?

SBRIGANI, *à la cantonnade.*

Apprenez à connoître les gens !

M. DE POURCEAUGNAC, *à part.*

C'est bien dit !

SBRIGANI, *à la cantonnade.*

Monsieur est d'une mine à respecter !

M. DE POURCEAUGNAC, *à part.*

Cela est vrai !

SBRIGANI, *à la cantonnade.*

Personne de condition !

M. DE POURCEAUGNAC, *à part.*

Oui, Gentilhomme Limosin !

SBRIGANI, *à la cantonnade.*

Homme d'esprit !

M. DE POURCEAUGNAC, *à part.*

Qui a étudié en droit !

SBRIGANI, *à la cantonnade.*

Il vous fait trop d'honneur de venir dans votre Ville !

M. DE POURCEAUGNAC, *à part.*

Sans doute !

SBRIGANI, *à la cantonnade.*

Monsieur n'est pas une personne à faire rire !

M. DE POURCEAUGNAC, *à part.*

Assurément !

SBRIGANI, *à la cantonnade.*

Et quiconque tira de lui aura affaire à moi.

M. DE POURCEAUGNAC.

Monsieur, je vous suis infiniment obligé !

SBRIGANI.

Je suis fâché, Monsieur, de voir recevoir de la sorte une personne comme vous, et je vous demande pardon pour la Ville !

M. DE POURCEAUGNAC.

Je suis votre serviteur !

SBRIGANI.

Je vous ai vu ce matin, Monsieur, avec le coche, lorsque vous avez déjeûné, et la grace avec laquelle vous mangiez votre pain m'a fait naître de l'amitié

pour vous ; et, comme je sais que vous n'êtes jamais venu en ce pays, et que vous y êtes tout neuf, je suis bien-aise de vous avoir trouvé, pour vous offrir mon service à cette arrivée, et vous aider à vous conduire parmi ce Peuple, qui n'a pas, parfois, pour les honnêtes gens toute la considération qu'il faudroit.

M. DE POURCEAUGNAC.

C'est trop de grace que vous me faites !

SBRIGANI.

Je vous l'ai déja dit ; du moment que je vous ai vu, je me suis senti pour vous de l'inclination.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous suis obligé !

SBRIGANI.

Votre physionomie m'a plu.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ce m'est beaucoup d'honneur !

SBRIGANI.

J'y ai vu quelque chose d'honnête....

M. DE POURCEAUGNAC.

Je suis votre serviteur !

SBRIGANI.

Quelque chose d'aimable....

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah ! ah !

SBRIGANI.

De gracieux....

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah ! ah !

SBRIGANI.

De doux....

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah ! ah !

SBRIGANI.

De majestueux....

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah ! ah !

SBRIGANI.

De franc....

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah ! ah !

SBRIGANI.

Et de cordial

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah ! ah !

SBRIGANI.

Je vous assure que je suis tout à vous !

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous ai beaucoup d'obligation !

SBRIGANI.

C'est du fond du cœur que je parle !

M. DE POURCEAUGNAC.

Je le crois !

SBRIGANI.

Si j'avois l'honneur d'être connu de vous, vous sauriez que je suis homme tout-à-fait sincere.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je n'en doute point !

SBRIGANI.

Ennemi de la fourberie.

M. DE POURCEAUGNAC.

J'en suis persuadé !

SBRIGANI.

Et qui n'est pas capable de déguiser ses sentimens.... (*Voyant que M. de Pourceaugnac examine son habit étranger.*) Vous regardez mon habit qui n'est pas fait comme les autres ; mais je suis originaire de Naples, à votre service, et j'ai voulu conserver un peu la maniere de s'habiller et la sincérité de mon pays.

M. DE POURCEAUGNAC.

C'est fort bien fait ! Pour moi, j'ai voulu me mettre à la mode de la Cour, pour la campagne.

SBRIGANI.

Ma foi ! cela vous va mieux qu'à tous nos Courtisans !

M. DE POURCEAUGNAC.

C'est ce que m'a dit mon Tailleur. L'habit est propre et riche, et il fera du bruit ici !

SBRIGANI.

Sans doute ! N'irez-vous pas au Louvre ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Il faudra bien aller faire ma cour.

SBRIGANI.

Le Roi sera ravi de vous voir !

M. DE POURCEAUGNAC.

Je le crois !

SBRIGANI.

Avez-vous arrêté un logis ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Non, j'en allois chercher un.

SBRIGANI.

Je serai bien-aise d'être avec vous pour cela, et je connois tout ce pays-ci.

SCENE X.

ÉRASTE, M. DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI.

ÉRASTE, *à M. de Pourceaugnac.*

AH! qu'est-ce ceci?... que vois-je?... quelle heureuse rencontre!... M. de Pourceaugnac!... Que je suis ravi de vous voir!... (*Voyant que M. de Pourceaugnac est étonné.*) Comment! il semble que vous ayiez peine à me reconnoître?

M. DE POURCEAUGNAC.

Monsieur, je suis votre serviteur!

ÉRASTE.

Est-il possible que cinq ou six années m'aient ôté de votre mémoire, et que vous ne reconnoissiez pas le meilleur ami de toute la famille des Pourceaugnacs?

M. DE POURCEAUGNAC.

Pardonnez-moi.... (*Bas à Sbrigani.*) Ma foi! je ne sais qui il est.

ÉRASTE.

Il n'y a pas un Pourceaugnac à Limoges que je ne

connoisse, depuis le plus grand jusqu'au plus petit. Je ne fréquentois qu'eux dans le tems que j'y étois ; et j'avois l'honneur de vous voir presque tous les jours.

M. DE POURCEAUGNAC.

C'est moi qui l'ai reçu, Monsieur !

ÉRASTE.

Vous ne remettez point mon visage ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Si fait.... (*Bas à Sbrigani.*) Je ne le connois point.

ÉRASTE.

Vous ne vous ressouvenez pas que j'ai eu le bonheur de boire, je ne sais combien de fois, avec vous ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Excusez-moi.... (*Bas à Sbrigani.*) Je ne sais ce que c'est.

ÉRASTE.

Comment appelez-vous ce Traiteur de Limoges qui fait si bonne chere ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Petit-Jean.

ÉRASTE.

Le voilà. Nous allions le plus souvent ensemble chez lui nous réjouir... Comment est-ce que vous nommez à Limoges ce lieu où l'on se promene ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Le cimetiere des Arênes.

ÉRASTE.

Justement ! C'est où je passois de si douces heures à

jouir de votre agréable conversation.... Vous ne vous remettez pas tout cela ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Excusez-moi, je me le remets.... (*Bas à Sbrigani.*) Diable m'emporte si je m'en souviens!

SBRIGANI, *bas.*

Il y a cent choses comme cela qui passent de la tête.

ÉRASTE, *à M. de Pourceaugnac.*

Embrassez-moi donc, je vous prie; et resserrons les nœuds de notre ancienne amitié.

SBRIGANI, *bas, à M. de Pourceaugnac.*

Voilà un homme qui vous aime fort !

ÉRASTE.

Dites-moi un peu des nouvelles de toute la parenté. Comment se porte M. votre... là... qui est si honnête homme?

M. DE POURCEAUGNAC.

Mon frere, le Consul?

ÉRASTE.

Oui.

M. DE POURCEAUGNAC.

Il se porte le mieux du monde!

ÉRASTE.

Certes, j'en suis ravi !... Et celui qui est de si bonne humeur? Là... M. votre....

M. DE POURCEAUGNAC.

Mon cousin l'Assesseur ?

ÉRASTE.

Justement.

M. DE POURCEAUGNAC.

Toujours gai et gaillard.

ÉRASTE.

Ma foi ! j'en ai beaucoup de joie.... Et M. votre oncle.... le....

M. DE POURCEAUGNAC.

Je n'ai point d'oncle.

ÉRASTE.

Vous en aviez pourtant en ce tems-là ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Non ; rien qu'une tante.

ÉRASTE.

C'est ce que je voulois dire : Madame votre tante. Comment se porte-t-elle ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Elle est morte depuis six mois.

ÉRASTE.

Hélas ! la pauvre femme ! elle étoit si bonne personne !

M. DE POURCEAUGNAC.

Nous avons aussi mon neveu le Chanoine, qui a pensé mourir de la petite-vérole.

ÉRASTE.

Quel dommage ç'auroit été !

M. DE POURCEAUGNAC.

Le connoissez-vous aussi ?

ÉRASTE.

Vraiment si je le connois ! Un grand garçon bien fait ?

M. DE POURCEAUGNAC.

M. DE POURCEAUGNAC.

Pas des plus grands.

ÉRASTE.

Non, mais de taille bien prise?

M. DE POURCEAUGNAC.

Eh! oui.

ÉRASTE.

Qui est votre neveu?

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui.

ÉRASTE.

Fils de votre frere ou de votre sœur?

M. DE POURCEAUGNAC.

Justement.

ÉRASTE.

Chanoine de l'Église de.... Comment l'appellez-vous?

M. DE POURCEAUGNAC.

De Saint-Étienne.

ÉRASTE.

Le voilà; je ne connois autre!

M. DE POURCEAUGNAC, *bas, à Sbrigani.*

Il dit toute ma parenté!

SBRIGANI.

Il vous connoît plus que vous ne croyez!

M. DE POURCEAUGNAC, *à Eraste.*

A ce que je vois, vous avez demeuré long-tems dans notre Ville?

ÉRASTE.

Deux ans entiers.

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous étiez donc là quand mon cousin l'Élu fit tenir son enfant à M. notre Gouverneur?

ÉRASTE.

Vraiment oui, j'y fus convié des premiers!

M. DE POURCEAUGNAC.

Cela fut galant?

ÉRASTE.

Très-galant!

M. DE POURCEAUGNAC.

C'étoit un repas bien troussé!

ÉRASTE.

Sans doute!

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous vîtes donc aussi la querelle que j'eus avec ce Gentilhomme Périgourdin?

ÉRASTE.

Oui.

M. DE POURCEAUGNAC.

Parbleu! il trouva à qui parler!

ÉRASTE.

Ah! ah!

M. DE POURCEAUGNAC.

Il me donna un soufflet; mais je lui dis bien son fait!

ERASTE.

Assurément! Au reste, je ne prétends pas que vous preniez d'autre logis que le mien.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je n'ai garde de....

ÉRASTE, *l'interrompant.*

Vous moquez-vous? Je ne souffrirai point du tout que mon meilleur ami soit autre part que dans ma maison!

M. DE POURCEAUGNAC.

Ce seroit vous....

ÉRASTE, *l'interrompant.*

Non; vous avez beau faire, vous logerez chez moi.

SBRIGANI, *bas, à M. de Pourceaugnac.*

Puisqu'il le veut obstinément, je vous conseille d'accepter l'offre.

ÉRASTE, *à M. de Pourceaugnac.*

Où sont vos hardes?

M. DE POURCEAUGNAC.

Je les ai laissées, avec mon valet, où je suis descendu.

ÉRASTE.

Envoyons-les querir par quelqu'un?

M. DE POURCEAUGNAC.

Non; je lui ai défendu de bouger, à moins que j'y fusse moi-même, de peur de quelque fourberie.

SBRIGANI.

C'est prudemment avisé!

M. DE POURCEAUGNAC.

Ce Pays-ci est un peu sujet à caution!

ÉRASTE.

On voit les gens d'esprit en tout!

SBRIGANI.

Je vais accompagner Monsieur, et le ramenerai où vous voudrez.

ÉRASTE.

Oui; je serai bien-aise de donner quelques ordres, et vous n'avez qu'à revenir à cette maison-là.

(*Il lui montre une maison voisine, où loge un Médecin.*)

SBRIGANI.

Nous sommes à vous tout-à-l'heure.

ERASTE, *à M. de Pourceaugnac.*

Je vous attends avec impatience.

M. DE POURCEAUGNAC, *bas, à Sbrigani.*

Voilà une reconnoissance où je ne m'attendois point!

SBRIGANI, *bas.*

Il a la mine d'être honnête homme!

(*M. de Pourceaugnac et Sbrigani s'en vont.*)

SCENE XI.

ÉRASTE, *seul.*

MA foi! M. de Pourceaugnac, nous vous en donnerons de toutes les façons. Les choses sont préparées, et je n'ai qu'à frapper.... (*Il frappe à la porte du Médecin.*) Holà!

SCENE XII.

UN APOTHICAIRE, ÉRASTE.

ÉRASTE.

Je crois, Monsieur, que vous êtes le Médecin à qui l'on est venu parler de ma part?

L'APOTHICAIRE.

Non, Monsieur, ce n'est pas moi qui suis le Médecin; à moi n'appartient pas cet honneur, et je ne suis qu'Apothicaire, Apothicaire indigne, pour vous servir.

ÉRASTE.

Et M. le Médecin est-il à la maison?

L'APOTHICAIRE.

Oui; il est là embarrassé à expédier quelques malades, et je vais lui dire que vous êtes ici.

ÉRASTE.

Non, ne bougez; j'attendrai qu'il ait fait. C'est pour lui mettre entre les mains certain parent que nous avons, dont on lui a parlé, et qui se trouve attaqué de quelque folie, que nous serions bien-aises qu'il pût guérir, avant que de le marier.

L'APOTHICAIRE.

Je sais ce que c'est, je sais ce que c'est; et j'étois avec lui quand on lui a parlé de cette affaire. Ma foi! ma foi! vous ne pouviez pas vous adresser à un Médecin plus habile! c'est un homme qui sait la

médecine à fond, comme je sais ma croix de par Dieu; et qui, quand on devroit crever, ne démordroit pas, d'un *iota*, des regles des anciens. Oui, il suit toujours le grand chemin, le grand chemin, et ne va point chercher midi à quatorze heures; et, pour tout l'or du monde, il ne voudroit pas avoir guéri une personne avec d'autres remedes que ceux que la Faculté permet!

ÉRASTE.

Il fait fort bien! Un malade ne doit point vouloir guérir que la Faculté n'y consente!

L'APOTHICAIRE.

Ce n'est pas parce que nous sommes grands amis que j'en parle, mais il y a plaisir d'être son malade, et j'aimerois mieux mourir de ses remedes que de guérir de ceux d'un autre; car, quoi qu'il puisse arriver, on est assuré que les choses sont toujours dans l'ordre; et quand on meurt sous sa conduite, vos héritiers n'ont rien à vous reprocher.

ÉRASTE.

C'est une grande consolation pour un défunt!

L'APOTHICAIRE.

Assurément! On est bien-aise, au moins, d'être mort méthodiquement. Au reste, il n'est pas de ces Médecins qui marchandent les maladies: c'est un homme expéditif, expéditif, qui aime à dépêcher ses malades; et, quand on a à mourir, cela se fait avec lui le plus vîte du monde.

ÉRASTE.

En effet, il n'est rien tel que de sortir promptement d'affaire !

L'APOTHICAIRE.

Cela est vrai. A quoi bon tant barguigner, et tant tourner autour du pot ? Il faut savoir vîtement le court ou le long d'une maladie.

ÉRASTE.

Vous avez raison !

L'APOTHICAIRE.

Voila déja trois de mes enfans, dont il m'a fait l'honneur de conduire la maladie, qui sont morts, en moins de quatre jours, et qui, entre les mains d'un autre, auroient langui plus de trois mois.

ÉRASTE.

Il est bon d'avoir des amis comme cela !

L'APOTHICAIRE.

Sans doute. Il ne me reste que deux enfans, dont il prend soin comme des siens : il les traite et gouverne à sa fantaisie, sans que je me mêle de rien ; et, le plus souvent, quand je reviens de la Ville, je suis tout étonné que je les trouve saignés ou purgés par son ordre.

ÉRASTE.

Voilà des soins fort obligeans !

L'APOTHICAIRE.

Le voici, le voici, le voici qui vient.

SCENE XIII.

UN MÉDECIN, UN PAYSAN, UNE PAYSANNE, ÉRASTE, L'APOTHICAIRE.

LE PAYSAN, *au Médecin.*

MONSIEUR, il n'en peut plus; et il dit qu'il sent dans la tête les plus grandes douleurs du monde!

LE MÉDECIN.

Le malade est un sot; d'autant plus que, dans la maladie dont il est attaqué, ce n'est pas la tête, selon Galien, mais la rate, qui lui doit faire mal.

LE PAYSAN.

Quoi que c'en soit, Monsieur, il a toujours avec cela son cours de ventre depuis six mois.

LE MÉDECIN.

Bon! c'est signe que le dedans se dégage. Je l'irai visiter dans deux ou trois jours; mais s'il mouroit avant ce tems-là, ne manquez pas de m'en donner avis, car il n'est pas de la civilité qu'un Médecin visite un mort.

LA PAYSANNE, *au Médecin.*

Mon pere, Monsieur, est toujours malade de plus en plus.

LE MÉDECIN.

Ce n'est pas ma faute. Je lui donne des remedes, que ne guérit-il? Combien a-t-il été saigné de fois?

LA PAYSANNE.

Quinze, Monsieur, depuis vingt jours.

LE MÉDECIN.

Quinze fois saigné?

LA PAYSANNE.

Oui.

LE MÉDECIN.

Et il ne guérit point?

LA PAYSANNE.

Non, Monsieur.

LE MÉDECIN.

C'est signe que la maladie n'est pas dans le sang. Nous le ferons purger autant de fois, pour voir si elle n'est pas dans les humeurs; et, si rien ne nous réussit, nous l'enverrons aux bains.

L'APOTHICAIRE.

Voilà le fin de cela; voilà le fin de la médecine!

(*Le Paysan et la Paysanne s'en vont.*)

SCENE XIV.

ÉRASTE, LE MÉDECIN, L'APOTHICAIRE.

ÉRASTE, *au Médecin.*

C'est moi, Monsieur, qui vous ai envoyé parler ces jours passés, pour un parent un peu troublé d'esprit, que je veux vous donner chez vous, afin de

le guérir avec plus de commodité, et qu'il soit vu de moins de monde.

LE MÉDECIN.

Oui, Monsieur; j'ai déja disposé tout, et promets d'en avoir tous les soins imaginables.

ÉRASTE, *voyant arriver M. de Pourceaugnac.*

Le voici fort à propos.

LE MÉDECIN.

La conjoncture est tout-à-fait heureuse, et j'ai ici un ancien de mes amis, avec lequel je serai bien-aise de consulter sa maladie.

SCENE XV.

M. DE POURCEAUGNAC, ÉRASTE, LE MÉDECIN, L'APOTHICAIRE.

ÉRASTE, *à M. de Pourceaugnac.*

UNE petite affaire m'est survenue qui m'oblige à vous quitter; (*Montrant le Médecin.*) mais voilà une personne entre les mains de qui je vous laisse, qui aura soin, pour moi, de vous traiter du mieux qu'il lui sera possible.

LE MÉDECIN.

Le devoir de ma profession m'y oblige; et c'est assez que vous me chargiez de ce soin.

M. DE POURCEAUGNAC, *à part.*

C'est son Maître-d'Hôtel, sans doute; et il faut que ce soit un homme de qualité!

LE MÉDECIN, *à Eraste.*

Oui, je vous assure que je traiterai Monsieur méthodiquement, et dans toutes les régularités de notre art.

M. DE POURCEAUGNAC.

Mon Dieu! il ne me faut point tant de cérémonies; et je ne viens pas ici pour incommoder.

LE MÉDECIN.

Un tel emploi ne me donne que de la joie!

ÉRASTE.

Voilà toujours dix pistoles d'avance, en attendant ce que j'ai promis.

(*Il donne de l'argent au Médecin.*)

M. DE POURCEAUGNAC.

Non, s'il vous plaît; je n'entends pas que vous fassiez de dépense, et que vous envoyiez rien acheter pour moi.

ÉRASTE.

Mon Dieu! laissez-moi faire; ce n'est pas pour ce que vous pensez.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous demande de ne me traiter qu'en ami.

ÉRASTE.

C'est ce que je veux faire..... (*Bas, au Médecin.*) Je vous recommande, sur-tout, de ne le point laisser sortir de vos mains; car, parfois, il veut s'échapper.

LE MÉDECIN, *bas.*

Ne vous mettez pas en peine !

ÉRASTE, *à M. de Pourceaugnac.*

Je vous prie de m'excuser de l'incivilité que je commets !

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous vous moquez ; et c'est trop de grace que vous me faites !

(*Eraste s'en va.*)

SCENE XVI.

UN SECOND MÉDECIN, DEUX LAQUAIS, *vêtus de noir ;* M. DE POURCEAUGNAC, LE PREMIER MÉDECIN, L'APOTHICAIRE.

LE PREMIER MÉDECIN, *à M. de Pourceaugnac.*

CE m'est beaucoup d'honneur, Monsieur, d'être choisi pour vous rendre service.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je suis votre serviteur !

LE PREMIER MÉDECIN, *montrant le second Médecin.*

Voici un habile homme, mon Confrere, avec lequel je vais consulter la maniere dont nous vous traiterons.

M. DE POURCEAUGNAC.

M. DE POURCEAUGNAC.

Il ne faut point tant de façons, vous dis-je; je suis homme à me contenter de l'ordinaire.

LE PREMIER MÉDECIN, *aux Laquais.*

Allons, des siéges.

(*Les deux Laquais donnent des siéges, et s'en vont, avec l'Apothicaire.*)

SCENE XVII.

M. DE POURCEAUGNAC, LE PREMIER MÉDECIN, LE SECOND MÉDECIN.

M. DE POURCEAUGNAC, *à part.*

Voila, pour un jeune homme, des domestiques bien lugubres!

LE PREMIER MÉDECIN, *à M. de Pourceaugnac.*

Allons, Monsieur; prenez votre place, Monsieur.

(*Les deux Médecins font asseoir M. de Pourceaugnac entre eux deux.*)

M. DE POURCEAUGNAC, *s'asseyant.*

Votre très-humble valet!... (*Les deux Médecins lui prennent chacun une main pour lui tâter le pouls.*) Que veut dire cela?

LE PREMIER MÉDECIN.

Mangez-vous bien, Monsieur?

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui; et bois encore mieux!

LE PREMIER MÉDECIN.

Tant pis ! Cette grande appétion du froid et de l'humide, est une indication de la chaleur et sécheresse qui est au-dedans.... Dormez-vous fort ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui, quand j'ai bien soupé.

LE PREMIER MÉDECIN.

Faites-vous des songes ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Quelquefois.

LE PREMIER MÉDECIN.

De quelle nature sont-ils ?

M. DE POURCEAUGNAC.

De la nature des songes.... (*A part.*) Quelle diable de conversation est-ce là ?

LE PREMIER MÉDECIN.

Vos déjections, comment sont-elles ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Ma foi ! je ne comprends rien à toutes ces questions, et je veux plutôt boire un coup.

LE PREMIER MÉDECIN.

Un peu de patience ! Nous allons raisonner sur votre affaire devant vous ; et nous le ferons en François, pour être plus intelligibles.

M. DE POURCEAUGNAC.

Quel grand raisonnement faut-il pour manger un morceau ?

LE PREMIER MÉDECIN, *au second Médecin.*

Comme ainsi soit qu'on ne puisse guérir une maladie qu'on ne la connoisse parfaitement, et qu'on ne la

puisse parfaitement connoître sans en bien établir l'idée particuliere et la veritable espece, par ses signes diagnostiques et pronostiques, vous me permettrez, M. notre ancien, d'entrer en considération de la maladie dont il s'agit, avant que de toucher à la thérapeutique et aux remedes qu'il nous conviendra faire pour la parfaite curation d'icelle. Je dis donc, Monsieur, avec votre permission, que notre malade, ici présent, est malheureusement attaqué, affecté, possédé, travaillé de cette sorte de folie, que nous nommons fort bien mélancolie hypocondriaque, espece de folie très-fâcheuse, et qui ne demande pas moins qu'un Esculape comme vous, consommé dans notre Art; vous, dis-je, qui avez blanchi, comme on dit, sous le harnois, et auquel il en a tant passé par les mains, de toutes les façons. Je l'appelle mélancolie hypocondriaque, pour la distinguer des deux autres; car le célebre Galien établit doctement, à son ordinaire, trois especes de cette maladie que nous nommons mélancolie, ainsi appelée non-seulement par les Latins, mais encore par les Grecs, ce qui est bien à remarquer pour notre affaire. La premiere, qui vient du propre vice du cerveau; la seconde, qui vient de tout le sang, fait et rendu atrabilaire; la troisieme, appelée hypocondriaque, qui est la nôtre, laquelle procede du vice de quelque partie du bas-ventre, et de la région inférieure; mais particuliérement de la rate, dont la chaleur et l'inflammation portent au cerveau de notre malade beaucoup de fuligines épaisses et crasses, dont la vapeur noire et maligne cause dépravation aux fonc-

tions de la faculté princesse, et fait la maladie dont, par notre raisonnement, il est manifestement atteint et convaincu. Qu'ainsi ne soit. Pour diagnostique incontestable de ce que je dis, vous n'avez qu'à considérer ce grand sérieux que vous voyez; cette tristesse, accompagnée de craintes et de défiance, signes pathognomoniques et individuels de cette maladie, si bien marquée chez le divin vieillard Hippocrate; cette physionomie, ces yeux rouges et hagards, cette grande barbe, cette habitude du corps menue, grêle, noire et velue, lesquels signes le dénotent très-affecté de cette maladie, procédante du vice des hypocondres; laquelle maladie, par laps de tems, naturalisée, envieillie, habituée, et ayant pris droit de bourgeoisie chez lui, pourroit bien dégénérer ou en manie, ou en phthisie, ou en apoplexie, ou même en fine frénésie et fureur. Tout ceci supposé, puisqu'une maladie bien connue est à demi guérie, car *ignoti nulla est curatio morbi*, il ne vous sera pas difficile de convenir des remedes que nous devons faire à Monsieur. Premiérement, pour remédier à cette pléthore obturante, et à cette cacochymie luxuriante par tout le corps, je suis d'avis qu'il soit phlébotomisé libéralement, c'est-à-dire, que les saignées soient fréquentes et plantureuses; en premier lieu, de la basilique, puis de la céphalique, et même, si le mal est opiniâtre, de lui ouvrir la veine du front, et que l'ouverture soit large, afin que le gros sang puisse sortir; et, en même tems, de le purger, désopiler et évacuer par purgatifs propres et convenables; c'est-à-dire, par cholagogues, mélanogogues,

et cætera ; et, comme la véritable source de tout le mal est ou une humeur crasse et féculente, ou une vapeur noire et grossiere, qui obscurcit, infecte et salit les esprits animaux, il est à propos ensuite qu'il prenne un bain d'eau pure et nette, avec force petit-lait clair, pour purifier, par l'eau, la féculence de l'humeur crasse, et éclaircir, par le lait clair, la noirceur de cette vapeur. Mais avant toute chose, je trouve qu'il est bon de le réjouir par agréables conversations, chants et instrumens de musique ; à quoi il n'y a pas d'inconvénient de joindre des danseurs, afin que leurs mouvemens, disposition et agilité puissent exciter et réveiller la paresse de ses esprits engourdis, qui occasionne l'épaisseur de son sang, d'où procede la maladie. Voilà les remedes que j'imagine, auxquels pourront être ajoutés beaucoup d'autres meilleurs, par M. notre Maître et ancien, suivant l'expérience, jugement, lumiere et suffisance qu'il s'est acquise dans notre art. *Dixi.*

LE SECOND MÉDECIN.

A Dieu ne plaise, Monsieur, qu'il me tombe en pensée d'ajouter rien à ce que vous venez de dire ! Vous avez si bien discouru sur tous les signes, les symptômes & les causes de la maladie de Monsieur : le raisonnement que vous en avez fait est si docte et si beau qu'il est impossible qu'il ne soit pas fou et mélancolique hypocondriaque ; et, quand il ne le seroit pas, il faudroit qu'il le devînt, pour la beauté des choses que vous avez dites, et la justesse du raisonnement que

vous avez fait. Oui, Monsieur, vous avez dépeint, fort graphiquement, *graphicè depinxisti*, tout ce qui appartient à cette maladie. Il ne se peut rien de plus doctement, sagement, ingénieusement conçu, pensé, imaginé que ce que vous avez prononcé au sujet de ce mal, soit pour la diagnose, ou la prognose, ou la thérapie; et il ne me reste rien ici, que de féliciter Monsieur d'être tombé entre vos mains, et de lui dire qu'il est trop heureux d'être fou, pour éprouver l'efficace et la douceur des remedes que vous avez si judicieusement proposés. Je les approuve tous; *manibus et pedibus descendo in tuam sententiam.* Tout ce que je voudrois ajouter, c'est de faire les saignées et les purgations en nombre impair, *numero Deus impare gaudet*; de prendre le lait clair avant le bain; de lui composer un fronteau où il entre du sel: le sel est symbole de la sagesse; de faire blanchir les murailles de sa chambre, pour dissiper les ténebres de ses esprits, *album est disgregativum visûs*; et de lui donner, tout-à-l'heure, un petit lavement, pour servir de prélude et d'introduction à ces judicieux remedes, dont, s'il a à guérir, il doit recevoir du soulagement. Fasse le Ciel, que ces remedes, Monsieur, qui sont les vôtres, réussissent au malade, selon notre intention!

M. DE POURCEAUGNAC.

Messieurs, il y a une heure que je vous écoute. Est-ce que nous jouons ici une Comédie?

LE PREMIER MÉDECIN.

Non, Monsieur, nous ne jouons point.

M. DE POURCEAUGNAC.

Qu'est-ce que tout ceci ? et que voulez-vous dire avec votre galimathias et vos sottises ?

LE PREMIER MÉDECIN.

Bon ! dire des injures : voilà un diagnostique qui nous manquoit pour la confirmation de son mal ; et ceci pourroit bien tourner en manie !

M. DE POURCEAUGNAC, *à part.*

Avec qui m'a-t-on mis ici ?

(*Il crache deux ou trois fois.*)

LE PREMIER MÉDECIN.

Autre diagnostique : la sputation fréquente !

M. DE POURCEAUGNAC.

Laissons cela, et sortons d'ici.

LE PREMIER MÉDECIN.

Autre encore : l'inquiétude de changer de place.

M. DE POURCEAUGNAC.

Qu'est-ce donc que toute cette affaire ? et que me voulez-vous ?

LE PREMIER MÉDECIN.

Vous guérir, selon l'ordre qui nous a été donné.

M. DE POURCEAUGNAC.

Me guérir ?

LE PREMIER MÉDECIN.

Oui.

M. DE POURCEAUGNAC.

Parbleu ! je ne suis pas malade !

LE PREMIER MÉDECIN.

Mauvais signe, lorsqu'un malade ne sent pas son mal !

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous dis que je me porte bien !

LE PREMIER MÉDECIN.

Nous savons mieux que vous comment vous vous portez, et nous sommes Médecins qui voyons clair dans votre constitution !

M. DE POURCEAUGNAC.

Si vous êtes Médecins, je n'ai que faire de vous; et je me mocque de la médecine !

LE PREMIER MÉDECIN, *bas, au second Médecin.*

Hom ! hom ! voici un homme plus fou que nous ne pensons !

M. DE POURCEAUGNAC.

Mon pere et ma mere n'ont jamais voulu de remedes ; et ils sont morts, tous deux, sans l'assistance des Médecins.

LE PREMIER MEDECIN.

Je ne m'étonne pas s'ils ont engendré un fils qui est insensé.... (*Au second Médecin.*) Allons, procédons à la curation ; et, par la douceur exhilarante de l'harmonie, adoucissons, lénifions et accoisons l'aigreur de ses esprits, que je vois prêts à s'enflammer.

(*Il rentre dans sa maison, avec le second Médecin.*)

SCENE XVIII.

M. DE POURCEAUGNAC, *seul.*

QUE diable est-ce là ? Les gens de ce pays-ci sont-ils insensés ? Je n'ai jamais rien vu de tel, et je n'y comprends rien du tout !

SCENE XIX.

DEUX MÉDECINS *grotesques*, M. DE POURCEAUGNAC.

(*Ils s'asseyent d'abord tous trois. Les Médecins se levent à différentes reprises pour saluer M. de Pourceaugnac, qui se leve, autant de fois, pour leur rendre leurs saluts.*)

LES DEUX MÉDECINS, *chantant ensemble.*

« BUON DI, buon dì, buon dì,
» Non vi lasciate uccidere
» Dal dolor malinconico,
» Noi vi faremo ridere
» Col nostro canto harmonico ;
» Sol' per guarir vi
» Siamo venuti quì.
» Buon dì, buon dì, buon dì.

LE PREMIER MÉDECIN.

» Altro non è la pazzia
» Che malinconia.
» L'ammalato
» Non è disperato,
» Se vol pigliar un poco d'allegria.
» Altro non è la pazzia
» Che malinconia.

LE SECOND MÉDECIN.

» Su, cantate, ballate, ridete;
» Et, se far meglio volete,
» Quando sentite il deliro vicino,
» Pigliate del vino,
» E qualche volta un poco di tabac.
» Allegramente, Monsu Pourceaugnac. »

SCENE XX.

TROUPE DE MATASSINS, M. DE POURCEAUGNAC, DEUX MÉDECINS, *grotesques.*

(*Danses des Matassins autour de M. de Pourceaugnac.*)

(*Les deux Médecins grotesques et les Matassins s'en vont.*)

SCENE XXI.

UN APOTHICAIRE, *tenant une seringue ;* M. DE POURCEAUGNAC.

L'APOTHICAIRE.

MONSIEUR, voici un petit remede, un petit remede, qu'il vous faut prendre, s'il vous plaît, s'il vous plaît !

M. DE POURCEAUGNAC.

Comment !, je n'ai que faire de cela !

L'APOTHICAIRE.

Il a été ordonné, Monsieur, il a été ordonné !

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah ! que de bruit !

L'APOTHICAIRE.

Prenez-le, Monsieur, prenez-le : il ne vous fera point de mal ; il ne vous fera point de mal !

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah !

L'APOTHICAIRE.

C'est un petit clystere, un petit clystere, bénin, bénin : il est bénin, bénin ! Là, prenez, prenez, Monsieur ; c'est pour déterger, pour déterger, déterger.

SCENE XXII.

LES DEUX MÉDECINS, *grotesques, et les* MATASSINS; *avec des seringues;* M. DE POURCEAUGNAC.

LES DEUX MÉDECINS, *à M. de Pourceaugnac.*

« PIGLIA lo su,
» Signor Monsu,
» Piglia lo, piglia lo, piglia lo, su,
» Che non ti farà male,
» Piglia lo su questo servitiale,
» Piglia lo su,
» Signor Monsu,
» Piglia lo, piglia lo, piglia lo su. »

M. DE POURCEAUGNAC.

Allez-vous-en au diable !

(*M. de Pourceaugnac met son chapeau au-devant de lui, pour se garantir des seringues; il se sauve, et est poursuivi par les deux Médecins grotesques, et par les Matassins.*)

SCENE XXIII.

L'APOTHICAIRE, *seul.*

(Il reste à attendre le retour de M. de Pourceaugnac, qui passe par derriere le Théatre, et revient se remettre sur sa chaise, auprès de laquelle il trouve l'Apothicaire, qui l'attendoit. Les deux Médecins grotesques et les Matassins rentrent aussi.)

SCENE XXIV.

M. DE POURCEAUGNAC, LES DEUX MÉDECINS *grotesques*, LES MATASSINS, L'APOTHICAIRE.

LES DEUX MÉDECINS, *grotesques, à M. de Pourceaugnac.*

« PIGLIA lo su,
» Signor Monsu,
» Piglia lo, piglia lo, piglia lo su,
» Che non ti farà male.
» Piglia lo su questo servitiale,
» Piglia lo su,

» Signor Monsu,
» Piglia lo, piglia lo, piglia lo su!

(*M. de Pourceaugnac s'enfuit, avec la chaise, contre laquelle l'Apothicaire appuie sa seringue; et les Médecins et les Matassins le suivent.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

PREMIER MÉDECIN, SBRIGANI.

LE PREMIER MÉDECIN.

IL a forcé tous les obstacles que j'avois mis, et s'est dérobé aux remedes que je commençois de lui faire!

SBRIGANI.

C'est être bien ennemi de soi-même que de fuir des remedes aussi salutaires que les vôtres!

LE PREMIER MÉDECIN.

Marque d'un cerveau démonté, et d'une raison dépravée que de ne vouloir pas guérir!

SBRIGANI.

Vous l'auriez guéri, haut la main?

LE PREMIER MÉDECIN.

Sans doute; quand il y auroit eu complication de douze maladies!

SBRIGANI.

Cependant, voilà cinquante pistoles bien acquises qu'il vous fait perdre!

LE PREMIER MÉDECIN.

Moi, je n'entends point les perdre, et je prétends

le guétir, en dépit qu'il en ait! Il est lié et engagé à mes remedes; et je veux le faire saisir où je le trouverai, comme déserteur de la médecine, et infracteur de mes ordonnances!

SBRIGANI.

Vous avez raison. Vos remedes étoient un coup sûr, et c'est de l'argent qu'il vous vole!

LE PREMIER MÉDECIN.

Où puis-je en avoir des nouvelles?

SBRIGANI.

Chez le bon homme Oronte, assurément, dont il vient épouser la fille; et qui, ne sachant rien de l'infirmité de son gendre futur, voudra peut-être se hâter de conclure le mariage.

LE PREMIER MÉDECIN.

Je vais lui parler, tout-à-l'heure!

SBRIGANI.

Vous ne ferez point mal.

LE PREMIER MÉDECIN.

Il est hypothéqué à mes consultations; et un malade ne se moquera pas d'un Médecin!

SBRIGANI.

C'est fort bien dit à vous! et, si vous m'en croyez, vous ne souffrirez point qu'il se marie que vous ne l'ayiez pansé tout votre saoul!

LE PREMIER MÉDECIN.

Laissez-moi faire!

SBRIGANI, *à part, en s'en allant.*

Je vais, de mon côté, dresser une autre batterie, et le beau-pere est aussi dupe que le gendre!

SCENE II.

ORONTE, LE PREMIER MÉDECIN.

LE PREMIER MÉDECIN.

Vous avez, Monsieur, un certain M. de Pourceaugnac, qui doit épouser votre fille ?

ORONTE.

Oui, je l'attends de Limoges; et il devroit être arrivé.

LE PREMIER MÉDECIN.

Aussi l'est-t-il, et il s'en est enfui de chez moi, après y avoir été mis ; mais je vous défends, de la part de la Médecine, de procéder au mariage que vous avez conclu, que je ne l'aie duement préparé pour cela, et mis en état de procréer des enfans bien conditionnés, et de corps et d'esprit.

ORONTE.

Comment donc ?

LE PREMIER MÉDECIN.

Votre prétendu gendre a été constitué mon malade : sa maladie, qu'on m'a donnée à guérir, est un meuble qui m'appartient, et que je compte entre mes effets; et je vous déclare que je ne prétends point qu'il se marie qu'au préalable il n'ait satisfait à la Médecine, et subi les remedes que je lui ai ordonnés !

ORONTE.

Il a quelque mal ?

LE PREMIER MÉDECIN.

Oui.

ORONTE.

Hé quel mal, s'il vous plaît ?

LE PREMIER MÉDECIN.

Ne vous mettez pas en peine.

ORONTE.

Est-ce quelque mal ? . . .

LE PREMIER MÉDECIN, *l'interrompant.*

Les Médecins sont obligés au secret. Il suffit que je vous ordonne, à vous et à votre fille, de ne point célébrer, sans mon consentement, vos noces avec lui, sur peine d'encourir la disgrace de la faculté, et d'être accablé de toutes les maladies qu'il nous plaira !

ORONTE.

Je n'ai garde, si cela est, de faire le mariage !

LE PREMIER MÉDECIN.

On me l'a mis entre les mains, et il est obligé d'être mon malade !

ORONTE.

A la bonne heure !

LE PREMIER MÉDECIN.

Il a beau fuir, je le ferai condamner, par arrêt, à se faire guérir par moi !

ORONTE.

J'y consens !

LE PREMIER MÉDECIN.

Oui, il faut qu'il creve, ou que je le guérisse !

ORONTE.

Je le veux bien !

LE PREMIER MÉDECIN.

Et si je ne le trouve, je m'en prendrai à vous, et je vous guérirai !

ORONTE.

Je me porte bien !

LE PREMIER MÉDECIN.

Il n'importe. Il me faut un malade, et je prendrai qui je pourrai !

(*Il s'en va.*)

SCENE III.

ORONTE, *seul.*

PRENEZ qui vous voudrez ; mais ce ne sera pas moi... Voyez un peu la belle raison !

SCENE IV.

SBRIGANI, *en Marchand Flamand ;* ORONTE.

SBRIGANI.

MONTSIR, avec le fostre permission, je suis un trancher Marchand Flamane, qui foudroit bienne fous temandzir un petit nouvelt

ORONTE, *le saluant.*

Quoi, Monsieur?

SBRIGANI.

Mettez le vostre chapeau sur le tête, Montsir, si ve plaît.

ORONTE.

Dites-moi, Monsieur, ce que vous voulez.

SBRIGANI.

Moi le dire rien, Montsir, si fous le mettre pas le chapeau sur le tête.

ORONTE, *se couvrant.*

Soit.... Qu'y a-t-il, Monsieur?

SBRIGANI.

Fous connoître point, en c'ti file, un certe Montsir Oronte?

ORONTE.

Oui, je le connois.

SBRIGANI.

Hé quel homme est-ile, Montsir, si ve plaît?

ORONTE.

C'est un homme comme les autres.

SBRIGANI.

Je fous temande, Montsir, s'il est un homme riche, qui a du bienne?

ORONTE.

Oui.

SBRIGANI.

Mais riche beaucoup grandement, Montsir?

ORONTE.

Oui.

SBRIGANI.

J'en suis aise beaucoup, Montsir !

ORONTE.

Mais pourquoi cela ?

SBRIGANI.

L'est, Montsir, pour un petit raisonne de conséquence pour nous.

ORONTE.

Mais encore, pourquoi ?

SBRIGANI.

L'est, Montsir, que c'ti Montsir Oronte donne son fille en mariage à un certe Montsir de Pourcegnac.

ORONTE.

Hé bien ?

SBRIGANI.

Et c'ti Montsir de Pourcegnac, Montsir, l'est un homme que doivre beaucoup grandement, à dix ou douze Marchanes Flamanes, qui êtes venus ici.

ORONTE.

Ce Monsieur de Pourceaugnac doit beaucoup à dix ou douze Marchands ?

SBRIGANI.

Oui, Montsir ; et, depuis huite mois, nous afoir obtenir un petit sentence contre lui ; et lui a remettre à payer tou ce créancier de c'ti mariage que c'ti Montsir Oronte donne pour son fille.

ORONTE.

Hom ! hom ! il a remis là à payer ses créanciers ?

SBRIGANI.

Oui, Montsir, et avec un grant défotion nous tous attendre c'ti mariage!

ORONTE, *à part.*

L'avis n'est pas mauvais!... (*A Sbrigani.*) Je vous donne le bon jour!

SBRIGANI.

Je remercie Montsir de la faveur grande!

ORONTE.

Votre très-humble valet!

SBRIGANI.

Je le suis, Montsir, obliger plus que beaucoup du bon nouvel que Montsir m'avoir donné!

(*Oronte s'en va.*)

SCENE V.

SBRIGANI, *seul, en ôtant sa barbe postiche et en se dépouillant de l'habit de Flamand, qu'il avoit par-dessus le sien.*

CELA ne va pas mal! Quittons notre ajustement de Flamand pour songer à d'autres machines; et tâchons de semer tant de soupçons et de division entre le beau-pere et le gendre que cela rompe le mariage prétendu .. Tous deux également sont propres à gober les

hameçons qu'on leur veut tendre; et, entre nous autres fourbes de la premiere classe, nous ne faisons que nous jouer, lorsque nous trouvons un gibier aussi facile que celui-là!

SCENE VI.

M. DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI

M. DE POURCEAUGNAC, *se croyant seul.*

« PIGLIA lo su, piglia lo su,
» Signor Monsu.... »
Que diable est-ce-là?.... (*Appercevant Sbrigani.*) Ah!

SBRIGANI.

Qu'est-ce, Monsieur, qu'avez-vous?

M. DE POURCEAUGNAC.

Tout ce que je vois me semble lavement!

SBRIGANI.

Comment?

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous ne savez pas ce qui m'est arrivé dans ce logis, à la porte duquel vous m'avez conduit?

SBRIGANI.

Non, vraiment. Qu'est-ce que c'est?

M. DE POURCEAUGNAC.

Je pensois y être régalé comme il faut!

SBRIGANI.

Hé bien?

M. DE POURCEAUGNAC.

« Je vous laisse entre les mains de Monsieur..... » Des Médecins habillés de noir.... Dans une chaise... Tâter le pouls... « Comme ainsi soit... Il est fou... » Deux gros joufflus... Grands chapeaux... « *Buon dì*, » *buon dì*... » Six l'antalons... « Ta, ta, ta, ta, ta; ra, » ta, ta.... *Allegramente, Monsu Pourceaugnac*... » Apothicaire.... Lavement.... « Prenez, Monsieur, » prenez, prenez.... Il est bénin, bénin, bénin.... » C'est pour déterger, pour déterger, déterger.... *Pi-* » *glia lo su, Signor Monsu, piglia lo, piglia lo, piglia* » *lo su*.... » Jamais je n'ai été si saoul de sottises!

SBRIGANI.

Qu'est-ce que tout cela veut dire?

M. DE POURCEAUGNAC.

Cela veut dire que cet homme-là, avec ses grandes embrassades, est un fourbe, qui m'a mis dans une maison pour se moquer de moi, et me faire une piece!

SBRIGANI.

Cela est-il possible?

M. DE POURCEAUGNAC.

Sans doute. Ils étoient une douzaine de possédés après mes chausses; et j'ai eu toutes les peines du monde à m'échapper de leurs pattes!

SBRIGANI.

Voyez un peu! les mines sont bien trompeuses! Je l'aurois cru le plus affectionné de vos amis! Voilà un de mes étonnemens, comme il est possible qu'il y ait des fourbes comme cela dans le monde!

M. DE POURCEAUGNAC.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ne sens-je point le lavement ? Voyez, je vous prie !

SBRIGANI.

Eh ! il y a quelque petite chose qui approche de cela.

M. DE POURCEAUGNAC.

J'ai l'odorat et l'imagination toute remplie de cela ; et il me semble toujours que je vois une douzaine de lavemens qui me couchent en joue !

SBRIGANI.

Voilà une méchanceté bien grande ! et les hommes sont bien traîtres et scélérats !

M. DE POURCEAUGNAC.

Enseignez-moi, de grace ! le logis de M. Oronte ; je je suis bien aise d'y aller tout-à-l'heure.

SBRIGANI.

Ah ! ah ! vous êtes donc de complexion amoureuse ; et vous avez ouï parler que ce M. Oronte a une fille ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui ; je viens l'épouser.

SBRIGANI.

L'é.... l'épouser..

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui.

SBRIGANI.

En mariage ?

M. DE POURCEAUGNAC.

De quelle façon donc ?

SBRIGANI.

Ah! c'est une autre chose! Je vous demande pardon!

M. DE POURCEAUGNAC.

Qu'est-ce que cela veut dire?

SBRIGANI.

Rien.

M. DE POURCEAUGNAC.

Mais encore?

SBRIGANI.

Rien, vous dis-je. J'ai un peu parlé trop vîte!

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous prie de me dire ce qu'il y a là-dessous?

SBRIGANI.

Non, cela n'est point nécessaire.

M. DE POURCEAUGNAC.

De grace!

SBRIGANI.

Point.... Je vous prie de m'en dispenser.

M. DE POURCEAUGNAC.

Est-ce que vous n'êtes point de mes amis?

SBRIGANI.

Si fait. On ne peut pas l'être davantage!

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous devez donc ne me rien cacher.

SBRIGANI.

C'est une chose où il y va de l'intérêt du prochain!

M. DE POURCEAUGNAC.

Afin de vous obliger à m'ouvrir votre cœur, voilà

une petite bague, que je vous prie de garder pour l'amour de moi !

SBRIGANI.

Laissez-moi consulter un peu si je le puis faire en conscience.... (*Après s'être un peu éloigné de M. de Pourceaugnac, à part, mais de maniere à en être entendu.*) C'est un homme qui cherche son bien, qui tache de pourvoir sa fille, le plus avantageusement qu'il est possible ; et il ne faut nuire à personne. Ce sont des choses qui sont connues, à la vérité ; mais j'irai les découvrir à un homme qui les ignore, et il est défendu de scandaliser son prochain.... Cela est vrai ; mais, d'autre part, voilà un étranger qu'on veut surprendre, et qui, de bonne foi, vient se marier avec une fille, qu'il ne connoît pas, et qu'il n'a jamais vue ; un Gentilhomme, plein de franchise, pour qui je me sens de l'inclination, qui me fait l'honneur de me tenir pour son ami, prend confiance en moi, et me donne une bague à garder, pour l'amour de lui.... (*A M. de Pourceaugnac.*) Oui, je trouve que je puis vous dire les choses, sans blesser ma conscience ; mais tâchons de vous les dire le plus doucement qu'il nous sera possible, et d'épargner les gens, le plus que nous pourrons. De vous dire que cette fille-là mene une vie déshonnête ; cela seroit un peu trop fort : cherchons, pour nous expliquer, quelques termes plus doux. Le mot de galante aussi n'est pas assez : celui de coquette achevée me semble propre à ce que nous voulons ; et je m'en puis servir pour vous dire honnêtement ce qu'elle est.

M. DE POURCEAUGNAC.

L'on me veut donc prendre pour dupe ?

SBRIGANI.

Peut-être, dans le fond, n'y a-t-il pas tant de mal que tout le monde croit ; et puis il y a des gens, après tout, qui se mettent au-dessus de ces sortes de choses, et qui ne croient pas que leur honneur dépende....

M. DE POURCEAUGNAC, *l'interrompant.*

Je suis votre serviteur ! Je ne me veux point mettre sur la tête un chapeau comme celui-là ; et l'on aime à aller le front levé dans la famille des Pourceaugnacs !

SBRIGANI, *lui montrant Oronte qui paroît.*

Voilà le pere.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ce vieillard-là ?

SBRIGANI, *s'en allant.*

Oui.... Je me retire.

SCENE VII.

ORONTE, M. DE POURCEAUGNAC.

M. DE POURCEAUGNAC.

Bon jour, Monsieur, bon jour !

ORONTE.

Serviteur, Monsieur, serviteur !

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous êtes M. Oronte, n'est-ce pas?

ORONTE.

Oui.

M. DE POURCEAUGNAC.

Et moi, M. de Pourceaugnac.

ORONTE.

A la bonne heure!

M. DE POURCEAUGNAC.

Croyez-vous, M. Oronte, que les Limosins soient des sots?

ORONTE.

Croyez-vous, M. de Pourceaugnac, que les Parisiens soient des bêtes?

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous imaginez-vous, M. Oronte, qu'un homme comme moi soit affamé de femme?

ORONTE.

Vous imaginez-vous, M. de Pourceaugnac, qu'une fille comme la mienne soit affamée de mari?

SCENE VIII.

JULIE, ORONTE, M. DE POURCEAUGNAC.

JULIE, *à Oronte.*

ON vient de me dire, mon pere, que M. de Pourceaugnac est arrivé..... Ah! le voilà, sans doute, et mon cœur me le dit..... Qu'il est bien fait! qu'il a bon

air ! et que je suis contente d'avoir un tel époux ! . . . . Souffrez que je l'embrasse, et que je lui témoigne . . . .

ORONTE.

Doucement, ma fille, doucement !

M. DE POURCEAUGNAC, *à part.*

Tudieu, quelle galante ! Comme elle prend feu d'abord !

ORONTE.

Je voudrois bien savoir, M. de Pourceaugnac, par quelle raison vous venez. . . .

JULIE, *à M. de Pourceaugnac, en s'approchant et en le regardant d'un air languissant et lui voulant prendre la main.*

Que je suis aise de vous voir, et que je brûle d'impatience ! . . . .

ORONTE, *l'interrompant.*

Ah ! ma fille, ôtez-vous de-là, vous dis-je !

M. DE POURCEAUGNAC, *à part.*

Oh ! oh ! quelle égrillarde !

ORONTE.

Je voudrois bien, dis-je, savoir par quelle raison, s'il vous plaît, vous avez la hardiesse de. . . .

(*Julie continue le même jeu.*)

M. DE POURCEAUGNAC, *à part.*

Vertu de ma vie !

ORONTE, *à Julie.*

Encore ! qu'est-ce à dire cela ?

JULIE.

Ne voulez-vous pas que je caresse l'époux que vous m'avez choisi ?

ORONTE.

Non.... Rentrez là-dedans.

JULIE.

Laissez-moi le regarder.

ORONTE.

Rentrez, vous dis-je!

JULIE.

Je veux demeurer là, s'il vous plaît?

ORONTE.

Je ne veux pas, moi: et, si tu ne rentres tout-à-l'heure, je....

JULIE, *l'interrompant.*

Eh! bien, je rentre.

ORONTE, *à M. de Pourceaugnac.*

Ma fille est une sotte, qui ne sait pas les choses...

M. DE POURCEAUGNAC, *à part.*

Comme nous lui plaisons!

ORONTE, *à Julie, qui est restée, après avoir fait quelques pas pour s'en aller.*

Tu ne veux pas te retirer?

JULIE.

Quand est-ce donc que vous me marierez avec Monsieur?

ORONTE.

Jamais; et tu n'es pas pour lui!

JULIE.

Je le veux avoir, moi, puisque vous me l'avez promis!

ORONTE.

Si je te l'ai promis, je te le dépromets!

M. DE POURCEAUGNAC, *à part.*

Elle voudroit bien me tenir !

JULIE, *à Oronte.*

Vous avez beau faire, nous serons mariés ensemble, en dépit de tout le monde !

ORONTE.

Je vous en empêcherai bien tous deux, je vous assure !.... (*A part.*) Voyez un peu quel *vertigo* lui prend !

(*Julie rentre.*)

SCENE IX.

ORONTE, M. DE POURCEAUGNAC.

M. DE POURCEAUGNAC.

MON Dieu, notre beau-pere prétendu, ne vous fatiguez point tant ! on n'a pas envie de vous enlever votre fille ; et vos grimaces n'attraperont rien !

ORONTE.

Toutes les vôtres n'auront pas grand effet !

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous êtes-vous mis dans la tête que Léonard de Pourceaugnac soit un homme à acheter chat en poche? et qu'il n'ait pas là-dedans (*Montrant sa tête.*) quelque morceau de judiciaire pour se conduire, pour se faire informer de l'histoire du monde, et voir, en se mariant, si son honneur a bien toutes ses sûretés ?

ORONTE.

Je ne sais pas ce que cela veut dire; mais vous êtes-vous mis dans la tête, qu'un homme de soixante et trois ans ait si peu de cervelle et considere si peu sa fille que de la marier avec un homme qui a ce que vous savez, et qui a été mis chez un Médecin pour être pansé?

M. DE POURCEAUGNAC.

C'est une piece que l'on m'a faite, et je n'ai aucun mal!

ORONTE.

Le Médecin me l'a dit lui-même.

M. DE POURCEAUGNAC.

Le Médecin en a menti! Je suis Gentilhomme, et je le veux voir, l'épée à la main!

ORONTE.

Je sais ce que j'en dois croire; et vous ne m'abuserez pas là-dessus, non plus que sur les dettes que vous avez assignées sur le mariage de ma fille!

M. DE POURCEAUGNAC.

Quelles dettes?

ORONTE.

La feinte ici est inutile; et j'ai vu le Marchand Flamand, qui, avec les autres Créanciers, a obtenu, depuis huit mois, sentence contre vous!

M. DE POURCEAUGNAC.

Quel Marchand Flamand? quels Créanciers? quelle sentence obtenue contre moi?

ORONTE.

Vous savez bien ce que je veux dire!

SCENE X.

LUCETTE, ORONTE, M. DE POURCEAUGNAC.

LUCETTE, *à M. de Pourceaugnac, en contrefaisant une Languedocienne.*

AH ! tu es assi, et, à la fi, yeu te trobi, après abé fait tant de passés ! Podes-tu, scélérat ! podes-tu souteni ma bisto ?

M. DE POURCEAUGNAC, *à part.*

Qu'est-ce que veut cette femme-là ?

LUCETTE.

Que te boli, infâme ! Tu fas semblan de nou me pas connouisse, et nou rougisses pas, impudent que tu sios ! tu ne rougisses pas de me beyre ? . . . (*A Oronte.*) Nou sabi pas, Moussur, saquos bous dont m'an dit que bouillo espousa la fillo ; may yeu bous declari que yeu soun sa fenno, et que y a set ans, Moussur, qu'en passant à Pézénas el auguet l'adresse dambé sas mignardisos, commo sap tapla fayre, de me gagna lou cor, et m'oubligel pra quel moueyen à ly donna la man per l'espousa.

ORONTE.

Oh ! oh !

M. DE POURCEAUGNAC, *à part.*

Que diable est-ce ceci ?

LUCETTE.

Lou trayte me quittet trés ans après, sul préteste de

qualques affayres que l'apelabon dins soun pays, et despey noun l'y resçauput quaso de noubelo, may dins lous tens qui soungeabi l'ou mens, m'an dounat abist, que begnio dins aquesto bilo, per se remarida dambé un autro jouena fillo, que sous parens ly an procurado, sensse saupré res de sou premié mariage. Yeu ai tout quittat en diligensso, et me soüy rendudo dins aqueste loc lou pu leau qu'ay pouscut, per m'oupousa en aquel criminel mariatge, et confondre as eyls de tout le mounde lou plus méchant days hommes!

M. DE POURCEAUGNAC, *à part.*

Voilà une étrange effrontée!

LUCETTE.

Impudint! n'as pas de honte de m'injuria, allioc d'être confus day reproches secrets que ta consiensso te deu fayre!

M. DE POURCEAUGNAC.

Moi, je suis votre mari?

LUCETTE.

Infâme! gausos-tu dire lou contrari? Hé tu sabes bé, per ma penno, que n'est que trop bertat; et plaguesso al sel qu'aco nou fougesso pas, et que m'auguesso layssado dins l'estat d'inouessençe, et dins la tranquillita oun moun amo bibio daban que tous charmes et tas tromparies noun m'en benguesson malhurousomen faire sourty; you nou serio pas réduito à faire lou triste persounatgé que you fave présentomen; à beyre un marit cruel mespresa touto l'ardou que yeu ay per el, et me laissa sensse cap de piétat abandounado

à las mourtelos doulous que yeu ressenti de sas perfidos acciûs.

ORONTE, *à part.*

Je ne saurois m'empêcher de pleurer.... (*A M. de Pourceaugnac.*) Allez, vous êtes un méchant homme!

M. DE POURCEAUGNAC.

Je ne connois rien à tout ceci!

SCENE XI.

NÉRINE, LUCETTE, ORONTE, M. DE POURCEAUGNAC.

NÉRINE, *à part, contrefaisant une Picarde.*

AH! je n'en pis plus; je suis toute essoffiée!.... (*A M. de Pourceaugnac.*) Ah! finfaron, tu m'as bien fait courir! tu ne m'écaperas mie!...(*Riant.*) Justiche, Justiche! Je boute empêchement au mariage!... (*A Oronte.*) Chés mon méri, Monsieu; et je veux faire pindre ché bon pindard-là!

M. DE POURCEAUGNAC, *à part.*

Encore!

ORONTE, *à part.*

Quel diable d'homme est-ceci?

LUCETTE, *à Nérine.*

Hé que boulez-bous dire, ambé bostre empachomen, et bostro pendarie? Quaquel homo es bostre matit?

NÉRINE.

NÉRINE.

Oui, Medéme; et je sis sa femme !

LUCETTE.

A quo es faus, aquos yeu que soun sa fenno, et se deu estre pendut, aquo sera yeu que lou farai penjat !

NÉRINE.

Je n'entains mie che baragoin-là.

LUCETTE.

Yeu bous disi que yeu soun sa fenno.

NÉRINE.

Sa femme ?

LUCETTE.

Oy.

NÉRINE.

Je vous dis que ché mi, encore in coup, qui le sis !

LUCETTE.

Et yeu bous sousteni yeu qu'aquos yeu !

NÉRINE.

Il y a quetre ans qu'il m'a éposée !

LUCETTE

Et yeu set ans y a que ma preso per fenno !

NÉRINE.

J'ai des gairans de tout ché que je di !

LUCETTE.

Tout mon pays lo sap !

NÉRINE.

No Ville en est témoin !

LUCETTE.

Tout Pézénas a bist notre mariatge !

NÉRINE.

Tout chin Quentin a assisté à no noche!

LUCETTE.

Nou y a res de tant béritable!

NÉRINE.

Il gn'y a rien de plus chertain!

LUCETTE, *à M. de Pourceaugnac.*

Gausos-tu dire lou contrari, valisquos?

NÉRINE, *à M. de Pourceaugnac.*

Est-che que tu me démentiras, méchaint homme?

M. DE POURCEAUGNAC.

Il est aussi vrai l'un que l'autre!

LUCETTE.

Quaign impudinsso! et coussi, misérable, nou te soubennes plus de la pavro Françon, et del pavre Jeannet, que soun lous fruits de nostre mariatge?

NÉRINE, *à M. de Pourceaugnac.*

Bayez un peu l'insolence! Quoi! tu ne te souviens mie de cette pauvre ainfain, no petite Madelaine, que tu m'as laichée pour gaige de ta foi?

M. DE POURCEAUGNAC, *à part.*

Voilà deux impudentes carognes!

LUCETTE, *appelant.*

Beni Françon, beni Jeannet, beni touston, beni toustaine, beni fayre beyre à un payre dénaturat la duretat quel a per nautres!

NÉRINE, *appelant aussi.*

Venez, Madelaine, me n'ainfain, venez vesen ichi faire honte à vo pere de l'impudainche qu'il au.

SCENE XII.

PLUSIEURS ENFANS, ORONTE, M. DE POURCEAUGNAC, LUCETTE, NÉRINE.

LES ENFANS, *à M. de Pourceaugnac.*

AH! mon papa! mon papa! mon papa!

M. DE POURCEAUGNAC, *à part.*

Diantre soit des petits-fils de putains!

LUCETTE.

Coussy, trayte! tu nou sios pas dins la darniairo confusiu, de ressaupre à tal tous enfans, et de ferma l'aureillo à la tendresso paternello? Tu nou m'escaperas pas infame! yeu te boly seguy per tout, et te reproucha ton crime, jusquos à tant que me sio benjado, et que t'ayo fayt penjat, couqui! te boly fayré penjat.

NÉRINE, *à M. de Pourceaugnac.*

Ne rougis-tu mie de dire ces mots-là, et d'être insainsible aux cairesses de chette pauvre ainfain? Tu ne te sauveras mie de mes pattes; et, en dépit de tes dains, je ferai bien voir que je sis ta femme, et je te ferai pindre!

LES ENFANS, *à M. de Pourceaugnac.*

Mon papa! mon papa! mon papa!

M. DE POURCEAUGNAC, *criant.*

Au secours! au secours!... Où fuirai je?... Je n'en puis plus!

ORONTE, *à Lucette et à Nérine.*

Allez, vous ferez bien de le faire punir ; et il mérite d'être pendu !

(*Il rentre chez lui ; M. de Pourceaugnac s'enfuit, Lucette, Nérine et les Enfans courent après lui.*)

SCENE XIII.

SBRIGANI, *seul.*

JE conduis, de l'œil, toutes choses; et tout cela ne va pas mal ! Nous fatiguerons tant notre Provincial qu'il faudra, ma foi ! qu'il déguerpisse.

SCENE XIV.

M. DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI.

M. DE POURCEAUGNAC.

AH ! je suis assommé ! ... Quelle peine ! quelle maudite Ville ! .... Assassiné de tous côtés !

SBRIGANI.

Qu'est-ce, Monsieur ! Est-il encore arrivé quelque chose ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui; il pleut en ce pays des femmes et des lavemens !

SBRIGANI.

Comment donc ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Deux carognes de baragouineuses me sont venu accuser de les avoir épousées, toutes deux, et me menacent de la justice !

SBRIGANI.

Voilà une méchante affaire ; et la justice, en ce pays-ci, est rigoureuse en diable contre cette sorte de crime !

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui ; mais quand il y auroit information, ajournement, décret et jugement obtenu, par surprise, défaut et coutumace, j'ai la voie du conflit de Jurisdiction pour temporiser, et venir aux moyens de nullité qui seront dans les procédures.

SBRIGANI.

Voilà en parler dans tous les termes ; et l'on voit bien, Monsieur, que vous êtes du métier !

M. DE POURCEAUGNAC.

Moi, point du tout ! je suis Gentilhomme !

SBRIGANI.

Il faut bien, pour parler ainsi, que vous ayiez étudié la pratique ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Point ; ce n'est que le sens commun qui me fait juger que je serai toujours reçu à mes faits justificatifs, et qu'on ne me sauroit condamner sur une simple accusation, sans un récollement et confrontation avec mes parties.

SBRIGANI.

En voilà du plus fin encore !

M. DE POURCEAUGNAC.

Ces mots-là viennent sans que je les sache.

SBRIGANI.

Il me semble que le sens commun d'un Gentilhomme peut bien aller à concevoir ce qui est du droit et de l'ordre de la justice ; mais non pas à savoir les vrais termes de la chicane ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Ce sont quelques mots que j'ai retenus en lisant les Romans.

SBRIGANI.

Ah ! fort bien !

M. DE POURCEAUGNAC.

Pour vous montrer que je n'entends rien du tout à la chicane, je vous prie de me mener chez quelque Avocat, pour consulter mon affaire.

SBRIGANI.

Je le veux, et vais vous conduire chez deux hommes fort habiles ; mais j'ai auparavant à vous avertir de n'être point surpris de leur maniere de parler. Ils ont contracté du Barreau certaine habitude de déclamation, qui fait que l'on diroit qu'ils chantent, et vous prendrez pour musique tout ce qu'ils vous diront.

M. DE POURCEAUGNAC.

Qu'importe comme ils parlent, pourvu qu'ils me disent ce que je veux savoir ?

SCENE XV.

DEUX AVOCATS, M. DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI.

LE PREMIER AVOCAT, *traînant ses paroles, en chantant.*

« LA polygamie est un cas,
» Est un cas pendable !

LE SECOND AVOCAT, *chantant fort vîte, en bredouillant.*

» Votre fait
» Est clair et net;
» Et tout le droit,
» Sur cet endroit,
» Conclut tout droit.
» Si vous consultez nos Auteurs,
» Législateurs et Glossateurs,
» Justinian, Papinian,
» Ulpian et Tribonian,
» Fernand, Rebuffe, Jean Imole,
» Paul, Castre, Julian, Barthole,
» Jason, Alciat et Cujas,
» Ce grand homme si capable,
» La polygamie est un cas,
» Est un cas pendable ! »

SCENE XVI.

DEUX PROCUREURS, DEUX SERGENS, LES DEUX AVOCATS, M. DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI.

ENTRÉE DE BALLET.

(*Danses des deux Procureurs et des deux Sergens.*)

LE SECOND AVOCAT *chantant.*

« Tous les peuples policés,
» Et bien sensés,
» Les François, Anglois, Hollandois,
» Danois, Suédois, Polonois,
» Portuguais, Espagnols, Flamands,
» Italiens, Allemands,
» Sur ce fait tiennent loi semblable,
» Et l'affaire est sans embarras.
» La polygamie est un cas,
» Est un cas pendable ! »

LE PREMIER AVOCAT, *chantant.*

« La polygamie est un cas,
» Est un cas pendable ! »

(*M. de Pourceaugnac impatienté les chasse, et s'enfuit ensuite, avec Sbrigani.*)

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ÉRASTE, SBRIGANI.

SBRIGANI.

OUI, les choses s'acheminent où nous voulons ; et, comme ses lumieres sont fort petites, et son sens le plus borné du monde, je lui ai fait prendre une frayeur si grande de la sévérité de la justice de ce pays, et des apprêts qu'on faisoit déja pour sa mort, qu'il veut prendre la fuite ; et, pour se dérober avec plus de facilité aux gens que je lui ait dit qu'on avoit mis pour l'arrêter aux portes de la ville, il s'est résolu à se déguiser, et le déguisement qu'il a pris est l'habit de femme.

ÉRASTE.

Je voudrois bien le voir en cet équipage !

SBRIGANI.

Songez, de votre part, à achever la Comédie ; et tandis que je jouerai mes scenes avec lui, allez-vous-en.... (*Il lui parle à l'oreille.*) Vous entendez bien ?

ÉRASTE.

Oui.

SBRIGANI.

Et lorsque je l'aurai mis où je veux....

(*Il lui parle encore à l'oreille.*)

ÉRASTE.

Fort bien !

SBRIGANI.

Et quand le pere aura été averti par moi!

(*Il lui parle encore à l'oreille.*)

ÉRASTE.

Cela va le mieux du monde!

SBRIGANI, *appercevant M. de Pourceaugnac.*

Voici notre Demoiselle.... Allez vîte, qu'il ne nous voie ensemble!

(*Eraste s'éloigne.*)

SCENE II.

M. DE POURCEAUGNAC, *en femme*, SBRIGANI.

SBRIGANI.

POUR moi, je ne crois pas qu'en cet état on puisse jamais vous connoître; et vous avez la mine, comme cela, d'une femme de condition !

M. DE POURCEAUGNAC.

Voilà ce qui m'étonne qu'en ce pays-ci les formes de la justice ne soient point observées !

SBRIGANI.

Oui, je vous l'ai déja dit : ils commencent ici par faire pendre un homme, et puis ils lui font son procès.

M. DE POURCEAUGNAC.

Voilà une justice bien injuste !

SBRIGANI.

Elle est sévere comme tous les diables, particuliérement sur ces sortes de crimes !

M. DE POURCEAUGNAC.

Mais quand on est innocent ?

SBRIGANI.

N'importe : ils ne s'enquêtent point de cela ; et puis ils ont en cette ville une haine effroyable pour les gens de votre pays, et ils ne sont pas plus ravis que de voir pendre un Limosin !

M. DE POURCEAUGNAC.

Qu'est-ce que les Limosins leur ont donc fait ?

SBRIGANI.

Ce sont des brutaux, ennemis de la gentillesse et du mérite des autres villes ! Pour moi, je vous avoue que je suis pour vous dans une peur épouvantable ; et je ne me consolerois de ma vie si vous veniez à être pendu !

M. DE POURCEAUGNAC.

Ce n'est pas tant la peur de la mort qui me fait fuir que de ce qu'il est fâcheux à un Gentilhomme d'être pendu, et qu'une preuve comme celle-là feroit tort à nos titres de noblesse !

SBRIGANI.

Vous avez raison ; on vous contesteroit après cela le

titre d'Écuyer!... Au reste, étudiez-vous, quand je vous menerai par la main, à bien marcher comme une femme, et à prendre le langage et toutes les manieres d'une personne de qualité.

M. DE POURCEAUGNAC.

Laissez-moi faire; j'ai vu les personnes du bel air. Tout ce qu'il y a, c'est que j'ai un peu de barbe.

SBRIGANI.

Votre barbe n'est rien; et il y a des femmes qui en ont autant que vous.... Çà, voyons un peu comme vous ferez.... (*Après que M. de Pourceaugnac a contrefait la femme de condition.*) Bon!

M. DE POURCEAUGNAC.

« Allons donc, mon carrosse; où est-ce qu'est mo » carrosse? Mon Dieu! qu'on est misérable d'avoir » des gens comme cela! Est-ce qu'on me fera attendre » toute la journée sur le pavé, et qu'on ne me fera » point venir mon carrosse? »

SBRIGANI

Fort bien!

M. DE POURCEAUGNAC.

« Holà! ho, Cocher! petit Laquais! Ah! petit » fripon, que de coups de fouet je vous ferai donner » tantôt! Petit Laquais! petit Laquais! Où est-ce donc » qu'est ce petit Laquais; Ce petit Laquais ne se trou- » vera-t-il point? Ne me fera-t-on point venir ce petit » Laquais? Est-ce que je n'ai point un petit Laquais » dans le monde? »

SBRIGANI.

Voilà qui va à merveille!... (*Examinant sa coiffure*)

Mais

Mais je remarque une chose; cette coiffe est un peu trop déliée. J'en vais querir une un peu plus épaisse, pour vous mieux cacher le visage, en cas de quelque rencontre.

M. DE POURCEAUGNAC.

Que deviendrai-je, cependant?

SBRIGANI.

Attendez-moi là; je suis à vous dans un moment. Vous n'avez qu'à vous promener.

(*Il s'en va.*)

SCENE III.

DEUX SUISSES, M. DE POURCEAUGNAC.

(*M. de Pourceaugnac fait plusieurs tours sur le Théatre, continuant à contrefaire la femme de qualité.*)

LE PREMIER SUISSE, *au second Suisse, sans voir M. de Pourceaugnac.*

ALLONS, dépêchons, camarade. Ly faut allair tous deux nous à la creve, pour regarter un peu chousticier c'ti Montsir de Porcegnac, qui l'a été contané par ortonnance à l'être pendu par son cou.

LE SECOND SUISSE, *sans voir M. de Pourceaugnac.*

Ly faut nous loër un fenestre pour foir c'ti chousticc.

LE PREMIER SUISSE.

Ly disent que l'on fait téja planter un grand potence tout neuve, pour ly accrochir c'ti Porcegnac.

LE SECOND SUISSE.

Ly sira, mon foi! un grand plaisir d'y regarter pendre c'ti Limossin!

LE PREMIER SUISSE.

Oui, te li foir gambiller les pieds en haut, tefant tout le monde!

LE SECOND SUISSE.

Ly est un plaiçant trôle, oui! Ly disent que s'être marié troy foye?

LE PREMIER SUISSE.

C'ti diable ly fouloir troy femmes à ly tout seul! Ly être bien assez t'une!

LE SECOND SUISSE, *à M. de Pourceaugnac.*

Ah! pon chour, Mameselle.

LE PREMIER SUISSE, *à M. de Pourceaugnac.*

Que faire fous là tout seul?

M. DE POURCEAUGNAC.

J'attends mes gens, Messieurs.

LE SECOND SUISSE, *s'approchant de M. de Pourceaugnac.*

Ly être belle, par mon foi!

M. DE POURCEAUGNAC.

Doucement, Messieurs!

LE PREMIER SUISSE.

Fous, Mameselle, fouloir finir rechouir fous à la creve? Nous faire foir à fous un petit pendement pien choli!

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous rends grace !

LE SECOND SUISSE.

L'être un Gentilhomme Limossin, qui sera pendu chantiment à un grand potence !

M. DE POURCEAUGNAC.

Je n'ai pas de curiosité.

LE SECOND SUISSE, *mettant la main sur le fichu de M. de Pourceaugnac.*

Ly être là un petit téton qui l'est trôle !

M. DE POURCEAUGNAC, *le repoussant.*

Tout beau !

LE SECOND SUISSE.

Mon foi ! moi couchair pien afec fous !

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah ! c'en est trop ; et ces sortes d'ordures-là ne se disent point à une femme de ma condition !

LE SECOND SUISSE, *au premier Suisse.*

Laisse, toi ; l'être moi qui le veut couchair afec elle.

LE PREMIER SUISSE.

Moi, ne fouloir pas laisser !

LE SECOND SUISSE.

Moi, li fouloir, moi !

(*Les deux Suisses prennent M. de Pourceaugnac chacun par un bras, et le tirent avec violence.*)

LE PREMIER SUISSE.

Moi, ne faire rien !

LE SECOND SUISSE.

Toi, l'afoir pien menti !

LE PREMIER SUISSE.

Parti, toi, l'afoir toi-même menti!

M. DE POURCEAUGNAC, *criant.*

Au secours! à la force!

SCENE IV.

UN EXEMPT, DEUX ARCHERS, M. DE POURCEAUGNAC, LES DEUX SUISSES.

L'EXEMPT, *aux deux Suisses.*

QU'EST-CE? quelle violence est-ce là! et que voulez-vous faire à Madame?... Allons que l'on sorte de-là, si vous ne voulez que je vous mette en prison!

LE PREMIER SUISSE, *au second Suisse.*

Parti, pon! toi, ne l'afoir point!

LE SECOND SUISSE.

Parti, pon aussi! toi, ne l'afoir point encore!

(*Les deux Suisses s'en vont.*)

SCENE V.

M. DE POURCEAUGNAC, L'EXEMPT, LES DEUX ARCHERS.

M. DE POURCEAUGNAC, *à l'Exempt.*

JE vous suis obligé, Monsieur, de m'avoir délivré de ces insolens!

L'EXEMPT, *à part, en l'examinant.*

Ouais! voilà un visage qui ressemble bien à celui que l'on m'a dépeint!

M. DE POURCEAUGNAC.

Ce n'est pas moi, je vous assure!

L'EXEMPT.

Ah! ah! qu'est-ce que veut dire....

M. DE POURCEAUGNAC, *l'interrompant.*

Je ne sais pas.

L'EXEMPT.

Pourquoi donc dites-vous cela?

M. DE POURCEAUGNAC.

Pour rien.

L'EXEMPT.

Voilà un discours qui marque quelque chose; et je vous arrête prisonnier.

M. DE POURCEAUGNAC.

Eh, Monsieur, de grace!

L'EXEMPT.

Non, non, à votre mine et à vos discours, il faut que vous soyiez ce M. de Pourceaugnac que nous cherchons, qui se soit déguisé de la sorte; et vous viendrez en prison, tout-à-l'heure.

M. DE POURCEAUGNAC, *à part.*

Hélas!

SCENE VI.

SBRIGANI, M. DE POURCEAUGNAC, L'EXEMPT, LES DEUX ARCHERS.

SBRIGANI, *à M. de Pourceaugnac.*

AH! Ciel! que veut dire cela?

M. DE POURCEAUGNAC.

Ils m'ont reconnu!

L'EXEMPT, *à Sbrigani.*

Oui, oui, c'est de quoi je suis ravi!

SBRIGANI.

Eh! Monsieur, pour l'amour de moi, vous savez que nous sommes amis, depuis long-tems; je vous conjure de ne le point mener en prison!

L'EXEMPT.

Non, il m'est impossible.

SBRIGANI.

Vous êtes homme d'accommodement. N'y a-t-il pas moyen d'ajuster cela, avec quelques pistoles?

L'EXEMPT, *à ses Archers.*

Retirez vous un peu.

(*Les deux Archers s'éloignent.*)

SCENE VII.

M. DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI, L'EXEMPT.

SBRIGANI, *bas, à M. de Pourceaugnac.*

IL faut lui donner de l'argent pour vous laisser aller. Faites vîte!

M. DE POURCEAUGNAC, *à part, donnant de l'argent à Sbrigani.*

Ah! maudite ville!

SBRIGANI, *à l'Exempt, en lui présentant l'argent.*

Tenez, Monsieur.

L'EXEMPT.

Combien y a-t-il?

SBRIGANI, *comptant les pieces de monnoie.*

Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix.

L'EXEMPT.

Non, mon ordre est trop exprès!

SBRIGANI, *à l'Exempt, qui veut s'en aller.*

Mon Dieu! attendez! .... (*A M. de Pourceaugnac.*) Dépêchez, donnez lui-en encore autant.

M. DE POURCEAUGNAC.

Mais....

SBRIGANI, *l'interrompant.*

Dépêchez-vous, vous dis-je, et ne perdez point de tems! ... Vous auriez un grand plaisir quand vous seriez pendu!

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah!

(*Il donne encore de l'argent à Sbrigani.*

SBRIGANI, *à l'Exempt, en lui faisant prendre l'argent.*

Tenez, Monsieur.

L'EXEMPT, *à Sbrigani, après avoir pris l'argent.*

Il faut donc que je m'enfuie avec lui; car il n'y auroit point ici de sûreté pour moi. Laissez-le-moi conduire, et ne bougez d'ici.

SBRIGANI.

Je vous prie d'en avoir un grand soin.

L'EXEMPT.

Je vous promets de ne le point quitter que je ne l'aie mis en lieu de sûreté.

M. DE POURCEAUGNAC, *à Sbrigani.*

Adieu... (*A part.*) Voilà le seul honnête homme que j'ai trouvé en cette ville!

SBRIGANI.

Ne perdez point de tems. Je vous aime tant, que je voudrois que vous fussiez déja bien loin!...

(*L'Exempt et M. de Pourceaugnac s'en vont.*)

SCENE VIII.

SBRIGANI, *seul.*

QUE le Ciel te conduise!... Par ma foi! voilà une grande dupe!... Mais, voici....

SCENE IX.

ORONTE, SBRIGANI.

SBRIGANI, *à part, feignant de ne pas voir Oronte.*

AH! quel étrange aventure! Quelle fâcheuse nouvelle pour un pere!.... Pauvre Oronte, que je te plains!

ORONTE.

Qu'est-ce? quel malheur me présages-tu?

SBRIGANI.

Ah! Monsieur, ce perfide Limosin, ce traître de M. de Pourceaugnac vous enleve votre fille!

ORONTE.

Il m'enleve ma fille?

SBRIGANI.

Oui: elle en est devenue si folle qu'elle vous quitte

pour le suivre; et l'on dit qu'il a un caractere pour se faire aimer de toutes les femmes !

ORONTE.

Allons vîte à la justice ! . . . Des Archers après eux !

SCENE X.

ÉRASTE, JULIE, ORONTE, SBRIGANI.

ÉRASTE, *à Julie.*

ALLONS, vous viendrez, malgré vous, et je veux vous remettre entre les mains de votre pere.... (*A Oronte.*) Tenez, Monsieur, voilà votre fille, que j'ai tirée, de force, d'entre les mains de l'homme avec qui elle s'enfuyoit, non pas pour l'amour d'elle, mais pour votre seule considération; car, après l'action qu'elle a faite, je dois la mépriser, et me guérir absolument de l'amour que j'avois pour elle !

ORONTE, *à Julie.*

Ah ! infâme que tu es !

ÉRASTE, *à Julie.*

Comment ! me traiter de la sorte, après toutes les marques d'amitié que je vous ai données ! Je ne vous blâme point de vous être soumise aux volontés de votre pere: il est sage et judicieux dans les choses qu'il fait; et je ne me plains point de lui de m'avoir rejetté pour un autre. S'il a manqué à la parole qu'il m'avoit donnée, il a ses raisons pour cela. On lui a

fait croire que cet autre est plus riche que moi de quatre ou cinq mille écus, et quatre ou cinq mille écus est un denier considérable, et qui vaut bien la peine qu'un homme manque à sa parole. Mais oublier, en un moment, toute l'ardeur que je vous ai montrée; vous laisser d'abord enflammer d'amour pour un nouveau venu, et le suivre honteusement, sans le consentement de M. votre pere, après les crimes qu'on lui impute; c'est une chose condamnée de tout le monde, et dont mon cœur ne peut vous faire d'assez sanglans reproches!

JULIE.

Eh! bien, oui, j'ai conçu de l'amour pour lui, et je l'ai voulu suivre, puisque mon pere me l'avoit choisi pour époux. Quoi que vous me disiez, c'est un fort honnête homme; et tous les crimes dont on l'accuse sont faussetés épouvantables!

ORONTE.

Taisez-vous, vous êtes une impertinente; et je sais mieux que vous ce qui en est!

JULIE.

Ce sont, sans doute, des pieces qu'on lui fait.... (*Montrant Eraste.*) et c'est peut-être lui qui a trouvé cet artifice pour vous en dégoûter!

ÉRASTE.

Moi! je serois capable de cela?

JULIE.

Oui, vous!

ORONTE.

Taisez-vous, vous dis-je! Vous êtes une sotte!

ÉRASTE, *à Julie.*

Non, non, ne vous imaginez pas que j'aie aucune envie de détourner ce mariage, et que ce soit ma passion qui m'ait forcé à courir après vous. Je vous l'ai déja dit, ce n'est que la seule considération que j'ai pour M. votre pere; et je n'ai pu souffrir qu'un honnête homme, comme lui, fût exposé à la honte de tous les bruits qui pourroient suivre une action comme la vôtre!

ORONTE.

Je vous suis, Seigneur Éraste, infiniment obligé!

ÉRASTE.

Adieu, Monsieur. J'avois toutes les ardeurs du monde d'entrer dans votre alliance : j'ai fait tout ce que j'ai pu pour obtenir un tel honneur; mais j'ai été malheureux, et vous ne m'avez pas jugé digne de cette grace. Cela n'empêchera pas que je ne conserve pour vous les sentimens d'estime et de vénération où votre personne m'oblige; et si je n'ai pu être votre gendre, au moins, serai-je éternellement votre serviteur!

ORONTE.

Arrêtez, Seigneur Éraste. Votre procédé me touche l'ame, et je vous donne ma fille en mariage.

JULIE.

Je ne veux point d'autre mari que M. de Pourceaugnac!

ORONTE.

Et je veux, moi, tout-à-l'heure, que tu prennes le Seigneur Éraste!.... Çà, la main!

JULIE.

JULIE.

Non, je n'en ferai rien !

ORONTE.

Je te donnerai sur les oreilles !

ÉRASTE.

Non, non, Monsieur ; ne lui faites point de violence, je vous en prie !

ORONTE.

C'est à elle à m'obéir, et je sais me montrer le maître !

ÉRASTE.

Ne voyez-vous pas l'amour qu'elle a pour cet homme-là ? et voulez-vous que je possede un corps dont un autre possédera le cœur ?

ORONTE.

C'est un sortilége qu'il lui a donné ; et vous verrez qu'elle changera de sentiment, avant qu'il soit peu.... (*A Julie.*) Donnez-moi votre main ; allons.

JULIE.

Je ne....

ORONTE, *l'interrompant.*

Ah ! que de bruit !.... Çà, votre main, vous dis-je !.... Ah ! ah ! ah !

ÉRASTE, *à Julie.*

Ne croyez pas que ce soit pour l'amour de vous que je vous donne la main ; ce n'est que de M. votre pere que je suis amoureux, et c'est lui que j'épouse !

ORONTE.

Je vous suis beaucoup obligé ; et j'augmente de

dix mille écus le mariage de ma fille!.... Allons, qu'on fasse venir le Notaire pour dresser le contrat.

ÉRASTE.

En attendant qu'il vienne, nous pouvons jouir du divertissement de la saison, et faire entrer les masques, que le bruit des noces de M. de Pourceaugnac a attirés ici de tous les endroits de la Ville.

SCENE XI.

TROUPE DE MASQUES, *en Egyptiens, dansans et chantans;* ORONTE, ÉRASTE, JULIE.

UN MASQUE, *en Egyptienne, chantant.*

« SORTEZ, sortez de ces lieux,
» Soucis, chagrins et tristesse;
» Venez, venez, ris et jeux,
» Plaisirs, amour et tendresse.
» Ne songeons qu'à nous réjouir,
» La grande affaire est le plaisir!

CHŒUR DE MASQUES, *chantans.*

» Ne songeons qu'à nous réjouir,
» La grande affaire est le plaisir!

L'ÉGYPTIENNE, *chantant.*

» A me suivre tous ici
» Votre ardeur est non commune;
» Et vous êtes en souci
» De votre bonne fortune?

» Soyez toujours amoureux,
» C'est le moyen d'être heureux !

UN MASQUE, *en Egyptien, chantant.*

» Aimons, jusques au trépas,
» La raison nous y convie !
» Hélas ! si l'on n'aimoit pas
» Que seroit-ce de la vie ?
» Ah ! perdons plutôt le jour
» Que de perdre notre amour !
» Les biens...

L'ÉGYPTIENNE, *chantant.*

La gloire...

L'ÉGYPTIEN, *chantant.*

Les grandeurs...

L'ÉGYPTIENNE, *chantant.*

» Les sceptres qui font tant d'envie....

L'ÉGYPTIEN, *chantant.*

» Tout n'est rien, si l'amour n'y mêle ses ardeurs !

L'ÉGYPTIENNE, *chantant.*

» Il n'est point sans l'amour de plaisirs dans la vie !

TOUS DEUX ENSEMBLE, *chantant.*

» Soyons toujours amoureux ;
» C'est le moyen d'être heureux !

CHŒUR.

» Sus, chantons tous ensemble ;
» Dansons, sautons, jouons-nous !

UN MASQUE, *en Pantalon, chantant.*

» Lorsque pour rire on s'assemble,

» Les plus sages, ce me semble,
» Sont ceux qui sont les plus fous!

TOUS ENSEMBLE, *chantant.*

» Ne songeons qu'à nous réjouir;
» La grande affaire est le plaisir! »

SCENE XII.

TROUPE DE MASQUES, *en Sauvages, dansans;* ORONTE, ÉRASTE, JULIE.

PREMIERE ENTRÉE DE BALLET.

(*Danse de Sauvages.*)

SCENE XIII et derniere.

TROUPE DE MASQUES, *en Biscayens, dansans;* ORONTE, ÉRASTE, JULIE, TROUPE DE MASQUES SAUVAGES.

SECONDE ENTRÉE DE BALLET.

(*Danse de Biscayens.*)

STRATO

FIN.

5454